

LORAS COLLEGE LIBRARY

STAC

870.82B859Ve, Oe.v.

c1

Bucoliques.



3 0051 00401 3865

Handwritten text in red ink, possibly a signature or date, located in the center of the page.

**WITHDRAWN FROM
LORAS COLLEGE LIBRARY**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

VIRGILE

ŒUVRES

TOME 1^{er}

BUCOLIQUES

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

VIRGILE

BUCOLIQUES

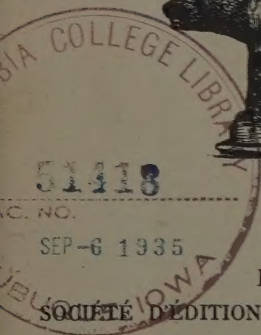
TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

HENRI GOELZER

Membre de l'Institut
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

1933

*Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé,
ce volume a été soumis à l'approbation de la commission tech-
nique qui a chargé M. R. Durand d'en faire la révision, en
collaboration avec M. Goelzer.*

INTRODUCTION

I. VIE DE VIRGILE (1).

Nous connaissons exactement la date de la naissance du poète, parce que plus d'un dévot à Virgile, dit Sainte-Beuve (2), en célébrait religieusement l'anniversaire : il était né le 15 octobre de l'an de Rome 684 (ou 70 av. J.-C.) sous le premier consulat de Crassus et de Pompée dans le bourg d'Andes (aujourd'hui Pietola), près de

(1) Les renseignements biographiques sur Virgile nous sont fournis par quelques textes anciens de valeur inégale. Le premier est une vie de Virgile attribuée au grammairien Valerius Probus et placée en tête de ses commentaires sur le poète, mais c'est un abrégé assez sec ; le deuxième est une vie de Virgile attribuée à Donat, mais cet écrit est vraisemblablement de Suétone. Donat n'a fait que le retoucher (voy. REIFFERSCHIED, *Suetoni reliquiae*, p. 401) ; le troisième est une vie de Virgile en tête du commentaire de Servius. De ces trois textes, le deuxième est seul important, bien qu'il ait été probablement gâté, à des époques différentes, par d'insipides additions. Nous ne parlons que pour mémoire d'une notice insérée dans les manuscrits de Berne 167 et 172 et d'une *Vie* en vers, inachevée, due au grammairien Phocas. Enfin on trouve divers renseignements épars chez Asconius Pedianus, qui avait écrit contre les détracteurs de Virgile, chez Quintilien (X, 3, 8, témoignage de Varius), Suétone (*éd. Reiff.*, p. 61, témoignage de Julius Montanus) et Aulu-Gelle (*N. A.*, I 21, cf. XVI, 6, 14, témoignage de Mélissus, affranchi de Mécène ; XVII, 10, 1, témoignage de Favorinus). Voyez sur cette question des sources NETTLESHIP, *Ancient lives of Vergil*, etc., Oxford, 1879 et F. PLESSIS, *La Poésie latine* (Paris, Klincksieck, 1909), p. 206 suiv.

(2) Voy. SAINTE-BEUVE, *Étude sur Virgile* (Paris, Garnier), p. 1.

Mantoue. Mais pour le reste nous n'avons que des renseignements assez vagues et souvent contradictoires. Toutefois voici ce que nous savons ou croyons savoir. Il s'appelait P. Vergilius (1) Maro, et son père nous est présenté par Suétone-Donat comme un employé à gages, peut-être fermier ou régisseur des domaines d'un certain Magius, appariteur d'un magistrat de Mantoue, qui, séduit par ses qualités d'intelligence et par son zèle, lui donna en mariage sa fille Magia Polla. Cette union assurait à Vergilius une certaine aisance, grâce à quoi il put donner plus tard à son fils l'éducation que recevaient à cette époque les fils de famille. Le jeune Publius étudia donc d'abord à Crémone, où il se rendit à l'âge de douze ans, à l'école du maître de langue (*grammaticus*), puis à Milan, où il paraît avoir séjourné quelque temps. Son père l'y avait envoyé au lendemain du jour où, frappé sans doute de sa maturité, il lui avait fait prendre la robe virile, à quinze ans, le 17 mars 55, dix-huit mois au moins avant l'âge ordinairement fixé pour cette cérémonie, et le jour même, dit-on, où Lucrèce (2) se donnait la mort. Quoi qu'il en soit, Virgile quitta bientôt Milan pour Rome; il y apprit tout ce qu'on pouvait savoir, de son temps, en suivant les leçons des rhéteurs et des philosophes. S'il faut en croire la *Vita Bernensis*,

(1) C'est ainsi, selon toute apparence, qu'écrivaient les Romains : la graphie *Vergilius* a pour elle les inscriptions, le *Mediceus* et les transcriptions grecques Βεργίλιος ou Ουεργίλιος. Le plus ancien exemple de la forme *Virgilius* ne remonte pas au delà du v^e siècle de notre ère. Toutefois les partisans de l'orthographe *Virgilius* ont trouvé un sérieux appui en la personne de M. S.-K. Sakellaropoulos, Σύμμικτα φιλολογικά (Athènes, 1912), p. 115-122.

(2) Simple coïncidence ou légende ? on ne sait : car si la coïncidence est possible, il est permis aussi de croire à une fable imaginée après coup, pour figurer symboliquement l'héritage poétique reçu par Virgile des mains de Lucrèce.

il aurait profité à Rome de l'enseignement du rhéteur Epidius, qui comptait aussi le jeune Octavien parmi ses élèves ; mais, s'il est vrai que ce professeur de rhétorique enseigna bien à Rome et eut réellement pour disciples Octavien et Antoine, Suétone (1), qui nous donne ce détail, n'aurait pas manqué de nommer aussi Virgile parmi les auditeurs d'Epidius, pour lui faire au moins honneur d'avoir formé un tel étudiant. En revanche, il paraît avéré que Virgile écouta le philosophe épicurien Siron, dont Cicéron a parlé quelque part (2), avec éloge, et que ces leçons eurent sur sa formation intellectuelle une influence particulière (3).

Les jeunes gens soumis à la même discipline que Virgile se destinaient d'ordinaire au barreau. On nous dit qu'à leur exemple le jeune Publius voulut s'y essayer, mais qu'un début malheureux suffit à lui montrer que là n'était pas sa voie. Studieux de nature et curieux de tout savoir, il avait une culture générale très étendue, puisqu'il avait étudié non seulement les lettres, l'histoire et la philosophie, mais encore les mathématiques, la physique et la médecine (4). Toutefois ces connaissances encyclo-

(1) Voy. SUÉT., *De rhet.*, 4.

(2) Voy. CICÉRON, *Ad Fam.* VI, 11, 2 ; *Fin.* II, 35, 119, qui l'appelle un homme excellent et de vaste savoir.

(3) Voy. SERVIUS, *Ad Aen.* VI, 264 : « Ex maiore parte Sironem, id est magistrum suum Epicureum sequitur. » Parmi les petites pièces attribuées à la jeunesse de Virgile, il en est une (la septième du recueil dit *Cataleptæ*), qui est intéressante en ce que le poète y dit adieu aux grammairiens et aux rhéteurs et déclare se vouer à la philosophie sous la discipline de l'épicurien Siron :

Nos ad beatos uela mittimus portus,

Magni petentes docta dicta Sironis (*Catal.*, VII, 8 et 9).

(4) Voy. SAINTE-BEUVE, *Étude sur Virgile*, p. 2 : « Les Anciens reconnaissaient dans sa poésie une exactitude et une fidélité exemplaire de savant et d'observateur ; ce qui a fait dire à Macrobe, cherchant à expliquer un passage astronomique des *Géor-*

pédiques dont Cicéron, dans le *De Oratore*, fait si grand cas qu'il les juge indispensables à la formation du véritable orateur, n'étaient pas, chez Virgile, au service du don naturel de la parole. Le jeune homme avait une timidité peu ordinaire à son âge, et il était incapable d'improviser. C'est ainsi en effet qu'il faut interpréter les mots *sermone tardissimus* dont se sert son biographe Suétone-Donat (1), pour caractériser sa parole, et non pas croire, avec Chateaubriand (2), qu'il avait une difficulté de prononciation : au contraire, Suétone-Donat rappelle un peu plus loin (3) qu'il avait un organe séduisant et que nul ne disait mieux que lui les vers. En tout cas, il n'est pas douteux que, si Virgile avait joint à tous ses dons naturels ou acquis celui de l'improvisation, il aurait pu se faire un nom au barreau : il l'a suffisamment montré par l'art qu'il a mis notamment dans la composition de certains discours de l'*Enéide*, sans parler des qualités oratoires qu'il déploie si souvent dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques* (4).

Il est vraisemblable que, pendant les sept ou huit ans qu'il passa à Rome, il eut de fréquentes occasions de revenir au pays, où l'attirait non seulement l'amour du sol natal, mais encore sa tendresse pour ses parents, pour son père devenu aveugle et qui devait disparaître trop

glques : « ... Virgile, qui ne commet jamais d'erreur en matière de science ».

(1) Voy. p. 58 de l'édition Reifferscheid.

(2) Voy. CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, t. 1, 2^e part., ch. x, p. 99, éd. in-12 (Paris. Migneret, 1802).

(3) P. 61 de l'éd. Reifferscheid.

(4) Voy. A. BELLESSORT, *Virgile*, p. 271 : « (Les qualités oratoires) se déploient à leur aise dans un poème où, comme chez les historiens, l'analyse psychologique se traduit en discours. Parmi tous ceux que prononcent les héros de l'*Enéide*, je n'en vois pas un qui ne soit un modèle d'éloquence, et l'on ne saurait reprocher au poète que sa complaisance à en faire naître l'occasion. »

tôt de sa vie, ainsi que pour sa mère de qui il tenait une sensibilité exquise et pour ses frères Silon et Flaccus (1). Il n'est pas trop hardi de penser que Virgile s'est souvenu du spectacle que lui donnait sa famille quand il peint la vie du laboureur : « Cependant ses chers enfants, suspendus à son cou, se disputent ses caresses ; sa chaste demeure est la gardienne de la pudeur (2). » Outre les sentiments naturels qui le rappelaient chez ses parents, il devait souvent éprouver à Rome le mal du pays : il se sentait perdu dans cette grande ville, comme écrasé par son immensité et étourdi par ses splendeurs ; au milieu du fracas et du luxe qui éclataient partout, surtout dans les premières années, avant de s'être tant bien que mal acclimaté, que de fois il a dû songer aux paysages sur lesquels s'arrêtaient là-bas si complaisamment ses regards ! Pensons aux vers où il a décrit « la plaine qu'a perdue l'infortunée Mantoue, Mantoue qui nourrissait des cygnes blancs comme neige sur son fleuve aux rives herbeuses, et les sources limpides et les gazons qui ne feront jamais défaut aux brebis : autant les troupeaux auront brouté d'herbe dans le pré pendant les longs jours, autant la fraîche rosée leur en ménagera dans l'espace d'une courte nuit (3). » Quand il se hasardait dans les beaux quartiers de Rome, loin d'être frappé de ce qu'ils offraient d'éblouissant, il devait au contraire regretter les rochers, les ruisseaux, les sources sacrées, les pâturages et

(1) Ces deux frères devaient mourir prématurément, le premier dans l'enfance, le second vers la seizième année. Le chagrin que Magia, femme délicate et tendre, ressentit de la mort de Flaccus fut si profond qu'elle ne lui survécut guère. Veuve de Vergilius, elle s'était remariée et avait eu de son second mari un fils Valerius Proculus, celui-là même à qui Virgile devait léguer la moitié de sa fortune.

(2) Voy. G., II, 523-4.

(3) Voy. G., II, 198-202.

même les jongs du domaine paternel (1). N'oublions pas non plus que les ressources qu'il devait à son père, suffisantes pour son entretien, ne lui permettaient d'autres distractions que l'étude et qu'elles lui interdisaient, heureusement pour lui ! les dissipations où se perdaient les jeunes gens, même les mieux doués (2). D'ailleurs sa santé l'avertissait aussi du danger des amusements. Suétone-Donat (3) nous dit qu'il souffrait de l'estomac et de la gorge ; qu'il avait souvent des douleurs de tête et des crachements de sang ; de là une sobriété extrême qui devait exciter bien des railleries de la part de ses compagnons d'étude ; ajoutez à cela sa timidité, la gaucherie de son maintien et de ses manières : il avait grandi trop vite, et sa taille haute et grêle lui donnait un air embarrassé qu'accentuaient encore les traits de son visage, où se lisait son origine campagnarde. Il est très probable qu'Horace songeait à lui en décrivant quelques années plus tard celui qu'il regarde comme le meilleur des hommes, malgré la rude écorce sous laquelle se cache un excellent cœur, malgré sa figure mal rasée, sa toge mal drapée et ses souliers trop larges (4). Tel il apparut à son ami, quand il eut l'âge d'homme, tel il devait être aux regards de ceux qu'il fréquenta durant ses années d'étude à Rome ; mais sa douceur, sa candeur même et la délicatesse de ses sentiments avaient de tels attraits que nul ne pouvait y rester insensible.

Tout en s'assurant par le charme de son commerce de fidèles amitiés, il poursuivait ses études et s'instruisait

(1) Voy. *B...* I, 46-50.

(2) Que l'on songe à Catulle, mort à trente-quatre ans d'avoir trop bien vécu.

(3) *Vita*, p. 56 suiv. (éd. Reifferscheid).

(4) Voy. HORACE, *Sat.*, I, 3, 30 et suiv.

aussi au spectacle des événements formidables qui se déroulaient alors dans le monde et dont Rome était le centre. Quand il y arriva, tout faisait prévoir la fin prochaine d'un régime auquel Rome avait dû sa grandeur, mais qui s'était peu à peu altéré sous l'influence corruptrice d'une politique d'ambitions et d'intérêts privés. L'autorité du Sénat n'existait plus ; d'ailleurs ce grand corps ne comptait plus guère de nobles caractères ; les grands politiques du passé y avaient fait place à une bande de profiteurs, prêts à appuyer tout ambitieux qui favoriserait leurs menées. La jeunesse, devenue sceptique, s'amusait d'une corruption qui provoquait à chaque instant des scandales retentissants, quand elle ne servait pas son ambition, avide de profiter du désordre pour se pousser hâtivement aux emplois lucratifs ou pour arriver aux charges qui lui permettraient d'assouvir ses passions effrénées. Représentons-nous Virgile dans ce milieu agité et trouble : nous pouvons juger de ses impressions par les confidences qu'il nous a faites. Pour en avoir une idée suffisante, nous n'avons qu'à nous reporter aux cent traits semés dans ses œuvres, rappelant ici la démence du forum, là les émeutes sanglantes dont il est le théâtre, ailleurs l'anarchie qui règne dans l'État, l'oubli des anciennes mœurs, l'irréligion surtout, cause première de tous les maux qui accablent la cité. Pour remédier à ces calamités, il appellera plus tard, et de tous ses vœux, un sauveur, qui sera Octavien, le futur Auguste. On lui a durement reproché cette attitude, où l'on n'a voulu voir qu'une flatterie intéressée ; mais c'est le bien mal connaître, et, avant de lui prêter des sentiments aussi bas, on aurait bien fait de se demander s'il n'était pas sincère dans ses éloges. Or rien ne prouve qu'il ait été acheté par Mécène et plus tard par Auguste, à moins

qu'on n'appelle vendu tout homme dont, pour une raison ou pour une autre, on désapprouve les opinions. Virgile avait bien le droit, j'imagine, de penser que, le gouvernement n'existant plus, tout valait mieux que l'anarchie. Il faut avouer d'ailleurs que la politique romaine, telle qu'il en vit lui-même les effets pendant son séjour à Rome, depuis la fin des campagnes de Jules César en Gaule jusqu'aux événements qui suivirent l'assassinat du dictateur, n'était guère de nature à le séduire : au contraire, elle heurtait tous ses instincts d'homme d'ordre et de campagnard élevé dans le respect des lois morales et religieuses. Je crois donc fermement qu'il n'a trahi aucun idéal de jeunesse en saluant l'avènement d'Auguste : depuis longtemps il l'attendait, parce que depuis longtemps il était acquis à l'homme, quel qu'il fût, que les dieux jugeraient digne d'être le génie tutélaire de Rome.

Pourtant, s'il était une chose qui pouvait le distraire du spectacle attristant des désordres au milieu desquels succombait la république, c'était le mouvement des idées qui venait de se produire dans les lettres latines, malgré les troubles politiques et le désordre des esprits, peut-être même grâce à eux : car, si de traditionnaliste qu'elle avait été surtout dans le passé, la littérature latine tendait de plus en plus à élargir son horizon, c'est parce qu'en général on n'avait plus le respect du vieux temps et qu'on était fatigué d'en entendre célébrer les mérites. Pourquoi, par exemple, toujours vanter les Ennius, les Plaute, les Lucilius et les autres, alors qu'on pouvait faire autrement et surtout mieux qu'eux ? Et, en effet, on avait vu tout récemment deux grands poètes, dans des genres bien différents, Lucrèce et Catulle, exciter l'admiration du monde littéraire. Nous

apprendrons plus tard dans quelle mesure le jeune Virgile partagea cette admiration et de quelle manière elle devait se traduire dans ses œuvres. Mais ce que nous pouvons dire tout de suite, c'est que de ces deux poètes de génie, ce fut Lucrèce qui fit d'abord sur son esprit l'impression la plus profonde, non pas seulement parce qu'aux leçons de Siron il avait puisé le goût de l'épicurisme, mais encore et surtout parce qu'il était, plus que personne, capable de sentir l'intérêt pathétique d'un poème tout rempli d'une émotion personnelle. Sans doute Virgile était fort éloigné de suivre ce sombre génie jusque dans son athéisme irréductible, mais il était, par tempérament, sensible à l'immense pitié pour les malheureux mortels qui remplit toute l'œuvre et la pénètre.

C'est surtout parce que Lucrèce était animé d'une ardente sympathie pour le genre humain, que Virgile le lut avec passion ; c'est sans doute aussi parce que la poésie alexandrine avait fait une place importante à l'analyse des passions, et particulièrement à celle de l'amour, que son âme ardente et tendre fut attirée vers la nouvelle école. Il y chercha moins des leçons de poésie érudite (comme quelques-uns de ses aînés ou de ses contemporains) que l'expression d'idées et surtout de sentiments analogues aux siens et dont ses poèmes devaient attester l'empire sur son cœur.

Poète, Virgile l'était déjà, et, s'il est vrai de dire que des petites pièces, qui composent l'*Appendix Vergiliana* et que l'antiquité attribuait à Virgile, il n'est peut-être pas une seule qui soit vraiment de lui, il n'est pas moins raisonnable de penser qu'on ne lui aurait pas attribué la paternité d'un semblable recueil, si la tradition ne l'avait pas représenté comme rivalisant de talent poé-

tique avec les Bibaculus, les Quintilius Varus, les Aemilius Macer, les Varius et les Cornelius Gallus qui composaient le cercle de ses amis (1).

Quant aux pièces intitulées *Culex*, *Ciris* et *Moretum* qu'on donne souvent comme des œuvres de sa jeunesse, nous partageons tout à fait l'avis de M. F. Plessis (2) : « Il n'est pas du tout démontré qu'il ait écrit un *Culex* ; en tout cas, l'ennuyeux poème qui nous est parvenu sous ce nom n'est pas de lui ; non plus que la *Ciris*, œuvre touchante et curieuse et vraiment poétique, ou le *Moretum*, joli récit réaliste qui n'est ni mieux ni moins bien que tel morceau rustique de Virgile, mais qui est tout à fait autre chose. Pour la *Copa* (La Cabaretière, 38 vers, distiques élégiaques), il y a doute. »

On remarquera que M. Plessis ne parle pas de l'*Aetna* ; nous n'en dirons rien non plus, pour la bonne raison que nous pouvons renvoyer sur ce point à l'édition de M. Vessereau (3).

Quoi qu'il en soit, le moment approchait où le jeune Virgile allait quitter Rome pour retourner dans son pays d'origine. Il est à peu près certain qu'il revint à Andes en 44 av. J.-C. En tout cas, il y était en 43, quand

(1) Nous n'avons pas à traiter ici cette question, dont M. Galletier nous a promis d'entretenir les lecteurs de notre collection dans l'édition qu'il prépare de l'*Appendix*. Mais nous pouvons signaler l'intérêt que présente sa thèse de doctorat sur le même sujet et renvoyer aussi à un article de M. J. Carcopino (RPh. [1922] *Vergiliana*, p. 163 suiv.), où ce savant montre, grâce à des rapprochements historiques, que certaines pièces du recueil, notamment la 5^e et la 6^e, appartiennent, à n'en pas douter, à l'époque des Flaviens.

(2) Voyez ce qu'il dit (p. XIII et suiv.) dans l'introduction aux *Œuvres de Virgile* publiée en 1919, à Paris, chez Hachette, avec la collaboration de P. Lejay.

(3) Dans la *Collection des Universités de France*, patronnée par l'Association Guillaume Budé et éditée par la *Société des Belles Lettres*, Paris, 1923.

Asinius Pollion reçut d'Octavien le gouvernement de la Cisalpine; Pollion avait entendu parler de Virgile, peut-être par Gallus, dont il était l'ami, peut-être aussi par le bruit public empressé à répandre sa jeune réputation. S'il faut en croire Martial (1), Suétone-Donat et Servius, Virgile serait devenu bien vite le commensal d'Asinius Pollion, et ce détail n'a rien en soi d'invraisemblable, si nous jugeons du passé par le présent, et si nous songeons à l'estime particulière dont, en province, les hauts fonctionnaires honorent ceux qui, par leur caractère ou leur talent, les aident à oublier le milieu où ils vivent. Poète de talent, si nous en croyons Virgile (2) et Horace (3), Pollion avait au moins quelqu'un avec qui parler des Muses et de leurs nourrissons. Quoi qu'il en soit, Virgile nous laisse entendre que Pollion s'intéressa aux premières *Bucoliques* et les fit connaître autour de lui; il l'encourageait ainsi à persévérer dans un genre nouveau pour les Romains (4). Mais Pollion fut relevé de son commandement, au moment où s'était constitué le triumvirat Antoine, Octavien et Lépide, qui allait indirectement bouleverser la vie paisible du poète. Octavien avait promis aux vétérans de César de leur distribuer des terres et, pour tenir sa promesse, il avait décidé qu'on prendrait les champs nécessaires dans le territoire des dix-huit plus riches villes de l'Italie; Crémone était parmi celles-là, et d'ailleurs elle avait suivi le parti de Brutus et de Cassius. Or, Alfénus Varus, le nouveau gouverneur de la Cisalpine, chargé d'exécuter le décret, se rendit compte bien vite que le territoire de Crémone ne suffirait pas à

(1) MARTIAL, VIII, 52.

(2) Voy. B., 8, 10.

(3) Voy. HOR., C. II, 1, 9; Sat. I, 10, 42.

(4) Voy. B., 3, 84-5.

pourvoir les nombreux vétérans auxquels il fallait donner satisfaction, chacun d'eux devant recevoir au moins cinquante arpents. Varus, propriétaire à Mantoue, avait eu, paraît-il, des démêlés avec les magistrats de la ville et leur en avait gardé rancune : l'occasion était bonne pour se venger et il n'eut garde de la négliger. Fort des pouvoirs discrétionnaires qu'il tenait d'Octavien, et enclin par nature à abuser de l'autorité (1), il fit saisir les terres de Mantoue, en 40 av. J.-C. (2), mesure qui atteignait beaucoup de petits propriétaires et parmi eux Virgile. Ici l'histoire se complique, et les biographes ainsi que les commentateurs l'embrouillent encore. Pour démêler la vérité, le mieux est encore d'interroger Virgile. De la première *Bucolique*, il résulte que Virgile, menacé d'éviction, malgré les belles promesses d'Alfénus Varus, s'était rendu à Rome (3), pour plaider sa cause auprès d'Octavien : rassuré par le maître, il était rentré à Andes ; mais il eut le chagrin de voir un centurion établi sur son domaine et obstiné à y demeurer ; devant l'entêtement et les menaces (4) de l'usurpateur,

(1) Nous savons que Cornélius Gallus lui reprocha par la suite d'avoir dépassé les instructions reçues. Voy. F. PLESSIS, *Vie de Virgile*, p. viii de l'Introduction à l'édition Hachette (1919). D'après Servius (*Ad B.*, 9, 28) l'initiative de la spoliation serait venue, non pas d'Alfénus Varus, mais du répartiteur Antonius Musa, adjoint à Varus ; ce serait du moins ce Musa qui imagina de prendre sur le domaine de Mantoue : il avait en effet à se venger de Mantouans qui s'étaient opposés à ce qu'il fit paître ses troupeaux sur leurs prés. Peu importe d'ailleurs : Alfénus Varus n'était-il pas responsable de son subordonné ?

(2) C'est la date de son entrée en fonction.

(3) Au plus tard au mois d'août 39, voy. *B.* 1, 32 suiv. : « Voilà donc pourquoi, Amaryllis, tu invoquais les dieux : aussi je me demandais avec surprise en l'honneur de qui tu laissais les fruits pendre à l'arbre qui les porte. » Ce détail nous donne la date du voyage de Virgile : c'était à la fin de juillet ou au commencement d'août, époque où les fruits sont mûrs en Cisalpine.

(4) On nous dit même que le centurion, nommé Arrius, furieux

Virgile dut céder et se résigner à reprendre le chemin de Rome. C'est ce que nous apprend la 9^e *Bucolique*, sans toutefois nous renseigner sur le succès de cette nouvelle démarche. Tout nous porte à croire que, si bien disposé qu'il fût pour Virgile, Octavien n'osa pas mécontenter le nouveau possesseur en l'obligeant à restituer le domaine qu'il se croyait en droit d'occuper à titre définitif ; une chose paraît certaine, c'est que, sur les conseils de Cornélius Gallus et d'Æmilius Macer, Virgile se résigna à vivre quelque temps à Rome, dans l'ancienne demeure de son maître, le philosophe épicurien Siron, à deux pas des Jardins de Mécène. Il est probable que ce voisinage contribua à resserrer les liens d'amitié qui s'étaient vraisemblablement noués entre eux, à l'époque où Mécène, qui n'était pas encore le puissant ministre d'Octavien, fréquentait avec Virgile le cercle de poètes dont nous avons parlé plus haut (1). On peut croire aussi, avec M. Plessis (2), que sa présence à Rome fit ce que son bon droit n'avait pu faire. En effet, c'est pendant ce nouveau séjour que se place une anecdote dont la réalité nous est attestée par divers témoignages autorisés (3). Virgile ayant lu à ses amis les *Bucoliques*, la comédienne Cythéris (4),

des réclamations de Virgile, le poursuivit, l'épée à la main, et qu'il l'aurait tué, si Virgile ne s'était pas jeté dans le Mincio pour lui échapper. Voy. DONAT, *praef. Bucol.* (p. 5, éd. Muller) : « Sed Vergilius merito carminum fretus et amicitia quorundam potentium centurioni Arrio cum obsistere ausus esset, ille statim ut miles ad gladium manum admovit, cumque in fugam se proripisset poeta, non prius finis prosequendi fuit quam se in fluuium Vergilius coniecisset atque in alteram ripam enatauisset. »

(1) P. XIII et suiv.

(2) Voy. p. IX de la *Vie de Virgile* en tête de l'édition Hachette.

(3) Voy. SUÉT.-DONAT. *Vita*, c. 36 ; SERVIUS, *Ad Buc.* 6, 11 et TAC., *Dial.* 13,2.

(4) Celle même que Virgile désigne sous le nom de Lycoris, dans la dixième *Bucolique*.

maîtresse de Cornélius Gallus, qui assistait à la lecture, en fut si enthousiasmée qu'elle voulut faire entendre ces vers sur la scène. « Le jour où, sur le théâtre..., elle déclama la sixième *Bucolique*, *Silène*, le public romain, dont se plaignaient si fort les anciens poètes, fut transporté par ces vers, les plus harmonieux, les plus beaux qu'il eût jamais entendus. Il se leva tout entier, et quelqu'un ayant crié que le poète était là et l'ayant montré du doigt, il lui rendit les mêmes honneurs, dit Tacite, qu'il devait rendre un peu plus tard au maître de l'Empire (1). » Désormais le génie de Virgile était consacré, et le premier résultat matériel de ce succès fut que Mécène d'abord, Octavien ensuite, s'employèrent à lui assurer la sécurité et l'indépendance. Ils avaient deviné en lui le poète, déjà acquis à leur politique, qui devait plus tard et si efficacement en vanter les bienfaits. Toutefois Virgile ne rentra pas en possession du domaine paternel : Octavien lui fit accepter une compensation ; nous savons, par Aulu-Gelle (2), qu'il eut une villa à Nole, et, malgré ses regrets (3), il se résigna : aussi bien le climat de la Campanie convenait mieux à sa poitrine délicate que le ciel souvent brumeux des environs de Mantoue, et puis il n'était pas loin de Naples dont la douceur le séduisait et où il finit par résider. En tout cas, il ne paraît pas avoir jamais éprouvé le moindre chagrin d'avoir quitté Rome : le succès qui l'y avait accueilli ne pouvait lui en faire oublier l'agitation et le bruit.

Il avait achevé la composition de ses *Bucoliques*, écrites entre 42 et 37 avant Jésus-Christ. Il mit sept ans, nous

(1) A. BELLESSERT, *ouv. cit.*, p. 35.

(2) Voy. A. GELL., *N. A.*, VI (VII), 20, 1.

(3) On peut en entendre encore un écho, *G.*, II, 197.

disent Suétone-Donat et Servius (1), à écrire les *Géorgiques* (de 37 à 30), et quand ce beau poème, dédié à la gloire de l'agriculture romaine, eut été achevé, il entreprit de réaliser l'idée qu'il caressait depuis longtemps : chanter les origines troyennes de Rome et célébrer non seulement la gloire des descendants d'Énée, mais encore leur génie tutélaire, Auguste, héritier des Jules issus de Vénus. A partir de ce moment, l'histoire de Virgile se confond avec celle de ses œuvres, et nous n'avons garde d'empiéter sur des sujets qui seront traités ailleurs. Je me bornerai à dire que, sauf de courts séjours en Sicile, où le poète allait de temps à autre faire ce que nous appelons aujourd'hui « une saison », il ne quitta guère Naples et ses environs. Avant de se fixer définitivement dans ce pays, il avait été du voyage de Brindes (39 ou 37 av. J.-C.), raconté par Horace (2). Il avait rejoint en chemin Mécène et Horace, à qui le liait depuis peu une tendre amitié, en compagnie de Plotius Tucca et de Varius, ses intimes, les mêmes à qui Auguste devait confier plus tard le soin de publier l'*Énéide*. Tout le monde connaît les vers charmants où Horace « les qualifie tous trois (mais nous aimons surtout, dit Sainte-Beuve, à rapporter l'éloge à Virgile) les âmes les plus belles et les plus sincères que la terre ait portées, celles auxquelles il est attaché avec le plus de tendresse » (3).

Je ne puis mieux faire que reproduire, pour terminer cette esquisse biographique, les belles pages où M. Bellessort a retracé les derniers moments du poète (4).

(1) Voyez notre Introduction aux *Géorgiques* et le livre posthume d'A. Cartault, *l'Art de Virgile*, etc., p. 7 et suiv.

(2) Voy. HORACE, *Sat.*, I, v.

(3) Voy. l'introduction à notre édition classique des œuvres de Virgile (Paris, Garnier), p. xxii.

(4) Voy. A. BELLESSORT, *Virgile*, p. 300-1.

« Il est difficile d'imaginer pour un grand poète une mort plus triste que celle de Virgile. L'*Énéide* lui avait déjà coûté onze ans de travail « tout empreint du parfum des saintes solitudes ». Son plan fortement établi et sans doute développé en prose, il l'avait écrit au gré de son inspiration et ne s'était pas astreint à l'ordre des livres. Elle était achevée, mais non mise au point. Son troisième livre surtout, les voyages d'Énée, n'avait pas l'éclat et la solidité que donne seulement au poète qui les peint la familiarité ou la vision directe des choses.

Il résolut de visiter la Grèce et l'Asie mineure. Il eût dit volontiers, comme Chateaubriand partant pour Jérusalem : « La plupart des livres de mes *Martyrs* étaient ébauchés : je ne crus pas devoir y mettre la dernière main avant d'avoir vu les pays où ma scène était placée. » Comme lui, Virgile allait « recueillir des images, chercher des couleurs ». Depuis longtemps, il projetait ce voyage. Quelques années plus tôt, il avait même dû s'embarquer, puisque l'ode où Horace supplie « les frères d'Hélène » de veiller sur son vaisseau était composée en l'an 24 et que son départ n'eut lieu qu'en l'an 19.

« Il tomba malade à Mégare par suite d'une insolation et il arriva péniblement à Athènes. Auguste était en Grèce depuis deux ans. Il avait parcouru les provinces orientales de l'Empire afin d'en régler le gouvernement d'une manière définitive. Le vœu que naguère Virgile avait exprimé dans les *Géorgiques* de lui élever un temple sur les bords du Mincio, les Asiatiques le réalisaient. A Pergame, à Éphèse, à Nicomédie, à Mytilène, un peu partout, se dressaient des temples consacrés à la déesse Rome et au dieu Auguste. Tout l'Orient invoquait César comme le « Sauveur commun de l'espèce humaine ». L'Arménie, menacée d'une expédition militaire, détronait

son roi et acceptait la domination romaine. Les Parthes intraitables s'humiliaient et consentaient enfin à rendre les prisonniers faits sur Crassus et les aigles légionnaires. Virgile eut la vision de cette apothéose et de l'accomplissement prodigieux des destins promis à la race d'Énée. Auguste se disposait à retourner en Italie, quand le poète arriva. Il le jugea incapable de poursuivre son voyage et le persuada de revenir avec lui. La traversée fut dure. A peine débarqué à Brindes, Virgile se sentit perdu.

« Alors se joua le grand drame. Il demanda à ses amis de brûler son manuscrit de l'*Énéide*. Cette œuvre qui avait rempli onze années de son existence, où il avait mis toute son âme d'homme et de Romain, l'artiste impitoyable exigeait qu'elle fût réduite en cendres comme lui. Il n'épargnait même pas les livres qu'il avait lus devant Auguste et qui avaient tant ému et ravi ses auditeurs. Mais son *Énéide* était si loin de son rêve ! Que de vers inachevés ! Que de négligences ! Que de passages provisoires ! Tous ces défauts grossissent, s'amplifient dans son imagination fiévreuse. Imaginez son angoisse. Il lui souvient brusquement qu'Énée a parlé d'un oracle d'Anchise qu'Anchise n'a jamais prononcé : c'est la prédiction de Céléno..., ce n'est pas celle d'Anchise... Et tous ces guerriers étrusques, ligures, latins, dont il nous a décrit la marche, le costume, les armes, le caractère ? On ne les revoit plus dans l'action... Et son Énée... Le mourant supplie qu'on lui apporte son manuscrit : il le brûlera lui-même. Ses amis secouèrent la tête. Alors il se tut. Peut-être était-il déjà entré dans ce doux et sombre vestibule où nous nous dépouillons de toutes nos fiertés, de toutes nos vanités, de tous nos amours, de tous nos désirs, où rien ne nous est plus rien, pas même nos vers...

« Virgile mourut le 21 septembre de l'an 19 avant Jésus-Christ. »

Il avait lui-même composé son épitaphe, bien modeste, on peut même dire bien insignifiante, ce qui est une raison de plus d'en affirmer l'authenticité, tant elle répond à l'idée qu'il nous a donnée lui-même de la médiocre estime en laquelle il tenait son génie !

Mantua me genuit ; Calabri rapuere ; tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

« Mantoue m'a donné le jour ; la Calabre m'a ravi ; aujourd'hui me possède Parthénopée : j'ai chanté les pâturages, la campagne, les chefs. »

Ses cendres avaient été, conformément à ses vœux, placées dans un tombeau situé à deux milles de Naples, sur le chemin de Pouzzoles. L'admiration et le respect les y vénèrent encore, bien qu'on sache qu'elles n'y sont plus depuis longtemps, si même elles ont jamais été à l'endroit où la tradition s'obstine à les supposer inhumées.

II. LA TRADITION MANUSCRITE. — BIBLIOGRAPHIE.

De tous les auteurs latins, Virgile est le seul
Division
du sujet. dont nous possédions autant de manuscrits, complets ou mutilés, qui datent de la fin de l'antiquité ou, si l'on veut, du Bas Empire. L'époque carolingienne nous en a aussi conservé un certain nombre, qui sont intéressants parce que, selon toute apparence, ils sont pour nous les témoins d'un état du texte tel qu'on le trouvait établi dans les manuscrits antiques qui se sont perdus. Après le ix^e siècle, dit P. Lejay, les manuscrits de Virgile sont sans utilité pour établir le texte ; ils ne peuvent servir qu'à en faire connaître

l'histoire à travers le moyen âge et à indiquer quelle était la vulgate alors répandue dans les écoles et le monde lettré.

De tous les manuscrits antiques de Virgile (il y en a sept) aucun ne remonte au Haut Empire. Celui qu'on désigne par *A*, parce que Pertz a cru pouvoir le désigner sous le nom d'*Augusteus*, le croyant contemporain d'Auguste, ne peut être plus ancien que l'époque de Dioclétien. En tout cas, ils ont, tous les sept, les caractères des *codices* et non ceux des *uolumina* : ils se composent non de rouleaux de papyrus, mais de cahiers de parchemin réunis de manière à former un livre. Tous sont en écriture capitale, semblable à notre majuscule d'imprimerie, sans séparation de mots. Ils ont été exécutés à une époque qu'on peut appeler la première Renaissance des lettres classiques, c'est-à-dire à partir du moment où l'anarchie militaire du III^e siècle fit place à la restauration de l'Empire. On appelle aussi cette époque la période byzantine, parce qu'en transférant à Byzance (appelée de son nom Constantinople) le siège de l'Empire romain, Constantin avait assuré la prééminence à la nouvelle capitale.

Il y a donc lieu d'établir trois groupes dans la classification des manuscrits actuellement connus de Virgile : 1^o ceux qui appartiennent à la période du Bas Empire ; 2^o ceux qui sont de l'époque carolingienne et 3^o ceux qui ont été copiés postérieurement au IX^e siècle. Nous négligerons le troisième groupe pour les raisons que nous avons données ci-dessus (p. xxii).

Manuscrits antiques. Il y en a sept, avons-nous dit ; ce sont :

A, c'est-à-dire *Augusteus* (voir ci-dessus, l. 6), abréviation conventionnelle, par laquelle on désigne les

Schedae Valicano-Berolinenses : c'est tout ce qui reste du manuscrit primitif, c'est-à-dire sept feuillets, quatre dans le manuscrit du Vatican n° 3256 (G., I, 41-80 ; 121-160, 161-200, 241-280) et trois à Berlin (G., I, 81-120 ; 201-240 ; III, 181-220), fragments conservés jadis (au moyen âge) dans l'abbaye de Saint-Denys en France. L'examen paléographique de ces fragments aboutit à cette conclusion (E. Chatelain) que le manuscrit auquel ils appartenaient a dû être écrit à la fin du III^e siècle de notre ère, peut-être même seulement au commencement du III^e ; quelques-uns même estiment (avec Thompson) qu'il est plutôt du IV^e (1) ;

F (c'.-à-d. *Fuluianus*), abréviation qui désigne les *Schedae Vaticanae* ou Virgile du Vatican n° 3225 ; il date du IV^e siècle (ou de la fin du III^e) (2). Des mains de J. Jovianus Pontanus (Naples, XV^e siècle), il a passé dans la famille Bembo (Venise, XVI^e siècle), puis a appartenu à Fulvio Orsini, chanoine de Latran et correcteur pour le grec à la bibliothèque du Vatican ; on en a fait à Rome, en 1899, une reproduction phototypique ; c'est un manuscrit mutilé (3) dont les leçons peuvent être utilisées pour sept passages plus ou moins étendus des livres III et IV des *Géorgiques* et pour une partie de

(1) Voy. le spécimen donné par E. CHATELAIN, *Paléographie des classiques latins* (Paris, Hachette, 1884-1900), pl. 61.

(2) Quelques paléographes l'attribuent au V^e. Voy. E. CHATELAIN, *ouv. cité*, p. 17, qui (pl. 63) en a donné un fac-similé. Ce manuscrit contient des peintures, notamment une miniature particulièrement soignée représentant le vieillard du Galèse (ou de Tarente) dans son jardin. Voy. P. DE NOUHAC, *le Virgile du Vatican*, p. 62.

(3) Non seulement il ne contient pas les *Bucoliques*, mais il ne commence qu'au livre III des *Géorgiques*, et on va voir que, pour le reste des *Géorgiques*, il offre bien des lacunes ; enfin on n'y trouve ni le X^e ni le XII^e livre de l'*Énéide* et, pour les autres chants il est souvent très fragmentaire.

l'*Énéide* (1) ; parmi les fragments relatifs à l'*Énéide*, on remarquera que l'un d'eux est d'une main plus récente que les autres (2) et que le manuscrit *F* ne nous donne rien ni du chant X ni du chant XII ;

G, c'est-à-dire *Schedae Sangallenses*, conservé à Saint-Gall, bibliothèque du chapitre, n° 1394 ; ce manuscrit date du iv^e siècle ; mais, fort mutilé, il ne contient que deux fragments du iv^e livre des *Géorgiques* (3) ;

M, c'est-à-dire *Mediceus*, bibliothèque Laurentienne de Florence, pl. XXXIX, cod. 1, un des plus importants, sinon le plus important pour la constitution du texte de Virgile ; on a quelque raison de croire qu'il a appartenu à Cassiodore et qu'il se trouvait dans la bibliothèque du monastère fondé par lui dans son domaine de Vivarium, près de Scyllace, en Calabre (4) ; on le suit à Bobbio (vallée de la Trebbia), en Ligurie, dans le monastère fondé, en 612, par saint Columban ; il y reste jusque dans la seconde moitié du xv^e siècle (1461-1471), puis vient en la possession de Pomponius Laetus (mort en 1498), d'Angelo Colucci (5) (mort en 1549), du cardinal Antonio del Monte (mort en 1533), du pape Jules III (Giovanni Maria del Monte, mort en 1555), d'Innocenzo

(1) *G.*, III, 1-21 ; 146-214 ; 285-348 ; IV, 97-124 ; 153-174 ; 471-497 ; 522-548 ; *Aen.*, I, 185-268 ; 419-521 ; 586-611 ; 654-680 ; II, 170-198 ; 254-309 ; 437-468 ; 673-699 ; III, 1-54 ; 79-216 ; 300-341 ; 660-689 ; IV, 1-92 ; 93-121 (*d'une main plus récente*) ; 234-257 ; 286-310 ; 443-521 ; 555-583 ; 651-688 ; V, 109-158 ; 784-814 ; VI, 26-50 ; 219-272 ; 393-423 ; 491-559 ; 589-755 ; 858-872 ; 879-901 ; VII, 5-58 ; 180-329 ; 428-450 ; 594-646 ; VIII, 71-98 ; IX, 32-68 ; 118-164 ; 207-234 ; 509-535 ; XI, 858-895.

(2) Voir la note précédente, l. 4.

(3) *G.*, IV, 345-419 ; 535-566. Voyez le spécimen donné par E. CHATELAIN, *ouv. cité*, pl. 62.

(4) Voy. P. LEJAY, *Bull. d'anc. Littér. chrét.*, t. III (1913), p. 265.

(5) D'où le nom de *Colutianus*, par lequel on le désigne quelquefois.

del Monte (neveu du précédent), qui le prête à R. Pio, cardinal de Carpi (1), et ne le recouvre qu'à grand'peine ; après la mort d'Innocenzo del Monte (1577), le manuscrit fut acheté par le grand-duc de Toscane, François I^{er}, qui en fit don à la Laurentienne ; il y est conservé si précieusement et si jalousement parfois que les administrateurs de la bibliothèque refusèrent jadis à Ribbeck la permission de le collationner, lui mesurant même les instants où il était admis à le consulter ; ils estimaient sans doute que le fac-similé typographique donné par Foggini (Florence, 1741) devait suffire à sa curiosité. Plus heureux que son compatriote, Max. Hoffmann (2) a pu le décrire et le collationner minutieusement, mais seulement pour les *Bucoliques*, de 6,48 à la fin de la 10^e, pour les *Géorgiques* et pour les chants I et VI de l'*Énéide*. Du travail de Max. Hoffmann il résulte, exception faite de certaines distinctions trop subtiles où se perd l'auteur, qu'on peut séparer en quatre groupes les corrections dont le manuscrit porte la trace : *M*¹, c'est-à-dire le copiste corrigé par lui-même, *M*², un correcteur très ancien, *M*³, un correcteur du moyen âge, *M*⁴, un humaniste, peut-être Pomponius Laetus, un de ses anciens possesseurs ; « les surcharges de *M*⁴ sont à l'encre rouge et imitent la forme de la capitale antique, dit P. Lejay (3) ; on avait donné de l'importance à ces notes : elles ont juste la valeur de conjectures faites par un érudit et ne représentent aucune tradition ». Plus importante est la souscription qu'on lit à la fin des *Bucoliques* (4) ;

(1) D'où le nom de *Carpensis* qu'on lui a donné jadis.

(2) Voy. MAX. HOFFMANN, *Der Codex Mediceus*, pl. XXXIX 1 des *Vergilius*, Berlin, 1889.

(3) P. LXXXVI de l'édition de Virgile, Hachette, 1919.

(4) En voici la teneur : « Turcius Rufius Apronianus Asterius, v <ir> c <larissimus> et inl <ustris>, ex comite domest <ico-

il en résulte qu'à la date du 21 avril 494 le consul ordinaire Turcius Rufius Apronianus Asterius a achevé la révision du manuscrit appartenant à Macharius, son frère (1), et qu'on peut, sans trop de hardiesse, conjecturer que c'est son nom qu'il faut mettre sous la sigle *M*² dont il a été question ci-dessus (2). Quoi qu'il en soit, le manuscrit est certainement de la fin du v^e siècle, puisque la révision en a été achevée le 21 avril 494. Le *Mediceus* est presque complet : manquent seulement les cinq premières *Bucoliques* et les quarante-sept premiers vers de la sixième ; on a constaté en outre que, dans l'*Énéide*, les vers VII, 581-615 ne sont pas de la même main que le reste du *codex*, mais que cette main est ancienne ; enfin un feuillet contenant VIII, 585-642 a passé dans le manuscrit *F* (3) ;

P, c'est-à-dire *Palatinus*, parce qu'il provient, comme butin de guerre, de la bibliothèque de l'électeur palatin pillée à Heidelberg ; offert en 1622 au pape, il est au Vatican (Palatin. lat. 1631) ; il présente un certain nombre de lacunes (4) et l'*Énéide* jusqu'à la fin du chant IV est en mauvais état ; enfin on remarque que dans le

rum> protect <orum>, ex com <ite> priv <atarum> largit <ionum>, ex praef<ecto> urbi, patricius et consul ordin<arius>, legi et distinxit (i. e. interpunxit) codicem fratris Macharii v <iri> c <larissimi>, non mei fiducia, set ejus (i. e. Dei) cui si (sub. placet) et ad omnia sum devotus arbitrio. XI Kal. mai. Romae.

(1) Et non « copié par son frère Macharius » ; autrement le texte porterait, non pas *codicem fratris Macharii*, mais *codicem a fratre Machario descriptum* (je ne dis pas *exaratum*, puisqu'*exarare* signifie tracer avec un poinçon sur la cire, comme on laboure un champ avec le soc de la charrue).

(2) C'est du moins l'opinion de Max Hoffmann.

(3) Voyez le spécimen du manuscrit donné par E. Chatelain, *ouv. cité*, pl. 66. Cf. R. SABBADINI, *Riv. di filol.*, XLVI (1918). p. 397-410.

(4) En effet il n'a pas *Buc.* ; 3, 71 à 4, 52 ; *Géorg.* I, 322 à II, 139 ; IV, 461 à *Énéide* I, 276 ; IV, 116 à 162 ; VII, 277 à 645 ; X, 463 à 509 ; XI, 645 à 690 ; 737 à 782 ; XII. 47 à 92.

chant X, les vers 509-531 ne sont pas de la même main que le reste du *codex*, bien que cette main soit ancienne ; il date du ^{ve} siècle (1) ; on y constate un certain nombre de retouches, les unes vraisemblablement dues au copiste lui-même (P^1), les autres à un reviseur P^2 ;

R, c'est-à-dire *Romanus*, conservé à la Bibliothèque du Vatican sous le n° 3867, après avoir appartenu, au ^{xiii}e siècle, à l'abbaye de Saint-Denys en France ; il contient des peintures, mais d'une facture très conventionnelle (2) et parfois bien maladroite ; mutilé en plusieurs endroits (3), il a cependant une assez grande valeur, car il est le seul qui nous ait conservé certains passages (4) ; de plus il nous permet de contrôler les leçons de *M* et de *P* ou bien de *M* en l'absence de *P*, et de *P*, à défaut de *M* ; les retouches qu'on constate sont dues soit au copiste lui-même (R^1), soit à un réviseur (R^2) ; la date probable du manuscrit est le ^{vi}e siècle (5).

V, c'est-à-dire *Schedae Veronenses*, bibliothèque du chapitre de Vérone n° 40 (autrefois 38) ; c'est un palimpseste, recouvert au ^{viii}e siècle par les *Morales* de saint Grégoire ; il comprend cinquante et un feuillets d'un ancien manuscrit de Virgile, qui, après avoir fait partie peut-être de la *librairie* de Cassiodore (voy. ci-dessus, p. xxv), était passé au monastère de Bobbio ; il date du ^{iv}e siècle ; mais, incomplet, comme l'indique

(1) Voy. le spécimen donné par E. CHATELAIN, *ouv. cité*, pl. 64.

(2) Comme on peut le voir par le portrait de Virgile reproduit en fac-similé, p. LXXXIX de l'édition Hachette.

(3) Manquent *Buc.*, 7, 1 à 10, 9 ; *Géorg.*, II, 2 à 215 ; IV, 37 à 180 ; *Énéide*, II, 73 à III, 684 ; IV, 217 à V, 36 ; XI, 757 à 792 ; XII, 759 à 830 ; 939 à 952.

(4) Par exemple *Buc.*, 3, 75 à 111 ; 4, 1 à 51.

(5) Voy. le spécimen donné par E. CHATELAIN, *ouv. cité*, pl. 65.

déjà le nombre des feuillets conservés, il ne peut nous servir utilement que pour un petit nombre de passages (1); toutefois, s'il est quelquefois difficile à déchiffrer sous la seconde écriture, le texte est accompagné de scholies très importantes; le manuscrit est du iv^e siècle (2).

Les manuscrits carolingiens sont en minuscule et appartiennent tous au ix^e siècle; mais pour l'établissement du texte ils ont une bien moindre importance, non seulement parce que jusqu'ici ils ont été peu ou mal collationnés, mais encore parce que l'autorité en paraît assez médiocre et qu'ils ne se rattachent pas à une tradition préférable à celle que nous livrent les manuscrits de l'époque byzantine. Je ne crois pas, en tout cas, que cette conclusion, fondée sur un examen même sommaire de leurs leçons, soit démentie un jour, quand on en aura fait une collation complète. Quoi qu'il en soit, voici ceux dont nous avons, à l'occasion, donné les leçons :

Le plus important est le *Gudianus* (sigle γ), conservé à la bibliothèque de Wolfenbüttel, *Gudianus* F^o 70; ce qui fait qu'on lui attribue une valeur relative, c'est qu'il sort vraisemblablement de la même source que les manuscrits *M* et *P* et que par conséquent il peut, à l'occasion, servir à faire un choix entre les leçons de *M* et celles de *P*.

(1) Par exemple *Buc.*, 3, 27 à 52; 5, 86 à 6, 21; 7, 12 à 37; 8, 19 à 44; *Géorg.*, I, 92 à 117; II, 274 à 299; 352 à 379; 535 à 542; III, 1 à 12; 351 à 401; IV, 436 à 464; 522 à 549; *Énéide*, I, 1-26; 235-260; II, 80-105; 158-183; 288-309; 470-496; 623-726; III, 561-586; 691-716; IV, 144-196; V, 73-98; 241-292; 448-499; VII, 248-273; 326-351; 404-429; 486-507; 586-611; 664-689; VIII, 15-39; 93-118; IX, 354-405; X, 1-26; 53-78; 183-208; 256-261; 549-574; 732-757; XII, 456-507; 668-718. Un simple coup d'œil jeté sur ce relevé permet de constater que chacun des feuillets comprend en général vingt-cinq vers.

(2) Voy. le spécimen donné par E. CHATELAIN, *ouv. cité*, pl. 75.

Puis viennent les manuscrits suivants :

a, qui comprend deux parties, la première à Berne. n° 172 et la seconde à Paris, *B. N.* n° 7929 et provient de Fleury-sur-Loire (1) ;

b, ou *codex Bernensis*, n° 165, également du ix^e siècle (fin), qui a été copié à Saint-Martin de Tours, célèbre par son école calligraphique (2) ;

c, ou *codex Bernensis*, n° 184, d'origine française (probablement) et qui date du ix^e siècle.

Tous ces manuscrits (*γ a b c*) portent la trace de corrections qu'on désigne par $\gamma^1 a^1 b^1 c^1$ (le copiste se corrigeant lui-même) et $\gamma^2 a^2 b^2 c^2$ (réviseur autre que le copiste).

*Manuscripts
de l'époque
médiévale.*

Cette classe comprend de très nombreux représentants ; mais nous avons déjà dit (ci-dessus, p. xxii, l. 24 et suiv.) pourquoi il ne faut pas s'y arrêter avec trop de complaisance. Toutefois, avec presque tous les éditeurs contemporains, nous avons fait exception en faveur de ceux-ci :

m, ou *codex Minoraugiensis*, qui provient de l'abbaye de Weissenau (*Augia Minor*) et appartient aujourd'hui à la bibliothèque des jésuites à Feldbach (Styrie) : il passe pour être le témoin de la vulgate médiévale, et a été copié au xii^e siècle ;

π , ou *codex Pragensis*, manuscrit conservé à Prague, dans la bibliothèque de Saint-Vit (*L* 86) et collationné par Kvičala ; P. Lejay le déclare surfait et ajoute que « comme *m*, il représente une tradition scolaire modifiée

(1) Voy. le spécimen donné par E. CHATELAIN, *ouv. cité.*, pl. 68.

(2) Voy. E. CHATELAIN, *ouv. cité.*, pl. 67.

sous l'influence de Servius » ; il a été écrit au ^xi^e siècle et non pas au ^xix^e (1) ;

χ, ou manuscrits cités par les anciennes éditions, mais encore peu consultés, et, en tout cas, mal utilisés ; les plus importants, au témoignage de P. Lejay, se trouvent à la Bibliothèque nationale et portent les n^{os} 7906, 7925, 7926 (du ^xix^e siècle), 7928 (fragments) (2), 10307, 13043 (du ^xe siècle). Le regretté P. Lejay avait entrepris de les collationner et de renseigner les érudits sur la valeur exacte qu'il convenait de leur attribuer ; la mort a malheureusement arrêté ses recherches, et il serait à souhaiter qu'elles fussent reprises et menées à bien ; car il y a de ce côté-là des ressources à utiliser peut-être ; si le résultat devait tromper notre attente, il y aurait au moins à le connaître cet avantage qu'on ne perdrait plus son temps à chercher là où l'on saurait qu'il n'y a rien d'intéressant à trouver, et, en tout cas, on fournirait à l'érudition des renseignements qui lui font défaut, puisqu'elle en est réduite aux indications incomplètes et trop souvent imprécises des anciennes éditions.

On pourrait grossir la liste que nous venons de donner ; car Virgile est, de tous les auteurs latins, celui dont nous possédons le plus de manuscrits, et beaucoup de bibliothèques, outre la Nationale, en conservent un nombre respectable. Bornons-nous à dire qu'au jugement de F.-A. Hirtzel (3), les quarante-cinq manuscrits conservés à la Bodléienne ne valent pas la peine d'être utilisés ;

(1) Voyez le spécimen qu'en a donné E. CHATELAIN, *ouv. cité*, pl. 74 A.

(2) Pour le n^o 7929 (celui-là même qu'on désigne par a), voyez ci-dessus, p. xxx.

(3) Voy. Hirtzel, *P. Vergili Maronis opera* (Oxford, Clarendon Press), praef. v sqq.

cependant Hirtzel est porté, sur la foi de son ami F. Madan, à attribuer un rang honorable à ceux qu'on désigne sous les titres suivants : *Canonicianus* (x^e siècle), *Menlelianus I* (x^e siècle), *Menagianus* (xv^e siècle), *Venelus* (xv^e) et *Dorvillianus* (xv^e).

Tels sont les renseignements généraux qu'on peut donner sur la tradition manuscrite de Virgile ; on les trouvera résumés dans le tableau de la page XLIII.

Il reste maintenant à rappeler les secours que nous offrent les commentateurs de l'antiquité et les éditions qui se sont succédé dans tous les pays.

Le plus ancien commentaire de Virgile nous *Scholies et* est parvenu sous le nom de Servius ; mais il *Gloses.* faut y distinguer deux groupes de scholies (1).

1^o Le premier groupe remonte au grammairien Maurus (Marius) Servius Honoratus, et a été écrit vers la fin du iv^e siècle (peu après 395) : il comprend surtout des remarques de grammaire et de style.

2^o Le second groupe abonde en notes relatives à l'archéologie, à la mythologie, à l'histoire et à l'histoire littéraire ; on le désigne soit sous le nom de Pseudo-Servius, soit sous celui de Deutéro-Servius, soit enfin sous celui de Servius de Daniel (2) : c'est une compilation faite vers le début du vi^e siècle, que Ribbeck attribuait à tort au grammairien Philargyrius (v^e siècle) (3). Il y a

(1) Voy. Em. Thomas, *Essai sur Servius*, Paris, 1879. Les deux Servius ont été publiés par Thilo en trois vol. Leipzig, I (1881) ; II (1884) ; III, 1 (1887) ; III, 2 *Appendix Vergiliana* (1902).

(2) Du nom de son premier éditeur, Paris, 1600.

(3) On n'a sous le nom de Philargyrius que des extraits faits au vii^e siècle (plutôt qu'au ix^e) de son commentaire sur les *Bucoliques*, publiés par Hagen (Leipzig, 1902), sous le titre de IVNII PHILARGYRI *grammatici explanatio in Bucolica Vergilii, duplici recensione tradita*, dans le Servius de Thilo III, 2 (*Appendix*), p. 1-189. L'édition de Hagen ne satisfait pas G. Funaioli (voy.

de fortes présomptions pour que ces commentaires dérivent de celui que Ti. Claudius Donatus (iv^e siècle ou commencement du v^e) avait donné de Virgile (1). Ce Claudius Donatus ne doit pas être confondu avec Aelius Donatus, maître de saint Jérôme, qui florissait vers 353 (2). Quoi qu'il en soit, ces scholies, ces notes et ces commentaires nous font entendre, pour employer les expressions même de Donat, « la pure voix de l'antiquité (*sinceram uocem antiquitalis*) ». Nous en dirons autant des Scholies de Berne (pour les *Bucoliques* et les *Géorgiques*) et des Scholies de Vérone (3).

Il y a environ un demi-siècle, E. Benoist a *Editions.* imprimé dans les *Introductions* de sa grande édition (Paris, Hachette, 1866-1876 ; 1882-1890) une étude d'ensemble sur les travaux dont Virgile a été l'objet, et cette étude demeure encore, malgré les années, le résumé le plus complet et le plus judicieux qu'on puisse trouver des nombreuses tentatives faites dans les divers pays pour bien établir le texte du grand poète et pour en interpréter comme il sied les intentions

Rhein. Mus., t. LXX [1915], p. 56 et suiv.) qui se propose de la refaire. Le même Funaioli (*Rivista indogrec.* I [1917], p. 401 et suiv.) a essayé de démontrer qu'un moine irlandais (peut-être Adamnanus) avait utilisé pour l'*Énéide* une édition commentée par Philargyrius. Voyez dans la même *Riv. indogr.* t. IV (1919-1920) une série de *Studi critici d'esegesi Virgiliana antica* due aussi à G. Funaioli. Dans le tome III (1919), p. 47 et suiv., ce savant publie le texte des scholies de Philargyrius (?) pour *Géorg.* III, 23-556.

(1) Sur cette question voy. G. Funaioli dans les *Studi ital. di fil. class.*, t. XXI (1915), p. 78 et suiv.

(2) Ce qui nous reste des Scholies de Claudius Donatus a été publié par Georgii, Leipzig, 1905-1906.

(3) Pour les premières, voy. *Scholia Bernensia ad Virgilii Bucolica et Georgica, ex Titi Galli, Gaudentii et maxime Iuni (ii) i Ph (i) la (r) g (y) rii commentis conflata* ed. Hagen, dans les *Jahrbücher* de Fleckeisen, Suppl. 4 (1867), p. 749-983 ; pour les secondes voy. *Scholia bibl. capituli Veronensis n° 38 palimps. saec. V-VI in Virgilium* dans le Servius de Thilo, t. III 2 (1902), p. 393-450, ed. Hagen.

et la pensée. Nous ne pouvons mieux faire que renvoyer le lecteur à cet excellent ouvrage, et dans les pages qui vont suivre nous nous contenterons de signaler les livres et les documents importants et accessibles qu'il est bon de consulter pour avoir sur l'œuvre de Virgile en général une vue aussi étendue et aussi nette que possible, nous réservant de revenir en tête des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide* sur les études de détail dont ces poèmes ont fourni le sujet (1).

Nous rangerons nos listes sous deux rubriques : *ouvrages généraux* et *éditions complètes*.

1^o *Ouvrages généraux*. — En 1567, parut à Anvers, chez Plantin, un volume, où le savant humaniste romain Fulvio Orsini s'était proposé d'illustrer Virgile, c'est-à-dire de le rendre plus clair, en le comparant à ses modèles grecs : *Virgilius collatione scriptorum graecorum illustratus opera et industria Fulvii Ursini*. Orsini ne se doutait guère qu'il frayait la voie à un genre de recherches dont la gloire de Virgile devait souffrir plus tard ni qu'il fournirait un jour des armes à ceux qui déniaient

(1) Il nous a paru superflu de faire mention des articles de revues : sans doute ils sont souvent indispensables à quiconque veut approfondir certaines questions de détail ; mais ceux qui s'intéressent à ces recherches savent où se documenter : tous ces articles sont analysés, chaque année pour l'année précédente, dans la *Revue des revues et publications d'académies relatives à l'antiquité classique*, annexe de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, à partir de 1876. Ils savent aussi qu'ils auront des renseignements précieux dans l'analyse faite par la même *Revue des revues* des comptes rendus publiés dans les diverses revues bibliographiques françaises et étrangères jusqu'à l'année 1910 inclusivement ; depuis 1911, cette annexe de la *Revue de philologie* a été remplacée par un supplément séparé, la *Revue des comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'antiquité classique*. Enfin de 1908 à 1919, date de sa mort, M. P. Rasi, dans les *Atti e memorie della Reale Accademia Virgiliana* de Mantoue, a fait régulièrement paraître une *Bibliografia Virgiliana* où se trouvent indiqués et appréciés tous les livres, tous les articles consacrés à Virgile.

au poète latin toute originalité. Ce n'était certes pas cet esprit de dénigrement qu'il voulait inspirer à ses lecteurs ; au contraire, il croyait leur donner les moyens de pénétrer plus avant dans la connaissance des beautés de Virgile ; mais il n'en est pas moins vrai que son livre a été le point de départ d'une foule de travaux sur les sources grecques de Virgile, d'où sont sorties de nos jours toutes les tentatives faites pour rabaisser le mérite du grand poète latin.

Quoi qu'il en soit, le XVIII^e siècle et presque tout le XIX^e ont été élevés dans la dévotion à Virgile et les esprits n'y étaient guère préparés (même pendant la fameuse querelle des Anciens et des Modernes) à chicaner sa gloire au poète. Dans sa *Lettre d l'Académie* (écrite en 1714, mais publiée seulement en 1716), Fénelon a été plusieurs fois amené à porter un jugement sur Virgile (1) ; ce qu'il loue chez lui c'est surtout la simplicité, la grâce et le sentiment, qualités qu'il prise par-dessus tout, parce qu'elles répondent à son idéal. Bien qu'il se borne à des appréciations un peu sommaires, il mérite de figurer parmi les critiques qui ont eu des beautés de Virgile le sentiment le plus juste et le plus délicat. Moins fin dans ses goûts, mais plus complet que Fénelon est l'Abbé Goujet qui, dans la *Bibliothèque françoise* (t. V, 2^e édit., Paris, 1747) s'explique sur les traductions françaises de Virgile (p. 47-236), puis, énumérant les écrits pour et contre Virgile, résume les polémiques du XVII^e siècle et du XVIII^e à ses débuts (p. 237-295).

Avec l'ouvrage de F. G. Eichhoff, publié en trois volumes (1825) sous le titre d'*Études grecques sur Virgile ou*

{1) Notamment à l'art. V (Projet de Poétique) et à l'art. X (sur les Anciens et les Modernes).

recueil de tous les passages des poètes grecs imités dans les *Bucoliques*, *Géorgiques* et *Énéide* avec le texte latin et des rapprochements littéraires, nous revenons aux recherches inaugurées au xvi^e siècle par Fulvio Orsini, sans qu'on puisse reprocher à l'auteur d'avoir insidieusement essayé de découvrir en Virgile un imitateur servile des poètes grecs. Trente-deux ans plus tard (en 1857), Sainte-Beuve publie son *Étude sur Virgile*, où, tout en parlant surtout de l'*Énéide*, il montre en germe dans les *Bucoliques*, puis dans les *Géorgiques* les principales qualités qui se sont plus tard épanouies dans ce poème épique. L'ouvrage a vieilli ; mais il reste comme un témoignage des sympathies que Virgile inspirait à l'école romantique, et on y trouve exposées avec force et agrément les raisons pour lesquelles les poètes du temps admiraient et aimaient tant Virgile. Dans ses *Études sur la poésie latine* (Paris, 1869), H. Patin consacre une centaine de pages (t. I, p. 138-236) à l'épopée latine, à l'*Énéide* et à Virgile, et montre ce que peut réaliser une érudition solide quand elle est mise au service d'un goût sûr et délicat. Mais tous ces ouvrages, utiles et intéressants par divers côtés, ont été dépassés et presque éclipsés par celui de Sellar, *The Roman poets of the Augustan age, Virgil* (Oxford, 1877, 3^e édit., 1897) qui est, malgré certains défauts de composition, le plus complet et le plus remarquable qui ait été jusqu'ici composé sur le sujet. Enfin je signalerai l'ouvrage posthume d'A. Cartault, *l'Art de Virgile dans l'Énéide*, actuellement sous presse et destiné à figurer dans la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres* de l'Université de Paris ; j'en ai eu les bonnes feuilles sous les yeux et je puis dire en toute sincérité qu'il ne trompera pas l'attente des érudits et des lettrés ; l'introduction est consacrée à la formation du talent de Virgile et en suit l'évolution ;

c'est à ce titre que le livre doit figurer dans notre liste d'ouvrages généraux consacrés à Virgile (1). Citons aussi la belle étude de M. Bellessort sur *Virgile*, Paris, Perrin, 1920, à laquelle nous devons beaucoup.

2^o *Éditions complètes*. — L'édition *princeps* (Rome) est de 1469 ; puis viennent l'édition Aldine (Venise, 1501) et celle de Fabricius (Bâle, 1551) ; mais la première qui compte est celle du jésuite espagnol J. L. de la Cerda, qui, après avoir donné du poète quelques éditions partielles (publiées à Madrid en 1608, 1612, 1617), en fit paraître une édition complète (3 vol. in-f^o, Madrid, 1617) avec des commentaires prolixes et démesurés mais offrant une telle abondance de renseignements que les commentateurs ultérieurs y ont puisé à pleines mains. Après lui, Daniel Heinsius donna (à Leyde, en 1636) une édition de Virgile, mais qui n'a aucune valeur, et, malheureusement, on la confond quelquefois avec celle de son fils Nicolas Heinsius, dont le texte devait faire loi jusqu'au milieu du xviii^e siècle et qui mérite encore d'arrêter l'attention : publié à Amsterdam, chez Elsevier, en 1664, le *Virgile* de N. Heinsius y fut réimprimé en 1676, puis à Leyde, à partir de 1684. Le père de M^{me} Dacier, Tanneguy Le Fèvre (*Tanaquil Faber*) est l'auteur d'un *Virgile* qui, paru à Saumur en 1675, se recommande des qualités d'exactitude et de finesse propres à ce philologue, et cette édition est à peine surpassée par celle du père jésuite de La Rue (*Ruæus*), qui est de 1675 (Paris, in-4^o) et appartient à la collection d'auteurs latins dite *ad usum Delphini* (2^e édit., Paris,

(1) Dans un ordre d'idées analogue je me plais à signaler la brillante leçon faite par M. V. Ussani à Florence le 29 avril 1923 sur *il Pensiero di Virgilio*, et publiée dans la revue *Atene e Roma* en 1924 nuova serie, n. 1.

1682) ; elle comprend une paraphrase en prose, des notes explicatives en latin et un index. C'est une œuvre estimable, et, en tout cas, infiniment supérieure à celle de P. Burmann (Amsterdam, 4 vol. in-4°, 1746) qu'on pourrait même omettre de signaler, si l'on s'en tenait aux travaux qui présentent quelque originalité ; car c'est une compilation dont les éléments sont empruntés à tous les anciens éditeurs. Avec Chr. Gottl. Heyne nous avons affaire à un commentateur qui opère sur un texte consciencieusement établi et dont les notes substantielles autant que judicieuses ont été souvent à peine démarquées par les philologues, ses successeurs. La première édition de Heyne a paru à Leipzig en quatre volumes, de 1767 à 1775 ; la troisième (1801-1803), publiée avec un index malheureusement insuffisant dû à A. W. Schlegel et à Fiorillo, a été réimprimée dans la collection Le-maire (Paris, 1822) ; la quatrième, revue par Ph. Wagner, a été publiée à Leipzig, de 1830 à 1841, en cinq volumes. Le nombre de ces éditions suffirait déjà à souligner la valeur des travaux de Heyne ; la tâche de Wagner a consisté à rajeunir certaines des vues de son prédécesseur, et à faire profiter l'œuvre de ses connaissances personnelles fort étendues, si bien que, pendant longtemps, cette quatrième édition a été considérée comme un modèle difficile, sinon impossible à égaler, et que la critique a enregistré purement et simplement jusqu'à nos jours les conclusions de Heyne-Wagner touchant l'établissement et l'interprétation du texte, la recherche des sources de Virgile et les questions de grammaire. C'est ce qu'on voit très bien chez les contemporains et chez les successeurs de ces deux éminents philologues, et même chez celui d'entre eux qui était destiné à les remplacer dans l'estime des érudits, je veux dire Albert Forbiger ; dans

les quatre éditions qu'il a données des œuvres de Virgile (la première est de 1836-1839, et la quatrième de 1872-1875, Leipzig, Hinrichs), ce savant n'a pas négligé de s'inspirer de ses devanciers, mais il s'est montré de plus en plus indépendant de leur influence à mesure qu'il pénétrait plus avant dans la connaissance intime du poète, et s'il doit encore beaucoup à Heyne-Wagner dans sa dernière édition, il s'écarte d'eux résolument, quand il se croit en droit de le faire : il a du respect pour eux, mais son respect n'est pas de l'aveuglement. Ce qui fait aussi l'importance particulière de la quatrième édition de Forbiger, c'est qu'il n'existe pas pour l'interprétation de Virgile de répertoire plus complet. Le troisième et dernier volume contient trois index excellents : I. *Index historicus*; II. *Index geographicus*; III. *Index grammaticus et criticus*.

Jusqu'à Forbiger les commentateurs avaient écrit leurs notes en latin. A partir de Th. Ladewig (Berlin, Weidmann, 1850-1853), l'usage a prévalu d'abandonner le latin et de rédiger le commentaire dans la langue du pays où étaient publiées les nouvelles éditions. Celle de Ladewig, avec des notes en allemand, a eu longtemps la vogue, bien que ce savant ait trop souvent cherché l'originalité dans des vues spécieuses ; remanié à partir de 1876 par Schaper, depuis 1891 par P. Deuticke, son commentaire n'est pas sans mérite ; mais je doute qu'il ait gagné aux retouches que P. Jahn y apporte depuis 1912 et qui ne sont pas toujours heureuses ; car ce philologue est porté à exagérer encore les tendances qui ont égaré Ladewig (1).

(1) On peut en juger, en dehors de son propre travail, par les jugements qu'il porte sur les divers auteurs d'éditions dans le compte rendu qu'il donne des travaux relatifs à Virgile (*Jahresbericht*, *Bursian-Körte*, 1923, p. 203-289).

Aussi personnel que Ladewig, mais moins audacieux que lui, Fr. Dübner est l'auteur d'un commentaire perpétuel en latin des œuvres de Virgile, publié par Didot en 1851 et réimprimé — avec figures — en 1858 ; l'intérêt n'en a pas faibli, et on a profit à y recourir. Il faut en dire autant de l'édition (avec notes en anglais) de J. Conington (Londres, 1858-1862) ; mise au courant des dernières acquisitions de la science par Nettleship et par Haverfield, cette édition se recommande à la fois par la solidité de l'information et la finesse du goût ; elle comprend trois volumes qui ont été plusieurs fois revus et améliorés, le premier par Haverfield (5^e édit. 1898), le second par Nettleship (4^e édit. 1884) et le troisième par le même Nettleship (3^e édit. 1883).

Mais quel que soit le mérite de tous ces travaux, on doit faire une place à part à l'édition critique d'O. Ribbeck, non pas qu'elle soit parfaite (au contraire : ce savant philologue a trop abondé dans le sens de l'hypercritique), mais on y trouve la marque d'une intelligence pénétrante et le sentiment des difficultés que présentent à chaque instant l'établissement et l'interprétation du texte ; dans ces deux ordres de faits, O. Ribbeck a posé des problèmes qu'il n'a pas toujours eu le bonheur de résoudre, mais qui s'imposent à la pénétration des éditeurs et qu'en tout cas il ne leur est plus permis d'ignorer ; Ribbeck avait trente-deux ans, quand, en 1859, il commença à publier son Virgile après avoir collationné les plus importants manuscrits de Virgile, puis un grand nombre d'autres de moindre valeur, et c'est en s'acquittant de sa tâche d'éditeur qu'il conçut l'idée et le plan de ses fameux *Prolegomena* (Leipzig, 1866) où il énumère les principes qui l'ont guidé et dont doivent s'inspirer, d'après lui, tous les éditeurs futurs de Virgile.

Malheureusement chez lui l'exécution ne répond que médiocrement aux intentions ; trop souvent on s'aperçoit que ses collations de manuscrits ne sont pas exactes, soit qu'il lise mal, comme on le constate en comparant ses leçons à celles que révèle aujourd'hui la reproduction phototypique de ces manuscrits, soit qu'il attache de l'importance à des faits insignifiants en paléographie. Ce sont là des imperfections assez graves ; aussi Walter Janell, en se chargeant de revoir l'édition critique de Ribbeck, a-t-il voulu les faire disparaître (*P. Vergili Maronis opera post Ribbeckium tertium rec. GUALTERUS JANELL. Edit. maior, Lips. Teubner 1920, XXVI + 428 p.*) et ceux qui ont entre les mains la nouvelle recension s'aperçoivent bien vite et disent qu'elle rappelle à peine celle de Ribbeck. Je les en crois sur parole, d'autant que, dans son compte rendu (*Jahresbericht* de Bursian-Körte), P. Jahn, après avoir dit que dans son introduction Janell attaque vivement la méthode de Ribbeck, ajoute textuellement ceci : « Comment cette édition peut-elle, à proprement parler, s'intituler la troisième recension *post Ribbeckium*, alors qu'elle n'a presque plus rien de commun avec Ribbeck (1) ? »

Il nous reste à parler de deux éditions françaises qui ont marqué une date importante dans l'histoire du texte et de l'interprétation de Virgile, celle d'Eug. Benoist et celle de P. Lejay, qui devait la remplacer.

Eug. Benoist, en publiant son Virgile (Paris, Hachette, 1866-1876, dernier tirage 1882-1884), a su allier les qualités de l'humaniste délicat à celles de l'érudit philologue, et son édition, qui a grandement contribué à restaurer les études latines en France après la guerre de

(1) *Jahresbericht...* (1923), II Abt., p. 251.

1870, est restée longtemps comme un modèle difficile à égaler. Même après la mort de l'auteur survenue en 1887, son œuvre a continué à jouir de l'estime des savants et des professeurs jusqu'au moment où MM. Fréd. Plessis et Paul Lejay, tout en protestant de leur respect pour les travaux de leur maître, se sont décidés à publier, à leur tour, chez Hachette (Paris, 1919), un *Virgile*, qui, bien que destiné à l'usage des classes, est aussi un instrument de travail précieux pour les étudiants de nos Facultés et pour les professeurs.

Enfin il n'est peut-être pas non plus sans intérêt de dire que nous avons trouvé des secours précieux dans certains travaux qui, pour avoir été conçus en vue de l'enseignement dans divers pays, ne laissent pas d'être fondés sur une base scientifique. Ce sont, entre autres, les éditions classiques publiées en France de L. Quicherat (Hachette, 1823), Dübner (Lecoffre, 1857), E. Benoist (Hachette, 1873), H. Goelzer (Garnier, 10^e édit., 1923), R. Pichon (Hatier, 1916), etc., etc.; — en Angleterre, de Kennedy (1876), Sidgwick (1887), etc.; — en Allemagne, de Th. Ladewig-Schaper, etc.; — en Italie, les éditions estimées de R. Sabbadini (*Géorgiques* et *Enéide*) et de C. Pascal (*Bucoliques*).

CONSPECTUS SIGLORUM

A = Schedae Vaticano-Berolinenses, saec. II uel III.

F = Schedae Vaticanae, saec. III uel IV.

G = Schedae Sangallenses rescriptae, saec. IV.

M = codex Mediceus (cf. *prae*f. p. xxv), saec. V.

P = codex Palatinus, saec. IV-V.

R = codex Romanus, saec. VI (?).

V = Schedae Veronenses rescriptae, saec. IV (?).

γ = codex Gudianus, saec. IX.

a = codex Bernensis 172 et Parisinus 7929, saec. IX.

b = codex Bernensis 165, saec. IX.

c = codex Bernensis 184, saec. IX.

m = codex Minoraugiensis, saec. XII.

π = codex Pragensis, saec. XI.

SERV. = Seruii commentarii.

D.-SERV. = Danielis Seruius uel Deuteroseruius.

Schol. Bern. = scholia Bernensia.

Havet = L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins* (Paris, Hachette, 1911) (1).

(1) Operae pretium habebimus, si exemplis uberrime adhibitis monstrauerimus quanto ad constituendos Latinos textus momento sit luculentus ille liber, unde peritos aequae ac tirones maximam percepturos utilitatem pro certo dicimus. Cum autem ratio et disciplina a Ludouico Havet, magistro nostro, copiose et eleganter exstructa multis Vergilii locis et ad docendum quidem idoneis fundata sit, neminem futurum esse confidimus qui nobis documentorum abundantiam exprobet.

LES BUCOLIQUES

INTRODUCTION

On a prétendu que Virgile devait à *Composition des Bucoliques.* Pollion l'idée de ses *Bucoliques* (1), mais c'est une légende, dont il faut chercher l'origine dans le dédain qu'il était naguère de mode d'affecter pour la littérature latine (dédain qui, par malheur et contre toute justice, persiste encore chez quelques-uns); ceux qui s'obstinent à ne voir chez les prosateurs et poètes romains que les imitateurs des Grecs devaient s'empresser d'accepter, sans examen, une tradition (2), qui, en somme, refuse à Virgile le mérite de l'inspiration et frappe d'infériorité le plus exquis des poètes

(1) M. F. Plessis, dans son introduction aux *Bucoliques* (Paris, Hachette, 1919), nous paraît avoir démontré que « c'est le véritable titre; il ne faut pas dire *Eglogues*, appellation fautive due aux grammairiens et aux éditeurs. Le sens du mot *eclogae*, à l'origine, était tout simplement « extraits », « morceaux choisis »; dans les siècles postérieurs, *ecloga* a changé d'acception, de même que *idyllion*, qui d'abord pouvait désigner toute espèce de pièce courte, et n'en vint qu'assez tard à signifier ce que nous nommons une idylle. Le nom général de βουκολικά fut donné aux poèmes où figuraient des bergers et qui représentaient les scènes et les mœurs de la vie pastorale, parce que les pasteurs de bœufs, βούκολοι, étaient les plus anciens de tous. »

(2) Cette tradition a pour éditeur responsable Servius, *Vita*, p. 2: « Tunc ei proposuit Pollio ut carmen bucolicum scriberet... » Mais Servius entendait-il parler du « genre bucolique » ou simplement de *B. 8*, pièce dans laquelle Virgile réalisait un vœu de Pollion qui lui avait demandé une réplique à la *Magicienne* de Théocrite ?

latins : non seulement, en effet, elle le représente comme incapable de trouver par lui-même sa voie, mais de plus elle en fait un élève — assez médiocre — de Théocrite. Quel argument pour une critique maligne ! et quelle occasion, saisie d'abord et avec empressement, de rabaisser Virgile ! La vérité nous paraît tout autre. Quand Virgile entra en relations suivies avec Pollion, il avait déjà composé au moins la *Bucolique* qui est la seconde du recueil ; et de cette constatation il résulte d'abord que Pollion n'avait pas eu besoin « de le conduire à Théocrite ». Qu'il ait encouragé le poète à continuer dans cette voie, nous ne faisons aucune difficulté de l'admettre ; mais, comme Virgile est à nos yeux un grand poète, nous nous refusons à croire qu'il était incapable d'avoir « ce sens profond qu'ont les grands poètes des besoins de leur temps (1) ». Or tout nous prouve que, comme toute société raffinée, celle qui, à Rome, donnait le ton, était en mal de vie champêtre et prête à applaudir aux images qu'on lui en présenterait. Et Virgile, avec ses goûts et les sentiments que nous lui connaissons (grâce à lui d'ailleurs) (2), avait conscience de leur donner satisfaction en s'essayant dans le genre bucolique.

Il est certain qu'il a imité Théocrite et qu'il
Théocrite
et Virgile. salue en lui son maître (3) ; mais il est facile
 de montrer qu'il est original dans l'imitation,
 et que, si le disciple nous paraît quelquefois inférieur au

(1) Voy. A. BELLESSORT, *Virgile*, p. 38.

(2) Voy. notre *Introduction générale*, p. VIII et suiv.

(3) Il est bien inutile de fournir les preuves d'une assertion sur laquelle tout le monde est d'accord, et qu'on peut d'ailleurs vérifier en consultant les éditions spéciales et les notes explicatives. Il est vrai que Virgile ne nomme nulle part Théocrite, et pour cause [*Theōkritus* ne pouvait entrer dans un hexamètre dactylique] ; mais (B. 4, 1), quand il invoque les Muses de Sicile (*Sicelides Musae*), c'est aux Muses de la poésie pastorale qu'il s'adresse, à celles qui ont inspiré Théocrite, son modèle ; voyez aussi le début de la 6^e *Bucolique*.

maître, ce qui après tout n'est pas extraordinaire chez un débutant — et Virgile fait ses débuts de poète dans le genre bucolique —, c'est peut-être parce que nous ne le jugeons pas du point de vue où nous devrions nous placer. Comparer les *Bucoliques* de l'un aux *Idylles* de l'autre, c'est, en somme, comparer deux objets qui n'ont entre eux que des analogies superficielles : Théocrite a ses préoccupations, qui ne sont pas partout et toujours celles de Virgile. L'un s'est proposé de faire entrer dans des cadres champêtres de petits tableaux de poésie familière, et le charme de ces peintures est indéniable, l'autre, après s'être essayé dans ce genre, a fini par avoir d'autres visées, et dans la 4^e bucolique, si noble de ton et d'accent si prophétique, dans la 6^e, si pleine de grandes pensées et si haute d'inspiration, dans la 9^e, si touchante par le rappel des misères dues aux guerres civiles et si pénétrée de reconnaissance pour César, vainqueur de l'anarchie, enfin dans la 10^e, si humaine dans la peinture d'un amour malheureux et pourtant invincible, dans toutes ces pièces le poète n'a-t-il pas réalisé un idéal, bien différent sans doute de celui de Théocrite, mais qu'il est permis de trouver supérieur ? On dira que Virgile a manqué aux règles du genre en plaçant dans un cadre bucolique des scènes, des idées et des sentiments qui n'ont rien de pastoral. C'est attacher à la forme une importance exagérée, et refuser de voir ce qu'il y a parfois dans l'œuvre de gravité, de grandeur et de passion, c'est-à-dire de virgilien et donc d'original, sous prétexte que ces qualités n'y sont pas à leur place. Si Virgile a emprunté le cadre bucolique, c'est, dit excellemment M. Plessis (1), « parce que les aspirations dont il se fait l'interprète sont des aspirations vers le repos, vers la retraite au sein de la nature, vers la tranquillité studieuse,

(1) Voyez son *Introduction aux Bucoliques* dans l'édition classique (publiée chez Hachette, Paris, 1919), p. xviii).

vers les beaux horizons calmants, tout ce dont la vie de la campagne est le symbole pour un habitant des villes, parce que les noms de Ménélaque ou d'Amaryllis, les paysages de Mantoue et de la Sicile, la vierustique en ce qu'elle a de libre et d'aimable, ne sauraient nuire à l'expression de passions intéressantes et d'idées poétiques, et que tout ce décor leur est au contraire harmonieux et décent ».

Original dans la conception et dans l'exécution de certaines pièces qui sont bien à lui, Virgile l'est encore, avons-nous dit, même quand il semble imiter Théocrite. Sans vouloir le suivre pas à pas et procéder à une énumération fastidieuse, je relèverai cependant certains détails qui me paraissent caractéristiques. Il faut d'abord noter le soin avec lequel Virgile remplace les paysages de son modèle par ceux qui lui sont familiers, comme par exemple dans la 7^e bucolique (imitation directe de la 8^e idylle de Théocrite), il évoque un coin de sa petite patrie (v. 11-13) : « Ici viendront d'eux-mêmes tes bœufs boire en traversant les prés ; ici le Mincio met à ses rives verdoyantes une frange de tendres roseaux, et sortant d'un chêne sacré les essaims bourdonnent » ; un peu plus loin il place dans la bouche de Thyrsis deux vers (49 et 50) qui mettent sous nos yeux la petite ferme de la Cisalpine, où tous les soirs le foyer, éclairé de torches résineuses, répand dans toute la pièce (car il n'y a pas de cheminée) une fumée continuelle qui a enduit de suie les montants de la porte par où elle sort. Ses moissonneurs sont bien italiens : leur plat favori est le *moretum* que la servante Thestylis prépare pour eux en broyant des ingrédients à l'âcre saveur, comme des gousses d'ail, du serpolet et d'autres plantes aromatiques (B., 2, 10-11).

S'il oublie parfois la rudesse de la vie pastorale ; s'il fait de ses bergers des êtres bien sensibles et bien délicats, c'est qu'il se les représente comme rattachés à une patrie commune, l'Arcadie, mais une Arcadie qui ne ressemble en rien à celle

Virgile, créateur
de la Pastorale.

de Théocrite, une Arcadie idéale, dont les habitants, sans doute, ne sont pas soustraits aux misères humaines, surtout à celles de l'amour, mais cherchent à s'en consoler en les chantant et en se réfugiant dans la paix qui règne au sein de la nature. Cette Arcadie a bien, comme l'Arcadie réelle, sa montagne, son Ménale, mais un Ménale dont les pentes boisées ne cessent de faire écho aux chants des bergers, un Ménale qui entend le récit de leurs amours et prête l'oreille aux accents du dieu Pan, inventeur de la syrinx (1). Bref, c'est à Virgile que l'on doit la première idée de ce pays, chimérique mais charmant, où se développera plus tard la pastorale. Il s'est contenté d'offrir aux désenchantés de son temps le spectacle d'une vie rustique, où expirent les vains bruits du monde, où la paix des bois, les mugissements des bœufs et le bêlement des chèvres peuvent distraire l'homme qui sait s'y plaire des passions et des folies d'une ville enfiévrée. C'est sur le Ménale qu'il conduit son Gallus, désespéré de la trahison de Lycoris, mais impuissant à oublier l'infidèle, Gallus, qui n'est pas un berger, sans doute, mais qui regrette de ne pas l'être ; il n'aurait pas eu une condition bien relevée, mais parmi les saules et à l'ombre de la vigne ou bien dans les bois et au bord de sources fraîches (2), il aurait vécu tranquille. Si Gallus n'est pas un berger, les pâtres du Ménale le connaissent et lui prodiguent les consolations de leur sympathie. Ces mêmes bergers connaissent aussi Pollion ; mais, dans la bucolique (la 3^e), où le poète introduit brusquement ce grand nom, nous avons affaire à deux pâtres qui sont bien au-dessus de leur état. Ils ont commencé par se provoquer au chant alterné, passe-temps habituel dans la pastorale antique et encore en honneur, nous dit-on, chez les paysans de la Sardaigne ; jusque-là ils ne sont

[1] Voy. B., 8, 22-24.

[2] Remarquez comme nous sommes loin du vrai Ménale et de l'Arcadie réelle : cette vigne, cette haie de saules et ces sources fraîches ne nous transportent-elles pas dans le pays mantouan ?

pas différents des bergers de Théocrite, mais tout à coup Ménalque et Damète se révèlent partisans des nouveautés poétiques et au courant des actualités littéraires : à Ménalque, qui vient d'évoquer Pollion, le louant de faire de beaux vers et de protéger la nouvelle école poétique, Damète réplique par une épigramme à l'adresse de deux mauvais versificateurs, Bavius et Mévius, partisans attachés des anciens, épigramme qui se double d'un éloge indirect et d'autant plus délicat de Pollion. Ces bergers-poètes sont en même temps des gens de goût et de fins courtisans. Dans la 7^e *Bucolique* (la sixième sans doute, chronologiquement), on trouve quelques emprunts à Théocrite, et d'abord l'emploi de quatrains alternés comme dans la VIII^e *Idylle*, puis quelques réminiscences des *Idylles* VII, IX et XI ; mais la scène et le paysage du début sont de Virgile, ainsi que l'idée de faire raconter par un tiers, par Mélibée, la lutte entre Corydon et Thyrsis ; enfin, comme dans la 3^e *Bucolique*, le poète latin fait traiter à son chevrier et à son pâtre des sujets presque exclusivement littéraires ; mais, si la lutte poétique entre eux a, en somme, le même caractère que celle de Ménalque et de Damète, l'inspiration poétique y est plus élevée, ce qui n'est pas le cas chez Théocrite. Ailleurs encore (dans la 8^e *Bucolique*) Damon et Alphésibée se livreront à un véritable exercice littéraire et l'un d'eux, Damon, poussera l'ingéniosité jusqu'à la subtilité et à l'affectation (1), mais qu'est-ce à dire, sinon que Virgile, fidèle à la conception personnelle qu'il s'est faite du genre bucolique, a imaginé ici et là d'introduire sous le nom de bergers des gens de son monde et de leur prêter le langage qui leur convenait ? On dira que Virgile nous demande de nous prêter à une fantaisie un peu déconcertante : d'accord, mais nous ne prétendons pas le trouver toujours sans défaut ; nous tentons seulement de montrer en quoi il

(1) Voy. B. 8, 49-50.

est original et sur quels points sa manière diffère de celle de Théocrite (1). N'oublions pas non plus qu'il est intéressant de découvrir chez lui la source d'idées qui deviendront à la mode aux temps de la Renaissance et seront développées dans la Pastorale, où les bergers bornent, sans doute, leur ambition à aimer et à être payés de retour, mais se piquent aussi d'être des chantres diserts et harmonieux (2).

Si l'on a quelque peine à saisir dans les *Bucoliques* ce que Virgile y a mis de son goût et de ses sentiments personnels, c'est que, bien souvent, on ne cherche pas assez à dégager sa personnalité : on part d'idées préconçues et on ne tient pas à voir ce jugement tout fait démenti par la réalité. Cependant, pour peu qu'on le lise avec attention, on ne tarde pas à pénétrer ses intentions, et, si le lecteur a un cœur accessible aux émotions que le poète a voulu traduire, il les perçoit nettement et en prend sa part.

Pour bien comprendre ce que Virgile a voulu réaliser en écrivant ces petits poèmes, il faut aussi se rappeler qu'il n'a pas eu l'intention de proposer à ses lecteurs une suite de vers présentant à l'esprit un sens caché, mais que chez lui les allusions sont perpétuelles et qu'elles n'avaient rien d'obscur pour les contemporains. Ainsi, dans la première *Bucolique*, Tityre n'est pas Virgile ;

(1) Pourtant il ne faut rien exagérer ni refuser le naturel à Virgile pour vanter la naïveté et la simplicité de son modèle. A. Couat (*la Poésie Alexandrine*, p. 434) a dit fort justement que Théocrite est parmi les poètes « le moins naïf qui se puisse rencontrer », et il faut avoir l'esprit bien prévenu pour ne pas reconnaître qu'il a souvent prêté à ses bergers une finesse et un talent assez surprenants chez de vrais pâtres.

(2) On lira avec plaisir la page que M. Bellessort, *Virgile*, p. 41, a consacrée à la Pastorale, « un des genres les plus artificiels de la littérature, mais qui répond à un désir, au moins intermittent, des sociétés humaines » ; la Pastorale qui est « un des aveux les plus mélancoliques de l'impuissance des hommes à trouver le bonheur dans les progrès et les raffinements de la civilisation ».

mais Tityre a éprouvé la même mésaventure que Virgile, ce qui permet au poète de le faire parler comme il eût parlé lui-même. De même dans la 5^e *Bucolique*, Daphnis n'est pas César, mais dans les vers 66 et suivants les allusions évidentes à l'apothéose de César, décrétée par les triumvirs en 712 (42 av. J.-C.), ne permettaient pas aux contemporains de s'abuser sur les véritables intentions du poète.

Pénétrés de ces idées, nous pouvons assez facilement montrer comment, tout en songeant souvent à Théocrite, Virgile renouvelle les sujets traités par son modèle en y introduisant ce que nous appelons l'actualité, et, en même temps qu'il excite ainsi l'intérêt, quelle vie il leur donne en y laissant paraître ses émotions personnelles (1).

*Originalité
de Virgile*

En effet, même dans le détail de la composition, Virgile est autre chose qu'un imitateur servile. Il est bien vrai que, dans chacune de ses *Bucoliques*, on retrouve une foule de traits et d'expressions qui viennent de Théocrite : les érudits ont relevé tous ces prétendus emprunts directs avec un soin minutieux, et, si on a le malheur de lire leurs catalogues avant de lier commerce avec Virgile, avant de chercher et de trouver chez lui l'impression vivante qui seule permet de se faire un jugement impartial, on risque de se représenter d'avance le poète latin comme un faiseur de centons, ajustant et cousant ensemble des fragments empruntés de-ci de-là. Mais si l'on a soin de suivre la vraie méthode, si l'on entreprend d'abord de lire attentivement ses vers et d'essayer d'en pénétrer le vrai sens, le point de vue change : on ne le voit plus travailler, comme disait Sainte-Beuve, ainsi qu'à travers « la ruche transparente Huber voyait travailler ses abeilles », mais

(1) En faisant précéder chacune des *Bucoliques* d'un argument, nous avons essayé d'en dégager l'esprit, et si l'on veut bien lire nos analyses, on y trouvera un complément aux renseignements sommaires que nous nous bornons à donner ici.

on se persuade, après s'être laissé pénétrer par le charme de ses vers, que, tout en ayant emprunté beaucoup à son devancier, il ne lui doit presque rien (1), puisqu'il a su donner à ces emprunts un tour original et personnel. Je voudrais rendre sensible cette vérité, à l'aide de quelques exemples. .

Je laisserai de côté la seconde *Bucolique* : dans cette pièce, la première qu'ait composée Virgile, l'imitation de Théocrite est presque partout, et on y rencontre beaucoup de souvenirs, plus ou moins directs, non seulement de la XI^e *Idylle*, mais encore de la III^e, de la XX^e et de la XXIII^e ; encore convient-il de remarquer que ces souvenirs sont plutôt des réminiscences, car on se figure mal Virgile acharné à fouiller dans sa mémoire pour y retrouver les expressions et les traits dont il avait besoin ; non : il avait lu et relu Théocrite ; il s'en était si profondément pénétré qu'inconsciemment il utilisait le trésor amassé. Mais il demeure vrai que dans l'ensemble les imitations dont cette pièce est remplie sont plus directes et plus fidèles que partout ailleurs (2). En revanche, la

(1) Dans l'édition estimée qu'il a donnée des œuvres de Virgile (Paris, Hatier, 1916), le regretté René Pichon dit (p. 28) que Virgile use d'un procédé, qui est constant dans la littérature latine, celui de la « contamination », c'est-à-dire qu'il réunit dans une seule pièce des éléments empruntés à deux ou trois idylles grecques, absolument comme l'*Andrienne* de Térence combine l'*Andrienne* et la *Périnthienne* de Ménandre. Le rapprochement est ingénieux ; mais, à mon avis, R. Pichon n'était pas absolument en droit de le faire. Si, à défaut des originaux grecs de Ménandre, nous avons l'aveu de Térence, nous ne voyons pas que Virgile ait procédé à l'égard de Théocrite, dont nous avons les *Idylles*, comme faisait Térence à l'égard de Ménandre. En d'autres termes, je ne nie pas que la deuxième *Bucolique* de Virgile ne renferme des éléments qu'on retrouve dans les *Idylles* III, XI et XXIII de son modèle alexandrin ; je ne nie pas davantage qu'il n'y ait dans la troisième *Bucolique* des emprunts aux *Idylles* IV et V ; mais ces emprunts ne sont pas assez étendus, et surtout ils ne sont pas assez directs, pour que s'impose la comparaison entre le procédé de Virgile et celui de Térence.

(2) Il ne faudrait pas pourtant oublier qu'en traitant le sujet

première *Bucolique*, qui paraît être chronologiquement la huitième, est tout entière d'inspiration virgilienne, et l'imitation n'y est guère sensible (1); nous n'en parlerons donc pas ici non plus, sinon pour faire remarquer que c'est un nouvel argument en faveur de l'originalité de Virgile. Si nous passons à d'autres pièces du recueil (sans songer toutefois à en faire une revue complète) (2), nous rencontrons d'abord la 3^e: là Virgile s'est inspiré de la IV^e et de la V^e *Idylles* de Théocrite; mais, sans insister sur ce fait qu'il ne doit à personne la description élégante des deux coupes, description faite par Ménalque et par Damète (v. 37 et suiv. ; 44 et suiv.) (3), remarquons que, s'il a trouvé dans Théocrite l'idée du vers 64: « Galatée cherche à m'atteindre avec une pomme, etc. », l'expression qu'il lui donne est infiniment plus délicate, et puis, dans le vers suivant, « n'a-t-il pas su fixer d'un trait dans la mémoire des hommes le symbole le plus gracieux des coquetteries de la jeune fille ? cette Galatée, qui jette sa pomme et fuit derrière les saules, mais désire être vue. Voilà dix-neuf cents ans, ajoute M. Bellessort (4),

scabreux qu'est la passion malheureuse du pâtre Corydon pour le bel Alexis, il s'y est pris de telle manière, et a évité les détails choquants avec un tel soin que ses vers nous font oublier ce que cette forme de l'amour antique a de répugnant pour des modernes.

(1) Pour la même raison, nous ne dirons rien de la neuvième *Bucolique*, aussi personnelle que la première et peut-être même encore supérieure à la première par le naturel et par l'accent. Il est bien vrai qu'il a emprunté le cadre de cette pièce à la VII^e *Idylle* de Théocrite (*les Thalysies*) et qu'il a conservé un des noms des bergers mis en scène par son devancier, celui de Lycidas; mais c'est à peu près tout; encore faut-il ajouter qu'il n'y a aucun rapport entre le Lycidas de Virgile et celui de Théocrite. Quant à la 4^e, à la 6^e et à la 10^e *Bucoliques*, elles mériteraient une étude particulière et nous renvoyons aux arguments que nous avons écrits pour chacune d'elles.

(2) Voy. p. 10, n. 1.

(3) Il y a bien chez Théocrite, *Idylle* I, 27-60, la description d'une coupe, mais on y trouve bien des détails superflus et beaucoup de recherche; Virgile a pour lui l'élégance et le goût.

(4) *Virgile*, p. 53.

que cette pomme roule sous nos yeux et que les saules nous font signe que Galatée est là. »

Virgile, on le voit, a le sourire et il a la grâce ; de plus il a de la malice et de l'esprit, ce dont on ne se douterait pas, si, au lieu de le lire, on s'en rapportait à ses biographies, qui insistent sur sa gaucherie dans le monde et sur son embarras dans la conversation. Mais qu'on relise, par exemple, la 3^e *Bucolique*, et l'on verra s'il n'avait pas le sens du comique, quand il met en scène les bergers Ménalque et Damète : l'un, Ménalque, hésitant à engager une de ses bêtes comme enjeu dans sa lutte poétique avec Damète ; l'autre, Damète, mettant hardiment au jeu une génisse de deux ans ; et voyez comme il dessine finement leurs figures. Ménalque a un père qui s'est remarié, et qui, dominé par sa seconde femme, tient son fils en suspicion : deux fois par jour, le père et la belle-mère comptent le troupeau. Ont-ils tort ? Ce n'est pas sûr, laisse entendre Virgile, car Ménalque est sujet à caution. Il est vrai que Damète ne vaut guère mieux : c'est un fainéant qui néglige le troupeau dont il a la garde, et pourquoi ? Parce que son maître, Egon, ne s'en soucie guère lui-même, pendant qu'il fait la cour à Néère. Voilà donc trois portraits esquissés de façon aimable et spirituelle. Ailleurs, dans la 7^e *Bucolique*, le chevrier Corydon et le pâtre Thyrsis se lancent un défi pastoral, et il faut voir comme ils enchérissent l'un sur l'autre, et comme les offrandes qu'ils promettent aux dieux ne leur coûtent guère. Corydon fait vœu à Diane, non d'un simple buste, mais d'une statue en pied, et, qui plus est, d'une statue polychrome (1) ; aussitôt Thyrsis réplique, exagère, renchérit : il a déjà, en imagination tout au moins, dressé une statue de marbre en l'honneur de Priape ; il promet davantage et lui dit : « Si, grâce à toi, les nouvelles portées comblent les vides de mon troupeau, je veux que tu sois

(1) Voy. *B.*, 7, 31-32.

en or. » Et l'on sent que Virgile s'égaie malicieusement en rappelant ces « galéjades ». Mais il n'appuie pas sur le trait : il est discret, comme toujours.

C'est qu'il est modeste et ne tient pas à faire montre de son talent, même dans l'invention des idées. Ainsi, dans la 8^e *Bucolique*, écrite, semble-t-il, à la demande de Polion (1), il a, avons-nous dit, refait dans le chant d'Alphésibée l'*Idylle* II (*la Magicienne*) de Théocrite ; mais son Damon avait fait d'abord entendre la plainte d'un amant malheureux, et voilà l'invention de Virgile. Or ne semble-t-il pas qu'en terminant sa pièce par le morceau inspiré de Théocrite (incantations d'une amante abandonnée), il a voulu indiquer d'une façon bien délicate qu'il laisse la palme à son modèle (2) ?

Les biographes de Virgile nous disent qu'il mit trois ans à composer les *Bucoliques* (3), mais ces renseignements ont besoin d'être interprétés et nous reviendrons sur ce point à propos de l'ordre chronologique des pièces du recueil ; contentons-nous, pour le moment, de dire que, quel que soit le chiffre à adopter (cinq ans ou trois ans), il est évident que Virgile composait lentement, parce qu'il avait, même à ses débuts, le souci de la perfection et la

(1) Voy. le sommaire de la VIII^e *Bucolique*.

(2) Je persiste à trouver une autre preuve de modestie dans le *dicite Pierides* du v. 64 : qu'on entende ces mots comme les entendent la plupart des éditeurs, en expliquant « dites vous-mêmes ce chant » ou qu'on comprenne « dictez, Muses, ce chant au poète », le résultat est le même. Dans le premier cas, on prête à Virgile cette idée que, ne se sentant pas capable de reproduire sans aide les chants de son modèle Théocrite, il charge les Muses de ce soin ; dans le second, Alphésibée, c'est-à-dire Virgile, invoque les Muses et les prie de lui dicter son chant, qui ne ressemblera pas à celui de Damon, parce que chaque poète a son génie propre (*non omnia possumus omnes*). Or, n'est-ce pas dans l'une et l'autre hypothèse l'aveu implicite fait par Virgile de son impuissance ?

(3) Voy. par exemple, SUÉTONE-DONAT, *Vita*, c. 25 (40) : « *Bucolica triennio... perfecit* » et SERVIVS, *u. Virg.* (p. 2) : « *Iam ei proposuit Pollio ut carmen bucolicum scriberet, quod eum constat triennio scripsisse et emendasse.* »

conscience de ses devoirs envers le public : il eût rougi de lui livrer quelque chose dont il n'eût pas été satisfait : nous en trouvons la preuve dans le témoignage de Servius, quand il nous laisse entendre que Virgile, avant de publier l'ensemble de ses *Bucoliques*, s'attacha à corriger et à parfaire son œuvre. En tout cas, quelle que soit la date qu'il faille assigner aux débuts de Virgile dans le genre bucolique, il paraît certain que la dernière des pièces du recueil n'est pas postérieure à l'an 37 avant Jésus-Christ, et que chacune d'elles avait paru à des intervalles irréguliers, au gré de l'inspiration du poète, et à mesure qu'il les sentait dignes d'être produites au jour; de plus, on est porté à croire qu'il n'en a jamais publié plus de trois dans une même année. Comme ces petits poèmes sont assez courts (le plus long n'a que 111 vers et le moins étendu, 63) on voit que Virgile prenait son temps. Il ne faudrait pas en conclure que ses vers sentent l'huile, encore moins que, s'il s'attardait à les composer, c'est qu'il se livrait au petit travail d'ajustement et de suture dont nous avons, tout à l'heure, réprouvé l'idée. La vérité, c'est qu'il a moins voulu ciseler chacun de ses vers comme un bijou, qu'atteindre partout à une précision délicate, à une élégante sobriété et à l'harmonie du style. Or ces qualités ne peuvent s'obtenir qu'à force de travail et de retouches. On nous a appris (1) comment Virgile travaillait à son *Énéide* : « Le matin, il dictait un assez grand nombre de vers qu'il corrigeait, réduisait, pendant tout l'après-midi et, sans doute, les jours suivants. Il les comparait lui-même « aux petits des ourses d'abord informes et à qui leurs mères donnent figure peu à peu à force de les lécher ». Je me figure que c'était chez lui une habitude, prise dès l'époque où il composait ses *Bucoliques*, et c'est ainsi que j'explique le

(1) Voy. A. BELLESSORT, *Virgile*, p. 266.

temps relativement long qu'il a mis à les écrire. Mais, en songeant à ce détail, je m'explique aussi pourquoi on a pu défigurer Virgile et se le représenter comme on imaginerait un auteur moderne sans originalité, travaillant sur le coin d'une table encombrée de documents avec l'unique préoccupation d'emprunter tantôt à celui-ci tantôt à celui-là de quoi suppléer à l'inspiration absente. Outre que les livres n'existaient pas à cette époque, où l'on ne connaissait que les rouleaux de parchemin d'un maniement délicat et incommode, toute l'œuvre du poète (et dans les *Bucoliques* comme ailleurs) proteste contre de semblables imaginations. S'il avait retenu de ses lectures studieuses mille traits, qui avaient fait impression sur son esprit et qui s'étaient gravés dans sa mémoire, si même il en avait noté un certain nombre sur ses tablettes de cire (nous dirions aujourd'hui sur son carnet), il suffit de voir comment il a utilisé ces notes ou ces souvenirs pour reconnaître que chez lui l'imitation, quand elle n'est pas niable, est parfaitement libre, tant il ajoute du sien à ce qu'il prend à autrui, tant la mémoire est dominée chez lui par l'inspiration ! On s'en apercevra, je l'espère du moins, à la lecture du texte et même de la traduction : si imparfaite qu'elle soit, notre interprétation s'efforce de serrer d'assez près les vers mêmes du poète, pour qu'elle en laisse au moins transparaître les qualités propres, qualités qu'on verra se produire avec plus de force et d'éclat, sans doute, dans les œuvres de son âge mûr, mais qui sont déjà très sensibles au début de sa carrière poétique.

Car le poète des *Géorgiques* et de l'*Énéide* s'annonce déjà dans les *Bucoliques*, comme il apparaît aux esprits impartiaux et comme nous avons essayé de le montrer, en insistant, dans ce qui précède, sur quelques-uns des traits qui nous ont paru bien virgiliens. Pour emprunter au poète une de ses images, on peut dire qu'autant chez lui « l'arbre, sous sa parure de fleurs nouvelles, avait promis de fruits, autant il devait les garder à

l'automne, dans leur maturité (1) ». En tout cas, il y a dans les *Bucoliques* bien des passages animés du sentiment que nous retrouverons dans les *Géorgiques* et aussi bien des vers qui ont déjà le souffle épique; on peut même dire que la quatrième, d'un ton si oratoire et d'un accent si pathétique, atteint les cîmes de la haute poésie et s'y maintient sans faiblir. « Virgile, dès sa jeunesse, et dans ses productions premières, a dit Sainte-Beuve (2), marquait déjà une inclination secrète d'imagination et d'âme vers les sujets et les points de vue qui allaient agrandir son horizon. Il avait en lui-même et il annonçait déjà les sources profondes qui ne demanderaient ensuite que le signal et la pente pour jaillir et composer le grand fleuve. »

Mais, malgré les promesses qu'ils réalisent déjà en partie ou qu'ils contiennent en germe, tous ses poèmes bucoliques sont des œuvres de jeunesse et ils en ont quelques-uns des défauts. Sans doute, il serait injuste de n'y voir que des travaux d'écolier et des essais où un jeune homme bien doué montre qu'il termine son apprentissage; mais il faut reconnaître aussi qu'à côté de vers dont la spontanéité fait le charme, il y en a d'autres qui ont trop de préciosité ou dans lesquels le poète a l'air de croire que l'ingéniosité relevée par toutes sortes d'enjolivements est une preuve suffisante de talent. Plus tard il rejettera ces procédés, ne recherchera plus les effets de style, et, tout en ne renonçant pas le moins du monde à soigner sa langue et sa versification, il visera à la simplicité et à la force; sans cesser d'être, à l'occasion, doux et harmonieux, ses vers seront surtout pleins et sonores.

(1) Voy. Virgile, *Géorg.*, IV, 142 sqq. :

Quotque in flore nouo pomis se fertilis arbos
induerat, totidem autumnno matura tenebat.

(2) Voy. l'*Introduction* à notre édition classique (Paris, Garnier), p. xxvii.

Tels qu'ils nous ont été transmis par la tradition, les poèmes bucoliques de Virgile se présentent dans l'ordre où le poète les avait rangés lui-même pour les offrir au public. Il a mis en tête la pièce où il avait chanté les bienfaits d'Octavien, plaçant ainsi comme sous l'invocation de son protecteur une œuvre toute remplie déjà de ses louanges et de sa gloire. Dans la succession des autres pièces, il a eu égard à ce qu'on peut appeler l'ordre littéraire, mais sans bouleverser complètement l'ordre chronologique. On peut résumer dans le tableau ci-dessous la comparaison entre l'ordre qu'a probablement suivi Virgile en rangeant les pièces du recueil en vue de leur publication et la date réelle de leur composition :

Ordre littéraire suivi par Virgile.	Ordre chronologique.
1) <i>B I</i> (pièce dialoguée)	8) 39 av. J.-C. (septembre ?)
2) <i>B II</i> (monologue)	1) 42 av. J.-C.
3) <i>B III</i> (pièce dialoguée)	2) 42 av. J.-C.
4) <i>B IV</i> (monologue)	4) 40 av. J.-C.
5) <i>B V</i> (pièce dialoguée)	3) 42 av. J.-C.
6) <i>B VI</i> (monologue)	5) 40 av. J.-C.
7) <i>B VII</i> (pièce dialoguée)	(6) 40 av. J.-C. (?) voir l'argument, p. 56.
8) <i>B VIII</i> (monologue)	7) 39 av. J.-C. (automne ?)
9) <i>B IX</i> (pièce dialoguée)	9) 39 av. J.-C.
10) <i>B X</i> (monologue)	10) 37 av.-J.-C.

Il résulte de cet aperçu que Virgile, en rangeant les poèmes bucoliques dans un recueil définitif, a pris la peine de faire alterner les pièces dialoguées (1, 3, 5, 7, 9) et les monologues (2, 4, 6, 8, 10), mais que, tout en obéissant à cette règle d'alternance, il n'a pas voulu que la chronologie fût trop clairement violée. Qu'il ait eu cette autre préoccupation, c'est ce que montre l'ordre de succession

des pièces qui sont manifestement datées par les allusions à des faits connus : ainsi dans la 8^e, il est question (v. 6 et 7) de l'expédition menée par Pollion en Illyrie (39 av. J.-C.) ; aussi est-elle placée après la 4^e, adressée à Pollion, consul en 40 av. J.-C. De même la 7^e contient un vers (55) qui rappelle la 2^e, preuve que celle-ci a été composée d'abord, etc. (1). Il en résulte aussi que les biographes de Virgile (2) ont dû se tromper en affirmant que le poète a consacré trois ans à la composition de ses *Bucoliques* ; c'est cinq ans qu'il eût fallu dire. On peut supposer que l'erreur commise vient de ceci que les premiers commentateurs sont partis d'une opération d'arithmétique. Constatant d'une part que l'ensemble des *Bucoliques* forme 829 vers, tandis que les *Géorgiques* en ont, au total, 2.188, sachant d'autre part que Virgile passait pour avoir mis sept ans à écrire un poème dont l'étendue, par rapport au premier, est comme 2 1/4 est à 1, ils ont cru pouvoir déduire de ces calculs que Virgile avait dû consacrer au premier un peu moins de la moitié du temps qu'il devait donner au second.

Bibliographie. Les *Bucoliques* ont été surtout étudiées dans les ouvrages généraux consacrés à Virgile et à ses œuvres. Rappeler ici ces travaux, ce serait faire double emploi avec la liste que nous avons donnée à la fin de notre *Introduction générale* (p. xxxiii suiv.). Comme éditions partielles des *Bucoliques*, nous nous contenterons de citer A. Waltz (Paris, A. Colin, 1893) et Glaser (Halle, 1876), bien que celui-ci ait des manières de voir qu'on sent un peu trop nées des caprices de son imagination (3). Signalons aussi avec reconnaissance l'excellente édition de C. Pascal (Turin, coll. Paravia, 1917). De tous les ouvrages sur les *Bucoliques*, le mieux informé et le plus

(1) Pour le détail, voir le livre d'A. CARTAULT, *Études sur les Bucoliques de Virgile* (Paris, A. Colin, 1897).

(2) Voir ci-dessus, p. 14.

(3) On peut en dire autant de l'édition de P. Jahn (Berlin, Weidmann).

important est celui du regretté A. Cartault, *Études sur les Bucoliques de Virgile* (Paris, A. Colin, 1897). Nous lui devons beaucoup pour l'établissement du texte et pour l'interprétation. Mais nous n'avons pas poussé la modestie jusqu'à oublier qu'en publiant notre édition classique de Virgile (Paris, Garnier), nous avons tâché dans nos arguments de dégager les qualités propres de chacune des *Bucoliques*. Enfin nous devons beaucoup à MM. René Pichon (1) et F. Plessis dont les études particulières nous ont été fort utiles.

Des manuscrits antiques dont nous
Manuscripts des Bucoliques. avons donné ci-dessus la liste, à la fin de notre introduction générale (2), le *Mediceus* (M), le *Palatinus* (P), le *Romanus* (R) et le palimpseste de Vérone (V) sont les seuls qui puissent nous servir à constituer le texte. Encore faut-il remarquer que le *Mediceus* commence seulement à B. 6, 48, que le *Romanus* a des lacunes (3) et que les *Schedae Veronenses* non seulement nous font défaut avant B. 3, 27, mais encore sont mutilées en beaucoup d'endroits (4) ; enfin le *Palatinus* présente une forte lacune, entre B. 3, 72 et B. 4, 52.

Parmi les manuscrits de l'époque carolingienne, nous trouvons quelques indications utiles ou intéressantes dans le *Gudianus* (γ), dans *a* (*Bernensis* 172 et *Parisinus* 7929), dans *b* (*Bernensis* 165) et dans *c* (*Bernensis* 184).

Enfin, à l'occasion, nous avons cru bon de citer les leçons de quelques manuscrits de l'époque médiévale proprement dite, c'est-à-dire du *Pragensis* (π) et du *Minoraugiensis* (m).

Nous n'avons pas à parler plus longuement de ces divers manuscrits, sommairement décrits ci-dessus (p. xxii suiv.).

(1) Voy. R. Pichon, *Les travaux récents sur les Bucoliques de Virgile* (*Journal des Savants*, 1913, p. 351-7).

(2) Voir ci-dessus, p. xliii.

(3) Manquent 7, 1 à 10, 9.

(4) Nous ne pouvons y avoir recours que pour B. 5, 86-90 ; 6, 1-21 ; 7, 12-37 et 8, 19-44.

Dans la transcription de leurs leçons, nous sommes demeurés fidèles aux principes établis par notre regretté maître, M. L. Havet, dans ses *Règles pour éditions critiques*, mais nous tenons à prévenir nos lecteurs que nous avons délibérément restitué partout les graphies -uos pour -uus, -uom pour -uum, -uont pour uunt, -is pour es (à l'acc. pl. des thèmes en -i), les seules qui fussent en usage à l'époque où écrivait Virgile. C'est un fait attesté par les inscriptions contemporaines du poète : peu importe que les manuscrits, transcrits à une époque bien postérieure, aient sur ce point, comme sur d'autres (pour lesquels nous n'avons pas de données aussi certaines), méconnu la tradition virgilienne.

On s'étonnera peut-être que nous n'ayons fait sur le texte à peu près aucune conjecture nouvelle. Mais le temps est heureusement aboli, où l'on ne jugeait le mérite d'une édition que d'après le nombre des corrections proposées, et, même si ce préjugé régnait encore, nous n'aurions garde de nous y associer. La plupart du temps on ne cherche à corriger un texte que parce qu'on ne s'est pas donné la peine de le comprendre. Pendant de longues années d'enseignement nous avons eu maintes fois l'occasion d'expliquer, de commenter, de traduire Virgile, et l'expérience nous a montré l'évidence de ce fait. Bien pénétrer la pensée de l'auteur, en découvrant ses intentions et ses raisons, tel a été notre principe. La traduction que nous offrons au public est sortie des essais dont nos élèves de la Faculté des Lettres et de l'Ecole normale supérieure ont eu la primeur. Puisse-t-elle trouver grâce devant un public moins spécial !

Qu'il me soit permis enfin de remercier mon collègue et ami M. René Durand d'avoir bien voulu me prêter son précieux concours. En acceptant d'être mon réviseur il m'a fait largement profiter des ressources de son érudition et de sa critique pénétrante. Je ne saurais trop lui en exprimer ma vive gratitude.

TITYRE

1. Mëlibëe et Tityre sont des environs de Mantoue. Mëlibëe, chassé de son petit domaine par le malheur des temps, passe sur la route en poussant devant lui ses chèvres, son seul bien désormais ; soudain il aperçoit Tityre nonchalamment étendu au pied d'un hêtre et la flûte aux lèvres. Il s'arrête, étonné de voir le berger si tranquillement couché à l'ombre, tandis que les petits propriétaires comme lui, Mëlibëe, possesseurs de quelques pâtures, sont frappés d'éviction et obligés de quitter le pays.
6. Tityre lui répond : « C'est à un dieu que je dois ces loisirs. » Et comme Mëlibëe l'interroge, il lui raconte qu'il est allé à Rome pour son affranchissement. Il n'avait rien fait jusque-là pour se rendre libre, parce que Galatée lui dépensait son argent. Mais, depuis que Galatée l'a quitté et qu'Amaryllis est maîtresse de son cœur, les choses ont changé de face. A Rome, la déesse Liberté a jeté sur lui un regard favorable, et il a eu la bonne fortune de voir le jeune héros (Octavien, on le devine ; mais Virgile ne le nomme point), le jeune héros qui lui a dit : « Faites paître vos génisses, garçons, élevez des taureaux (1). »
46. « Heureux vieillard ! reprend Mëlibëe : tu conserveras donc le bien qui t'appartient. » Et il jette un dernier regard, un regard attendri sur le pays qu'il ne reverra plus. — 59. Tityre l'entend à peine, tout entier aux sentiments de reconnaissance envers Octavien qui pénètrent son cœur.
64. Et Mëlibëe gémit en songeant qu'il a dû abandonner à un soldat, à un impie, à un barbare le petit domaine qui était pour lui un royaume. « Voilà où nous ont réduits les guerres civiles ! »

(1) Comment Tityre, venu à Rome pour remplir les formalités de l'affranchissement, a-t-il réussi à obtenir d'Octavien une audience ? C'est ce que Virgile n'a pas pris la peine de nous faire savoir, voulant apparemment laisser quelque chose à deviner à ses commentateurs. Il nous semble que le personnage de Tityre est double : c'est d'abord un petit propriétaire comme Virgile, ce qui permet au poète de se substituer un moment à lui et de lui prêter ses sentiments ; puis c'est le porte-parole de Virgile, heureux d'exprimer, et d'une façon délicate, toute sa reconnaissance à celui qui lui a permis, il le croit du moins (voy. *B.*, 9), de conserver ses biens.

79. Cependant le soir est venu ; les toits des métairies fument au loin, et les ombres des montagnes s'allongent dans la plaine. Tityre offre à Mëlibée l'hospitalité pour la nuit.

« Mëlibée est exquis, dit M. Bellessort (*Virgile*, p. 58). Il n'a pas un mouvement d'envie devant l'égoïsme satisfait de Tityre. Il trouve même, au nom d'Amaryllis, des paroles qui doivent lui aller au cœur. « Ah ! je comprends maintenant pourquoi, en l'absence de Tityre, Amaryllis, tu priais les dieux et laissais les fruits pendre aux arbres ! » Sa douceur est plus pathétique que l'indignation. Nous entendons dans la voix de ce pauvre homme qui vient d'abandonner deux chevreaux nouveau-nés sur la pierre nue, le gémissement de la campagne italienne. Mais Tityre est assez déconcertant. C'est un ancien esclave qui, bien que les esclaves n'eussent point le droit de posséder, avait pourtant un troupeau de bœufs. Il n'en était pas plus riche, car sa Galatée lui mangeait son argent. Ce n'est que depuis le règne d'Amaryllis qu'il a économisé de quoi payer sa liberté. Il ne représente point Virgile ; mais, comme Virgile, il a vu Octave, et, comme lui, il a pensé voir un jeune dieu. Nous serions tentés de croire, connaissant toute la finesse des éloges virgiliens, que le poète, dans son entretien avec Octave, l'avait entendu déplore le sort de ces petits affranchis qui perdaient, en perdant leur bien, le fruit d'un long et patient labeur ; et que le personnage de Tityre ainsi conçu, ainsi adapté à la pastorale, devait plaire à Octave, comme une preuve vivante de sa sollicitude pour les humbles et de la facilité d'accès qu'ils avaient près de lui. N'empêche que ce Tityre barbon jouant de la flûte et, entre ses ritournelles, s'emplissant la bouche du nom d'Amaryllis, nous gêne un peu. À la réflexion seulement ! Nous ne sentons d'abord que l'harmonie du poème. »

A quelle époque a-t-il été composé ? Il est assez facile d'en fixer la date, à l'aide des renseignements que nous fournit la biographie de Virgile et d'un détail contenu dans la pièce elle-même. Le poète nous apprend que Mëlibée est une victime de la confiscation des terres, ordonnée par les triumvirs au profit des vétérans. Or ce décret est de 39 av. J.-C. et a été exécuté sous la responsabilité d'Alfénus Varus, gouverneur de la Cisalpine à la même époque. Comme Tityre est allé plaider sa cause à Rome, au moment où les fruits sont mûrs dans la Haute-Italie, c'est-à-dire à la fin de juillet ou au commencement d'août, il est possible de fixer la composition de cette *Bucolique* au mois de septembre de la même année.

C'est la huitième en date du recueil. Si Virgile l'a mise la première, c'est qu'elle lui a paru avoir, dans ses traits généraux, le caractère d'une dédicace à Octavien, son bienfaiteur, Octavien sous les auspices de qui il voulait publier son œuvre bucolique.

VIRGILE

BUCOLIQUES

I

TITYRE

MÉLIBÉE.

Tityre, couché sous l'abri d'un hêtre touffu, tu étudies un air champêtre sur tes minces pipeaux ; nous, nous quittons le pays et nos douces campagnes ; nous, on nous bannit de notre patrie : toi, Tityre, nonchalant sous l'ombrage, tu apprends aux forêts à faire écho à ces mots :
⁵ « Amaryllis est belle. »

TITYRE.

O Mélibée, c'est un dieu qui nous a fait ces loisirs ; oui, ce sera toujours un dieu pour moi ; son autel, souvent un tendre agneau sorti de nos bergeries le teindra de son sang. C'est grâce à lui que mes génisses ont le droit d'errer comme tu vois, et que moi-même je suis libre de m'amuser
¹⁰ à jouer sur ma flûte champêtre les airs qui me plaisent.

MÉLIBÉE.

Certes, je n'envie pas, j'admire plutôt : tant il y a de troubles dans toute l'étendue des campagnes ! Vois : ce sont mes chèvres ; malade de chagrin je les pousse droit

P. VERGILI MARONIS

BVCOLICA

I

TITYRVS

MELIBOEVS.

^{PR} Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi
siluestrem tenui musam meditaris auena ;
nos patriae finis et dulcia linquimus arua ;
nos patriam fugimus ; tu, Tityre, lentus in umbra
formosam resonare doces Amaryllida siluas.

5

TITYRVS.

O Meliboee, deus nobis haec otia fecit :
namque erit ille mihi semper deus ; illius aram
saepe tener nostris ab ouilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boues, ut cernis, et ipsum
ludere quae uellem calamo permisit aegresti.

10

MELIBOEVS.

Non equidem inuideo, miror magis : undique totis
usque adeo turbatur agris ! En, ipse capellas

B. I, 12 turbatur b²π QUINTILIANUS (I 4, 28) *probat* SERVIUS :
-mur PRγ [*ut uidetur*] b¹ agnoscit SERVIUS

devant moi, et en voici une, Tityre, que je mène et avec bien du mal. Ici, au milieu de coudriers épais, elle a, hélas ! laissé sur la pierre nue, après de durs efforts, deux jumeaux, l'espoir du troupeau. Ce malheur bien souvent — mais
15 j'étais aveugle ! — nous a été prédit, je me le rappelle maintenant, par les chênes atteints du feu céleste. Mais voyons : celui qui est pour toi un dieu, donne-nous en une idée, Tityre.

TITYRE.

La ville qu'on appelle Rome, ô Mélibée, je croyais dans
20 ma sottise qu'elle ressemblait à celle-ci, à la nôtre, où nous avons pris l'habitude, nous autres bergers, de mener souvent les tendres rejetons enlevés à nos brebis. C'est ainsi que je voyais les petits chiens ressembler aux chiennes et les chevreaux à leurs mères ; c'est ainsi que j'étais habitué à comparer les grandes choses aux petites. Mais, en vérité, cette ville a élevé sa tête au milieu des autres, autant que
25 d'ordinaire les cyprès au milieu des souples viornes.

MÉLIBÉE.

Et quel motif si important t'a poussé à voir Rome ?

TITYRE.

La Liberté ! Tardivement sans doute, mais enfin elle a laissé tomber un de ses regards sur celui qui ne faisait rien pour elle, alors que déjà, pour la main qui me rasait, ma barbe tombait de plus en plus blanche ; oui, elle a jeté sur moi un regard favorable, et, après un temps bien long, elle est venue à moi, depuis que nous sommes au pouvoir
30 d'Amaryllis et que Galatée m'a quitté. En effet, je l'avouerai, tant que j'étais aux mains de Galatée, je n'avais ni l'espoir d'être libre ni le souci de mon pécule. J'avais beau faire sortir de mes enclos mainte grosse victime, et presser de gras fromages pour la ville qui ne paie pas cher, jamais je ne rapportais à la maison une bonne
25 poignée de monnaie.

Protinus aeger ago ; hanc etiam uix, Tityre, duco :
hic inter densas corylos modo namque gemellos,
spem gregis, a ! silice in nuda conixa reliquit.

Saepe malum hoc nobis, si mens non laeua fuisset,
de caelo tactas memini praedicere quercus.
Sed tamen, iste deus qui sit, da, Tityre, nobis.

TITYRVS.

Urbem quam dicunt Romam, Meliboeë, putau
stultus ego huic nostrae similem, quo saepe solemus
pastores ouium teneros depellere fetus.

Sic canibus catulos similis, sic matribus haedos
noram, sic paruis componere magna solebam.
Verum haec tantum alias inter caput extulit urbes
quantum lenta solent inter uiburna cupressi.

MELIBOEVS.

Et quae tanta fuit Romam tibi causa uidendi ?

TITYRVS.

Libertas, quae sera tamen respexit inertem,
candidior postquam tondenti barba cadebat ;
respexit tamen, et longo post tempore uenit,
postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.

Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
nec spes libertatis erat, nec cura peculi.

Quamuis multa meis exiret uictima saeptis,
pinguis et ingratae premeretur caseus urbi,
non unquam grauis aere domum mihi dextra redibat.

13 protinus *R* : -tenus *Pγb* SERVIVS NONIVS || **17** inter hunc uersum et sequentem legitur in codd. dell. nonnullis saepe sinistra caua praedixit ab ilice cornix [*cf. infra* 9, 15] quem uersum ignorat SERVIVS et interpolatum censent edd. plerique

MÉLIBÉE.

Voilà donc pourquoi tu étais triste, Amaryllis, pourquoi tu invoquais les dieux ; aussi je me demandais avec surprise en l'honneur de qui tu laissais les fruits pendre à l'arbre qui les porte : c'est que Tityre n'était pas ici. Oui, Tityre, les pins eux-mêmes et les sources et ces plantations t'appelaient.

TITYRE.

41 Que pouvais-je faire ? D'une part il ne m'était pas permis de sortir autrement d'esclavage, et, d'autre part, il m'était impossible de connaître ailleurs des dieux aussi prêts à m'assister. J'y ai vu, Mélibée, ce jeune héros en l'honneur de qui nos autels fument douze jours par an. C'est là que dès l'abord il a répondu ceci à ma demande : « Menez vos bœufs à la pâture, comme avant, garçons ; élevez des
45 taureaux (1). »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! Ainsi ta campagne demeurera en ta possession ! Et certes l'étendue t'en paraît suffisante, bien que tous tes pacages soient recouverts de pierres nues et qu'un marécage y mette une bande de joncs limoneux : un fourrage dont elles n'ont pas l'habitude ne mettra pas à l'épreuve tes brebis pleines et délicates, et elles
51 n'auront pas à souffrir du contact malsain avec un troupeau voisin. Heureux vieillard ! Ici, au milieu de cours d'eau qui te sont connus et de sources sacrées, tu goûteras l'ombre et le frais : d'un côté, comme toujours, à la lisière du champ voisin, la haie, où les abeilles de l'Hybla butinent la fleur de la saulaie, t'invitera souvent au sommeil
55 par un léger bourdonnement ; de l'autre, à l'abri d'un haut rocher, l'émondeur enverra dans l'air sa chanson, sans que pour cela les ramiers à la voix rauque, objet de tes soins, et la tourterelle cessent de gémir du haut de l'ormeau.

(1) Pour la reproduction.

MELIBOEVS.

Mirabar quid maesta deos, Amarylli, uocares,
 cui pendere sua patereris in arbore poma :
 Tityrus hinc aberat. Ipsae te, Tityre, pinus,
 ipsi te fontes, ipsa haec arbusta uocabant.

TITYRVS.

Quid facerem ? Neque seruitio me exire licebat, 40
 nec tam praesentis alibi cognoscere diuos.
 Hic illum uidi iuuenem, Meliboe, quotannis
 bis senos cui nostra dies altaria fumant.
 Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :
 « Pascite, ut ante, boues, pueri ; submittite tauros. » 45

MELIBOEVS.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt !
 Et tibi magna satis, quamuis lapis omnia nudus
 limosoque palus obducat pascua iunco ;
 non insueta grauis temptabunt pabula fetas, 50
 nec mala uicini pecoris contagia laedent.
 Fortunate senex, hic inter flumina nota
 et fontis sacros frigus captabis opacum.
 Hinc tibi quae semper uicino ab limite saepes
 Hyblaeis apibus florem depasta salicti 55
 saepe leui somnum suadebit inire susurro ;
 hinc alta sub rupe canet frondator ad auras ;
 nec tamen interea raucae, tua cura, palumbes,
 nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo.

TITYRVS.

Ante leues ergo pascentur in aethere cerui, 60
 et freta destituent nudos in litore piscis,

TITYRE.

Aussi, l'on verra les cerfs agiles paître dans l'éther et
60 les mers abandonner les poissons à nu sur le rivage, on
verra, après avoir dans leur exil parcouru les terres les
uns des autres, ou les Parthes boire l'eau de la Saône, ou
la Germanie boire celle du Tigre, avant que les traits de
ce héros s'effacent de notre cœur.

MÉLIBÉE.

Mais nous, exilés d'ici, nous irons les uns chez les Afri-
65 cains altérés, les autres en Scythie et nous viendrons aux
bords de l'Oaxes qui entraîne de la craie ou chez les Bretons
entièrement séparés du reste du monde. Ah ! verrai-je ja-
mais, si tard que ce soit, la terre de mes pères et le toit
de ma pauvre chaumière couvert de gazon, et puis, con-
templant mes anciens domaines, aurai-je la surprise d'y
70 trouver encore quelques épis ? Eh quoi ! un soldat impie
possédera ces champs si bien cultivés ! Un barbare (1),
ces terres labourées ! Voilà donc où la discorde a mené d'in-
fortunés concitoyens ! Voilà pour qui nous avons ensemencé
nos champs ! Greffe maintenant tes poiriers, ô Mélibée,
aligne les rangées de tes vignes ! Allez, vous, mon seul
75 bien ; allez, mes chèvres, troupeau jadis prospère ; je
ne vous verrai plus désormais, étendu dans une grotte
verdoyante, pendre au loin du haut d'une roche brous-
sailleuse. Adieu, mes chansons ! Non, mes chevrettes, non ;
vous ne brouterez plus, sous ma conduite, le cytise en
fleur ni les saules amers.

TITYRE.

■ Tu pourrais du moins te reposer ici cette nuit avec moi
sur un lit de feuilles fraîches ; nous avons des fruits mûrs,
des châtaignes moelleuses et du fromage frais. Et
voici qu'au loin les toits des métairies fument et que du
haut des montagnes l'ombre tombe et s'allonge.

(1) C'est-à-dire un étranger (gaulois ou germain).

ante pererratis amborum finibus exsul
aut Ararim Parthus bibet aut Germania Tigrim,
quam nostro illius labatur pectore uoltus.

MELIBOEVS.

At nos hinc alii sitientis ibimus Afros,
pars Scythiam et rapidum cretae ueniemus Oaxen 65
et penitus toto diuisos orbe Britannos.
En unquam patrios longo post tempore finis,
pauperis et tuguri congestum caespite culmen,
post aliquot, mea regna uidens, mirabor aristas ?
Impius haec tam culta noualia miles habebit ? 70
barbarus has segetes ? En quo discordia civis
produxit miseros ! His nos consequimur agros !
Insere nunc, Meliboe, puros, pone ordine uitis !
Ite meae, felix quondam pecus, ite, capellae :
non ego uos posthac, uiridi proiectus in antro, 75
dumosa pendere procul de rupe uidebo ;
carmina nulla canam ; non, me pascente, capellae,
florentem cytisum et salices carpentis amaras.

TITYRVS.

Hic tamen hanc mecum poteras requiescere noctem
fronde super uiridi. Sunt nobis mitia poma, 80
castaneae molles et pressi copia lactis ;
et iam summa procul uillarum culmina fumant,
maioresque cadunt altis de montibus umbrae.

63 labatur PR : -antur P² || 65 cretae *codd.* SERVIVS [*qui* « hoc est lutulentum quod rapit cretam » *interpretatur*] : Cretae *uulgo* [*certe ueniemus ad Oxum Schaper Geticae ueniemus ad Oxum Heller*] || 72 produxit PR : per- γβπ || his nos PRb : en quis γα¹ [*in rasura*] επ *schol. Bern.* || 74 quondam felix Pγ : felix quondam Rabεπ || 79 hanc PR : hac α²β²επ || noctem PR : -te Pa²b² || 83 de R : αP².

ALEXIS

Les biographes de Virgile (1) nous racontent que, souplant un soir chez Pollion, Virgile fut frappé de la beauté d'un jeune esclave nommé Alexandre et que Pollion le lui donna. Cette anecdote, rapportée aussi par Martial (2), est peut-être controuvée, mais elle n'est pas invraisemblable, pas plus que la fin de l'histoire, où nous voyons Virgile prendre soin de l'éducation du jeune homme, qui devint par la suite un grammairien distingué. Quoi qu'il en soit, et malgré les doutes que peuvent faire naître les analogies mêmes de nom entre l'Alexis de la deuxième *Bucolique* et l'Alexandre désigné par les biographes (analogies qui ont peut-être donné naissance à l'anecdote), ce que nous savons « des habitudes d'esprit de Virgile, de son goût pour l'allusion, de son attachement à ses souvenirs et de la profondeur de ses impressions » nous incline à donner raison à M. Plessis (3) et à penser avec lui que le poète a choisi le sujet de sa *Bucolique* sous l'influence d'un incident de sa vie, mais qu'il a transformé en une aventure de passion l'intérêt qu'il avait eu l'occasion de témoigner à un jeune homme intelligent. De ce jeune esclave, il a fait le favori du maître et l'objet de l'ardente passion du pâtre Corydon. A ce Corydon, riche paysan, mais rustre sans grâce, il a prêté des accents pathétiques et des sentiments désordonnés, comme il sied à un cœur passionné. Il nous le représente exhalant ses plaintes amoureuses dans la solitude du bois, au milieu d'un fourré de hêtres qui nous fait penser à un paysage mantouan : mais, comme ailleurs (v. 21) Corydon évoque les monts de Sicile, il ne faut pas vouloir à tout prix placer la scène dans un coin de la Haute Italie. Virgile était sans doute hanté par les souvenirs de son pays, ce qui explique l'allusion aux hêtres, mais il imitait Théocrite, et c'était la Sicile que son modèle avait en vue. En tout cas, l'originalité de Virgile est peu sensible dans cette pièce, où abondent les réminiscences, et ce n'est pas dans un détail aussi mince qu'il faut la chercher. Elle est plutôt dans la discrétion, on pourrait même dire

(1) Voy. SUÉTONE-DONAT, *u. Verg.*, SERVIVS, p. 25 (éd. Thilo).

(2) Voy. MARTIAL, *Epigr.* VIII, 56.

(3) Dans son édition classique des *Bucoliques*, p. 9.

la chasteté, avec laquelle Virgile a traité un sujet qui aurait pu être, chez un autre, bien scabreux. Mais, nous l'avons déjà dit, ce petit poème est encore tout pénétré des souvenirs de Théocrite, à qui il a emprunté bien des traits (voy. particulièrement les *Idylles* XI et III du poète grec).

On s'accorde à dire que cette pièce est la première en date des *Bucoliques* et on en place la composition en l'an 42 av. J.-C.

L'argument tient en quelques mots :

1. Un pâtre, Corydon, est ardemment épris d'Alexis, jeune esclave, qui appartient à un autre. — 6. Pour le séduire, il vante sa richesse de paysan et son talent sur la flûte ; (28) il le conjure de venir habiter avec lui, lui promettant en retour (36) une flûte, (41) des chevreuils, (46) des fleurs et (51) des fruits. — 68. Mais le contraste est trop grand entre l'amoureux et l'objet aimé. Corydon s'en rend compte, et se résout à se distraire de sa passion malheureuse en se livrant à des occupations utiles.

ALEXIS

Le bel Alexis, délices du maître, était ardemment aimé d'un berger, de Corydon, qui n'avait pas de raison d'espérer. Il se bornait à venir assidûment au milieu d'un fourré de hêtres, cîmes ombreuses. Là, solitaire, il jetait aux monts et aux bois ces chants sans art, d'un accent
 5 vainement passionné :

« O cruel Alexis ! Tu n'as aucun souci de mes vers ? aucune pitié de moi ? tu finiras par me faire mourir. Voici que même les troupeaux cherchent l'ombre et le frais, que même les verts lézards cherchent une retraite dans les
 10 haies d'épines, que Thestylis, pour les moissonneurs épuisés par la chaleur dévorante, broie des gousses d'ail, du serpolet et des herbes aux violentes senteurs. Mais moi, suivant la trace de tes pas, sous l'ardent soleil, je fais résonner les vergers de concert avec les rauques cigales. N'eût-il pas mieux valu supporter les sombres colères
 15 d'Amaryllis et ses dédains superbes ? Ou bien Ménalque, quoiqu'il soit basané, et toi blanc ? O bel enfant ! ne te fie pas trop à la couleur ! Les troènes sont blancs, et ils tombent ; les vaciets sont noirs, et on les cueille. Je suis pour toi un objet de mépris, et tu ne demandes pas quel homme je suis, Alexis, combien riche en
 20 bétail, combien abondant en lait neigeux. J'ai mille brebis qui errent sur les monts de Sicile, le lait frais ne me manque jamais, ni en été, ni par le froid. Je chante les mêmes airs que faisait d'ordinaire entendre, quand il rappelait son troupeau, Amphion de Dircé sur

ALEXIS

^R FORMOSVM pastor Corydon ardebat Alexim,
 delicias domini ; nec quid speraret habebat.
 Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos
 adsidue ueniebat ; ibi haec incondita solus
 montibus et siluis studio iactabat inani :

5

« O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas ?
 nil nostri miserere ? mori me denique coges.
 Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant ;
 nunc uiridis etiam occultant spineta lacertos,
 Thestylis et rapido fessis messoribus aestu
 alia serpyllumque herbas contundit olentis.
 At mecum raucis, tua dum uestigia lustro,
 sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
 Nonne fuit satius tristis Amaryllidis iras
 atque superba pati fastidia ? nonne Menalcan,
 quamuis ille niger, quamuis tu candidus esses ?
 O formose puer, nimium ne crede colori !
 Alba ligustra cadunt, uaccinia nigra leguntur.
 Despectus tibi sum, nec qui sim quaeris, Alexi,
 quam diues pecoris, niuei quam lactis abundans.
 Mille meae Siculis errant in montibus agnae ;
 lac mihi non aestate nouom, non frigore defit.

10

15

20

II, 7 coges R: -is P^γbc || 9 lacertos R: -as P¹π || 12 at P: ac R ||
 mecum codd.: me cum Bentley Ribbeck Deuticke || 22 lac R: lact P
 [quam formam probauit VARRO]

l'Aracynthe attique (1). Et je ne suis pas si laid ! Naguère
je me suis miré au bord de la mer, quand les vents lais-
saient les flots calmes et immobiles. Eh bien ! moi, te pre-
nant pour juge, je ne craindrais pas Daphnis, si l'on doit
toujours se fier à une image. Oh ! si tu avais seulement la
fantaisie d'habiter avec moi la campagne méprisée et
ses humbles cabanes, de percer de traits les cerfs avec moi !
de pousser avec moi un troupeau de chevreaux vers les
mauves verdoyantes ! Comme moi et en ma compagnie,
dans les bois, tu imiteras Pan en chantant (c'est Pan qu'il
premier apprit à souder plusieurs chalumeaux avec de
la cire, Pan qui a soin des brebis et de leurs bergers) ; et
ne te chagrine pas, si tu vois ta jolie lèvre s'user contre le
chalumeau : pour être aussi habile que moi, que ne fai-
sait pas Amyntas ? J'ai en ma possession une flûte à sept
tuyaux inégaux et soudés ensemble, flûte dont jadis
Damète m'a fait cadeau, et il m'a dit en mourant : « Main-
tenant cette flûte a en toi son second maître. » Ainsi parla
Damète, et dans sa sottise Amyntas en fut jaloux.
En outre j'ai trouvé — et au fond d'une vallée qui
n'était pas sans dangers pour moi — j'ai trouvé deux
petits chevreuils, au pelage encore moucheté de blanc ;
par jour ils épuisent deux mamelles de brebis ; eh
bien ! je les conserve pour toi. Il y a longtemps que Thes-
tylis me supplie de les lui laisser emmener ; et elle le fera,
du moment que mes cadeaux te dégoûtent. Viens ici près
de moi, ô bel enfant ! Regarde : à pleines corbeilles les
nymphes t'apportent des lis ; en ton honneur, la blanche
Naiade, cueillant les pâles violettes et les fleurs des pavots,
ajoute à ce bouquet le narcisse et la fleur du fenouil par-
fumé ; puis entrelaçant au garou et à d'autres plantes
odorantes les fleurs du délicat vaciet et celles du souci, d'un

(1) L'Aracynthe est un mont situé entre la Béotie et l'Attique, d'où l'évocation d'Amphion, roi fondateur de Thèbes, et l'emploi de l'épithète littéraire *Aclaeo*, Acté étant l'ancien nom de l'Attique.

Canto, quae solitus, si quando armenta uocabat,
Amphion Dircaeus in Actaeo Aracyntho.

Nec sum adeo informis : nuper me in litore uidi, 25
cum placidum uentis staret mare ; non ego Daphnim,
iudice te, metuam, si nunquam fallit imago.

« O tantum libeat mecum tibi sordida rura
atque humilis habitare casas, et figere ceruos
haedorumque gregem uiridi compellere hibisco ! 30

Mecum una in siluis imitabere Pana canendo.
Pan primus calamos cera coniungere pluris
instituit ; Pan curat ouis ouiumque magistros.

Nec te paeniteat calamo triuisse labellum :
haec eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas ? 35

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
fistula, Damoetas dono mihi quam dedit olim,
et dixit moriens : « Te nunc habet ista secundum. »

Dixit Damoetas ; inuidit stultus Amyntas.
Praeterea duo, nec tuta mihi ualle reperti, 40
capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo :

bina die siccant ouis ubera ; quos tibi seruo.
Iam pridem a me illos abducere Thestylis orat ;
et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.

« Huc ades, o formose puer : tibi lilia plenis 45
Ecce ferunt Nymphae calathis ; tibi candida Naïs,
pallentis uiolas et summa papauera carpens,
narcissum et florem iungit bene olentis anethi ;
tum, casia atque aliis intexens suauius herbis,
molliam luteola pingit uaccinia caltha. 50

Ipsa ego cana legam tenera lanugine mala,
castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat :

27 fallit Plc : -at F^aRyl^a -et b¹ || 32 primus bc SERVIVS : -um
PR || 32-33 damnat Ribbeck || 39 eicit Ribbeck temere || 41 albo
Pyb SERVIVS PHILARGYRIVS : ambo Rac

et joli jaune, elle varie les couleurs. Moi-même je cueillerai
50 pour toi des fruits blanchâtres au tendre duvet (1), et des
châtaignes, qu'aimait mon Amaryllis ; j'y joindrai
des prunes couleur de cire ; ce fruit aura lui aussi
l'honneur qu'il mérite. Et vous aussi, lauriers, je vous cueil-
lerai et toi de même, myrte, leur voisin, puisqu'ainsi
60 placés vous mélangez vos suaves odeurs. Tu es un rustre,
Corydon ! et de tes cadeaux Alexis n'a souci, et, si tu
luttais à coups de présents, Iollas ne te serait pas infé-
rieur. Hélas ! hélas ! qu'ai-je fait, malheureux ? dans mon
égarement j'ai lâché l'Auster sur les fleurs et les sangliers
65 dans les sources limpides ! Vois qui tu fuis, ah ! insensé :
on a vu les dieux mêmes et le Dardanien Paris habiter
les forêts. Que Pallas, elle, habite les citadelles qu'elle a
fondées ; à nous autres, bergers, que plaisent seuls les bois !
La lionne farouche est attirée par le loup, le loup à son
tour est attiré par la chèvre, et la chèvre folâtre par le
cyllise en fleur ; Corydon l'est par toi, ô Alexis ! chacun
70 est entraîné par son plaisir. Regarde : les jeunes bœufs
ramènent les charrues suspendues au joug, et le soleil à
son déclin double les ombres qui grandissent, et cependant
l'amour me brûle ; quelle mesure pourrait-on appliquer à
l'amour ? Ah ! Corydon, Corydon, quelle démenée t'a
75 saisie ? Tu vigne restes à demi-taillée sur l'ormeau trop
feuillu : que ne te prépares-tu plutôt à tresser avec des
brins d'osier ou du jonc souple quelque'un de ces objets
dont tu sens le besoin ? Tu trouveras un autre Alexis, si
celui-ci te dédaigne.

(1) C'est-à-dire des colins : ces fruits sont d'un jaune pâle et leur peau est couverte d'un duvet blanchâtre.

addam cerea pruna; honos erit huic quoque pomo :
 et uos, o lauri, carpam, et te, proxima myrto,
 sic positae quoniam suavis miscetis odores. 55

« Rusticus es, Corydon : nec munera curat Alexis,
 nec, si muneribus certes, concedat Iollas.
 Eheu ! quid uolui misero mihi ? Floribus Austrum
 perditus et liquidis immisi fontibus apros.
 Quem fugis, ah ! demens ? Habitarunt di quoque siluas, 60
 Dardaniusque Paris. Pallas quas condidit arcis
 ipsa colat ; nobis placeant ante omnia siluac.
 Torua leaena lupum sequitur, lupus ipse capellam ;
 florentem cytisum sequitur lasciua capella,
 te Corydon, o Alexi : trahit sua quemque uoluptas. 65
 Aspice, aratra iugo referunt suspensa iuueni
 et sol crescentis decedens duplicat umbras ;
 me tamen urit amor, quis enim modus adsit amori ?

« A ! Corydon, Corydon, quae te dementia cepit ?
 Semiputata tibi frondosa uitis in ulmo est. 70
 Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,
 uiminibus mollique paras detexere iunco ?
 Inuenies alium, si te hic fastidit, Alexim. »

53 honos PR : et honos dell. Haupt Gåthling || 56 es P²γbc :
 est P¹Ra¹ eso π || 57 certes P : -et R || 61 -quas P : quae R || 70
 ulmo est R : ulmo P || 73 Alexim PR : -xis P²γbc.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON

Virgile met en scène deux bergers, Ménalque et Damète, qui se rencontrent, vers la fin d'une journée d'été (voy. v. 55 suiv. ; 111) vraisemblablement sur les bords du Mincio et en tout cas dans une région qui rappelle les environs de Mantoue (voy. v. 12). Ménalque est jeune et mène le chèvres de son père, marié en secondes noces à une femme dont Ménalque redoute les injustes défiances (v. 32 et suiv.). Damète est un homme dans la force de l'âge (v. 7) ; c'est le berger d'Egon, ou du moins celui-ci, tout entier à sa passion pour Nééro, lui a confié la garde de ses brebis et de ses génisses (v. 3 et 29). Ménalque, qui paraît en vouloir à Damète, profite de la rencontre pour lui dire des injures, et Damète les relève comme il convient (v. 7). Puis, comme le jeune homme lui conteste ses talents de chanteur et de musicien, Damète le provoque à une lutte poétique. Ménalque accepte le défi et l'on se met d'accord sur les enjeux. Le juge du débat sera leur voisin Palémon que le hasard amène sur les lieux pour former les canaux d'irrigation (v. 50 et 111).

Alors commence entre les deux rivaux la lutte poétique (v. 60 à 107 incl.) que règlent les lois du chant amébée. Injurié par Ménalque, Damète avait la qualité d'offensé et le droit d'engager le duel ; mais dans son impatience à justifier sa réputation, et d'ailleurs sûr de lui, il a paru disposé à laisser son rival commencer ; c'était lui donner un avantage marqué, puisqu'il lui permettait ainsi de choisir son terrain, c'est-à-dire de proposer le premier thème, sur lequel la verve de son adversaire aurait à s'exercer d'abord : car le chant amébée est non seulement formé de couplets alternés, d'un même nombre de vers, mais dans sa réplique le second des improvisateurs doit traiter le même sujet que le premier, soit pour prendre le contre-pied de ce qu'il a dit, soit pour enchérir. Toutefois Palémon donne d'abord la parole à Damète, et sa décision nous paraît conforme à la justice, bien que, survenu à l'improviste, il n'ait pu savoir qui des deux était l'offensé ni même lequel avait provoqué l'autre à la joute, et qu'il semble avoir surtout accordé à Damète le privilège de l'âge.

Damète commence donc par un distique, auquel répond le distique de Ménalque, et le chant se poursuit dans ces conditions. Il y a vingt-quatre distiques : douze débités par Damète, et douze par Ménalque. Jusqu'ici Virgile a suivi Théocrite, qui, dans sa V^e *Idylle*, a mis aux prises deux bergers, Lacôn et Comatas. Mais, tandis que les bergers de Théocrite ne s'élèvent pas au-dessus de leur état et se bornent à échanger des propos empruntés à leur vie champêtre, chez Virgile, Ménalque et Damète, après s'être, au début de leur duel, maintenus dans la tradition, bien qu'avec des accents où l'on trouve parfois une délicatesse et un charme virgiliens, Ménalque et Damète se transforment soudain en vrais poètes, dont l'art évoque les rivalités de deux écoles, l'ancienne et la nouvelle, puis la noble figure de Pollion, partisan des idées modernes, et celles de ses médiocres rivaux. Palémon (v. 108) clôt le débat, en déclarant que les deux adversaires se valent et qu'ils sont dignes d'un prix, l'un et l'autre.

Nous avons dit que cette *Bucolique* s'inspire surtout de la V^e *Idylle* de Théocrite ; il faut ajouter que Virgile s'est souvenu de certains détails contenus dans la IV^e, et qu'il a emprunté quelques traits à la VIII^e.

On croit que cette *Bucolique* est la deuxième en date dans l'œuvre de Virgile et on en place la composition en 42, comme pour la précédente.

III

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON

MÉNALQUE.

Dis-moi, Damète, à qui ce troupeau ? Ne serait-ce pas celui de Mélibée ?

DAMÈTE.

Non, c'est celui d'Egon ; naguère Egon me l'a confié.

MÉNALQUE.

Malheureuses brebis ! troupeau pour toujours malheureux ! Pendant que son maître fait la cour à Néère et redoute qu'elle ne me préfère à lui, ce gardien étranger les trait deux fois par heure, épuise le troupeau et soustrait leur lait aux agneaux !

DAMÈTE.

Un peu plus de retenue ! Rappelle-toi que ce ne sont pas des reproches à adresser à des hommes. Nous savons aussi que des gens t'ont... et dans quel sanctuaire, alors que les boucs te regardaient de travers, mais les nymphes sont indulgentes, elles ont ri.

MÉNALQUE.

Apparemment, c'est quand elles m'ont vu m'en prendre à la plantation de Micon et couper méchamment avec une serpe ses jeunes vignes.

III

MENALCAS, DAMOETAS, PALAEMON.

MENALCAS.

R Dic mihi, Damoeta, cuium pecus ? An Meliboei ?

DAMOETAS.

Non, uerum Aegonis : nuper mihi tradidit Aegon.

MENALCAS.

Infelix o semper, oues, pecus ! Ipse Neaeram
dum fouet, ac, ne me sibi praeferat illa, ueretur,
hic alienus oues custos bis mulget in hora ;
Et sucus pecori, et lac subducitur agnis.

E

DAMOETAS.

Parcius ista uiris tamen obicienda memento.
Nouimus et qui te, transuersa tuentibus hircis,
et quo (sed faciles Nymphae risere) sacello...

MENALCAS.

Tum, credo, cum me arbustum uidere Miconis
atque mala uitis incidere falce nouellas.

16

III, 5 mulget *R* : -it *P* || 6 lac *R* : lact *P*¹ [*cf. supr.* 2, 22] ||
8 hircis *R* : hircuis *P*¹ hircuis *Oblongus Pierii agnoscunt* SERVIVS
PHILARGYRIVS [« hircui sunt oculorum anguli » SÜETONIUS *apud*
SERVIVM]

DAMÈTE.

A moins que ce ne soit ici, auprès des vieux hêtres, quand tu as brisé l'arc de Daphnis et ses flèches ; en voyant qu'on en avait fait cadeau au jeune garçon, tu souffrais, ¹⁸ pervers Ménalque, et si tu n'avais trouvé quelque moyen de lui nuire, tu serais mort.

MÉNALQUE.

Quel recours auraient les maîtres, quand les voleurs ont une telle audace ? Je ne l'ai pas vu, garnement, tendre des pièges au bouc de Damon, malgré les aboiements de Lycisca ? Et comme je criais : « Où se sauve-t-il, celui-là ? » ²⁰ Tityre, rassemble ton troupeau ! • toi, tu te cachais derrière des carex.

DAMÈTE.

Alors ? Il fallait que, vaincu à la lutte du chant, il ne me remît pas le bouc que ma flûte et mes chansons m'avaient valu ? Si tu ne le sais pas, ce bouc-là m'appartenait, de l'aveu même de Damon ; mais il prétendait qu'il lui était impossible de me le remettre.

MÉNALQUE.

²⁵ A la lutte du chant, toi, lui ? Mais as-tu jamais eu une vraie flûte soudée à la cire ? N'est-ce pas avec un simple chalumeau, maladroit, que, dans les carrefours, tu écorchais d'habitude un malheureux air ?

DAMÈTE.

Tu veux donc qu'entre nous nous fassions tour à tour l'épreuve de ce dont nous sommes capables l'un et l'autre ? Moi, je mets au jeu cette génisse, et ne t'avise pas de refuser ce gage : elle vient deux fois au vase à traire, et de ³⁰ ses mamelles allaite deux petits : toi, dis ce que tu engages, pour lutter avec moi.

DAMOETAS.

Aut hic ad ueteres fagos cum Daphnidis arcum
fregisti et calamos; quae tu, peruerse Menalca,
et, cum uidisti puero donata, dolebas,
et, si non aliqua nocuisses, mortuos esses.

16

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent cum talia fures?
Non ego te uidi Damonis, pessime, caprum
excipere insidiis, multum latrante Lycisca?
Et cum clamarem: « Quo nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus », tu post carecta latebas.

20

DAMOETAS.

An mihi, cantando uictus, non redderet ille
quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon
ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum? aut unquam tibi fistula cera
iuncta fuit? Non tu in triuiis, indocte, solebas
stridenti miserum stipula disperdere carmen?

25

IV

DAMOETAS.

Vis ergo inter nos quid possit uterque uicissim
experiamur? Ego hanc uitulam (ne forte recuses,
bis uenit ad mulctram, binos alit ubere fetus)
depono: tu dic mecum quo pignore certes.

30

16 faciant PR: -ent γ²π | 26 iuncta P: uincta Rγbc || 27
miserum stipula PR: stipula miserum V

MÉNALQUE.

Je n'oserais prendre dans mon troupeau le moindre enjeu à opposer au tien, car j'ai à la maison un père et de plus une marâtre injuste : deux fois par jour ils dénombrent tous les deux le troupeau, et l'un ou l'autre, les chevreaux. Mais voici quelque chose de mieux, et tu en conviendras toi-même (puisqu'il te plaît de faire une folie) : je mettrai au jeu deux coupes de hêtre, travaillées au burin par le divin Alcimédon ; complaisamment son tour y a figuré en relief une vigne souple dont les pampres revêtent les grappes de lierre qui s'épanchent hors du feuillage vert pâle. Au milieu, deux médaillons, Conon et... quel est donc l'autre, dont le compas a tracé pour les gens tout le cercle des saisons, celle qui convient au moissonneur, celle qui appartient au laboureur courbé sur sa charrue ? Je n'en ai pas encore approché les lèvres, mais je les ai mises soigneusement en réserve.

DAMÈTE.

Moi aussi, j'ai deux coupes qu'Alcimédon a faites également pour moi ; il en a entouré les anses d'une acanthe flexible et au milieu il a placé Orphée et les forêts qui le suivent. Je n'en ai pas encore approché les lèvres, mais je les ai mises soigneusement en réserve. Si tu regardes ma génisse, tu n'as pas lieu de vanter tes coupes.

MÉNALQUE.

Aujourd'hui tu auras beau faire : tu ne te déroberas pas, je serai ton homme, dans quelques conditions que tu me défies. Que seulement quelqu'un nous écoute... tiens, celui qui vient, Palémon que voici. Je ferai en sorte qu'à l'avenir tu ne provoques plus personne.

DAMÈTE.

Eh bien ! allons, commence, si tu as quelque chose ; de ma part il n'y aura nul empêchement, et je ne cherche à éviter personne ; consens seulement, voisin Palémon, à nous prêter une attention profonde : l'affaire est d'importance.

MENALCAS.

De grege non ausim quicquam deponere tecum :
 est mihi namque domi pater, est iniusta nouerca ;
 bisque die numerant ambo pecus, alter et haedos.
 Verum, id quod multo tute ipse fatebere maius, 35
 (insanire libet quoniam tibi) pocula ponam
 fagina, caelatum diuini opus Alcimedontis ;
 lenta quibus torno facili superaddita uilis
 diffusos hedera uestit pallente corymbos.
 In medio duo signa, Conon, et... quis fuit alter, 40
 descripsit radio totum qui gentibus orbem,
 tempora quae messor, quae curuos arator haberet ?
 Necdum illis labra admoui, sed condita seruo.

DAMOETAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
 et molli circum est ansas amplexus acantho ; 45
 Orpheaue in medio posuit, siluasque sequentis.
 Necdum illis labra admoui, sed condita seruo.
 Si ad uitulam spectas, nihil est quod pocula laudes.

MENALCAS.

Numquam hodie effugies ; ueniam quocumque uocaris.
 Audiat haec tantum — uel qui uenit ecce Palaemon. 50
 Efficiam posthac ne quemquam uoce lacessas.

DAMOETAS.

Quin age, si quid habes ; in me mora non erit ulla,
 nec quemquam fugio : tantum, uicine Palaemon,
 sensibus haec imis (res est non parua) reponas.

38 *facili* γπ *Canonicianus* [agnoscit *SERVIVS*] : -is [acc. pl.]
Vb'c' DONATVS *schol. Bern.* facti *P'* fragilis *Ita'*

PALÉMON.

55 Chantez ! Aussi bien nous sommes assis sur un gazon moelleux. Et voici que chaque champ, chaque arbre va produire ; voici que les forêts sont feuillues : c'est le moment le plus beau de l'année. Commence, Damète ; ce sera ensuite ton tour, Ménalque. Vous parlerez alternativement : les Muses aiment les chants alternés.

DAMÈTE.

60 C'est par Jupiter que débutera notre chant : tout est plein de Jupiter ; c'est lui qui veille sur les terres, lui qui a souci de mes vers.

MÉNALQUE.

Et moi, je suis aimé de Phébus ; Phébus a toujours de ma part les présents qui lui sont dus : des lauriers et l'hya-cinthe d'un rouge si doux.

DAMÈTE.

Galatée cherche à m'atteindre avec une pomme, la folle enfant, et s'enfuit vers les saules, et désire qu'on la
65 voie auparavant.

MÉNALQUE.

Mais voici que de lui-même s'offre à mes yeux l'objet de ma flamme, Amyntas, plus connu de nos chiens que ne l'est Délie.

DAMÈTE.

J'ai des cadeaux tout prêts pour ma Vénus ; car j'ai noté dans ma mémoire l'endroit où les ramiers aériens ont fait leur nid.

MÉNALQUE.

70 J'ai fait ce que j'ai pu, moi aussi ; sur l'arbre de la forêt, j'ai cueilli dix pommes belles comme l'or et je les ai envoyées au jeune garçon ; demain je lui en enverrai dix autres.

PALAEMON.

Dicite, quandoquidem in molli consedimus herba. 55
 Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
 nunc frondent silvae, nunc formosissimus annus.
 Incipe, Damoeta; tu deinde sequere, Menalca.
 Alternis dicetis: amant alterna Camenac.

DAMOETAS.

Ab Ioue principium musae: Iouis omnia plena; 60
 ille colit terras, illi mea carmina curae.

MENALCAS.

Et me Phoebus amat; Phoebos sua semper apud me
 munera sunt, lauri et suaue rubens hyacinthus.

DAMOETAS.

Malo me Galatea petit, lasciua puella,
 et fugit ad salices et se cupit ante uideri. 65

MENALCAS.

At mihi sese offert ultro, meus ignis, Amyntas,
 notior ut iam sit canibus non Delia nostris.

DAMOETAS.

Parta meae Veneri sunt munera: namque notaui
 ipse locum, aeriae quo congersere palumbes.

MENALCAS.

Quod potui, puero siluestri ex arbore lecta 70
 aurea mala decem-misi; cras altera mittam.

60 principium musae *edd. plerique*: principium, Musae [*cf.*
 THEOCR. 18,1 ἐκ Διὸς ἀρχώμεθα, μοῖσαι] *alii*

DAMÈTE.

O que de fois et quels propos nous a tenus Galatée !
Portez-en quelques-uns, ô vents, aux oreilles des dieux.

MÉNALQUE.

Que me sert de ne pas être l'objet de tes dédains, Amyntas, si, pendant que tu chasses les sangliers, je demeure,
75 moi, en observation auprès des filets ?

DAMÈTE.

Envoie-moi Phyllis ; c'est mon anniversaire, Iollas.
Quand je sacrifierai une génisse pour mes récoltes, je
veux que tu viennes toi-même.

MÉNALQUE.

Phyllis, je l'aime plus que tout au monde ; car elle a
pleuré de me voir partir, et j'étais déjà loin qu'elle me
disait encore : « Adieu, adieu, bel Iollas. »

DAMÈTE.

■ C'est une triste chose que le loup pour les étables, que
les pluies pour les blés mûrs, que pour les arbres les vents,
que pour nous les colères d'Amaryllis.

MÉNALQUE.

C'est une douce chose pour les terresensemencées que
l'humidité, que l'arbousier pour les chevreaux sevrés, que
le saule flexible pour la brebis pleine, que pour moi le seul
Amyntas.

DAMÈTE.

85 Pollion aime notre muse, quoiqu'elle soit rustique ;
Piérides, faites paître une génisse pour celui qui se plaît
à vous lire.

MÉNALQUE.

Pollion, lui aussi, fait des vers nouveaux : faites paître
un taureau, qui déjà menace de la corne et sous ses pieds
fasse jaillir le sable.

DAMOETAS.

^R O quotiens et quae nobis Galatea locuta est!
partem aliquam, uenti, diuom referatis ad auris!

MENALCAS.

Quid prodest, quod me ipse animo non spernis, Amynta,
si, dum tu sectaris apros, ego retia seruo ? 75

DAMOETAS.

Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iolla;
cum faciam uitula pro frugibus, ipse uenito.

MENALCAS.

Phyllida amo ante alias; nam me discedere fleuit,
et longum « Formose, uale, uale » inquit « Iolla ».

DAMOETAS.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres, 80
arboribus uenti, nobis Amaryllidis irae.

MENALCAS.

Dulce satis umor, depulsis arbutus haedis,
lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.

DAMOETAS.

Pollio amat nostram, quamuis est rustica, Musam :
Pierides, uitulam lectori pascite uestro. ■

MENALCAS.

Pollio et ipse facit noua carmina : pascite taurum,
iam cornu petat et pedibus qui spargat harenam.

77 uitula π¹ Pierii codd. [testantur MACROBIUS SERVIVS] : -am
Ryabc

DAMÈTE.

Que celui qui t'aime, Pollion, parvienne là où il est heureux de te voir arrivé ! Que pour lui le miel coule en ruisseaux, et que la ronce piquante produise l'amome.

MÉNALQUE.

■ Que celui qui ne hait pas Bavius, aime tes vers, Mévius, et puisse-t-il aussi atteler des renards et traire des boucs !

DAMÈTE.

Vous qui cueillez les fleurs et les fraises qui naissent sur la terre, un froid serpent se cache dans l'herbe, fuyez loin d'ici, enfants !

MÉNALQUE.

■ Gardez-vous d'aller trop loin, ô brebis : on se trouve mal de se fier à la rive ; le bélier lui-même en est encore à sécher sa toison.

DAMÈTE.

Tityre, écarte du fleuve tes chèvres au pâturage : c'est moi qui, en temps voulu, les baignerai toutes à la fontaine.

MÉNALQUE.

Rassemblez vos brebis, garçons, si la chaleur ardente a tari le lait, comme naguère, c'est en vain que nos mains presseront les mamelles.

DAMÈTE.

100 Hélas ! hélas ! comme mon taureau est maigre parmi le gras ers ! l'amour est fatal au bétail comme à son berger.

MÉNALQUE.

En voici — on ne peut pourtant pas mettre l'amour en cause — qui n'ont plus que la peau et les os. Un œil — je ne sais lequel — jette un sort à mes tendres agneaux.

DAMOETAS.

Qui te, Pollio, amat, ueniat quo te quoque gaudet ;
mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.

MENALCAS.

Qui Bauium non odit, amet tua carmina, Maeui,
atque idem iungat uolpis et mulgeat hircos.

DAMOETAS.

Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba.

MENALCAS.

Parcite, oues, nimium procedere : non bene ripae
creditur : ipse aries etiam nunc uellera siccatur.

DAMOETAS.

Tityre, pascentis a flumine reice capellas ;
Ipse, ubi tempus erit, omnis in fonte lauabo.

MENALCAS.

Cogite ouis, pueri ; si lac praeceperit aestus,
ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.

DAMOETAS.

Heu, heu ! quam pingui macer est mihi taurus in eruo ! ¹⁰⁰
Idem amor exitium est pecori pecorisque magistro.

MENALCAS.

Hi certe — neque amor causa est — uix ossibus haerent :
nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

100 eruo *edd.* : ar- *R* || **101** exitium pecori *c codd. dell.* : exitium est pecori *Ry^a* a exitium pecori est *γ¹bm* || **102** hi *Stephanus* : his *codd.* his certe — neque amor causa est — uix ossibus haerent *DONATVS ad Ter. Eun. 2,2,38 ut his nominatiuus sit (uulgo sic distinguunt his [i. e. agnis] certe neque [i. e. ne— quidem] amor causa est : uix ossibus haerent).*

DAMÈTE.

Dis sur quelles terres — et à mes yeux tu seras le grand Apollon — l'espace du ciel ne s'étend pas sur plus
 105 de trois coudées (1).

MÉNALQUE.

Dis sur quelles terres naissent des fleurs portant gravés des noms de princes (2), et je veux que seul tu possèdes Phyllis.

PALÉMON.

Il ne nous appartient pas de trancher de si grands débats entre vous ; celui-ci et toi, vous méritez la gémisse, ainsi que quiconque redoutera les douceurs ou
 110 éprouvera les amertumes de l'amour (3). Fermez les rigoles, garçons : les prés se sont assez abreuvés.

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible. *Caeli*, qui est le génitif de *caelum*, « ciel », peut être aussi le génitif du nom propre *Caelius* ; or il y avait eu, à Mantoue, un prodigue de ce nom, qui de tout son domaine n'avait conservé que trois coudées de terre destinées à sa sépulture.

(2) On croyait lire sur les pétales de l'hyacinthe les lettres grecques A et I, initiales du nom d'Ajax, ou Y, initiale du nom d'Hyacinthe, favori d'Apollon. Ajax, fils de Télamon, et Hyacinthe, fils d'un roi de Lacédémone, étaient donc des princes, et les princes sont appelés *reges* en latin, comme chez Homère βασιλῆες.

(3) Ce passage pêche par excès de subtilité. Le texte est d'ailleurs mal établi. Peut-être obtiendrait-on un sens plus satisfaisant, si on adoptait la conjecture assez heureuse de Peerlkamp, qui consiste à intervertir *amores* et *amaros* et à mettre une virgule après *meiuel*. Le sens serait alors : « ainsi que tout berger qui redoutera les amertumes ou éprouvera les douceurs de l'amour ». Mais, même ainsi modifié, le texte présente cette singularité de faire dire à Palémon que, pour chanter l'amour, il suffit de l'avoir éprouvé.

DAMOETAS.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tris pateat caeli spatium non amplius ulnas.

105

MENALCAS.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum
nascantur flores, et Phyllida solus habeto.

PALAEMON.

Non nostrum inter uos tantas componere litis.
Et uitula tu dignus et hic, et quisquis amores
aut metuet dulcis aut experietur amaros.
Claudite iam riuos, pueri, sat prata biberunt.

110

105 caeli *R* : Caeli uoluisse poetam affirmat Klouček teste Asinio probat Hirtzel || **109-110** et quisquis amores | aut metuet dulcis aut experietur amaros *codd.* : et quisquis amaros | aut metuet, dulces aut experietur amores *Peerlkamp* et quisquis amores | haud metuet dulcis aut experietur amaros *Wagner* et quisquis amores | haud metuet dulcis, haud experietur amaros *Graser* et quisquis amores | hau temnet dulcis, haut experietur amaros *Ribbeck et alii alia*.

IV

POLLION

Cette pièce, Virgile nous en avertit lui-même, n'a rien de pastoral (1). Il l'a bien mise au nombre de ses poèmes bucoliques mais il a soin de nous dire que, s'il y chante les bois, il veut que « les bois soient dignes d'un consul ». Et, en effet, sauf dans quelques traits destinés à la peinture de l'âge d'or (v. 18 à 25), il ne sera guère question de la campagne dans ces vers, ni des bois. Tout de suite Virgile commence sur un ton prophétique. Il rappelle les prédictions de la Sibylle de Cumès et les complète par ce qu'il sait des doctrines orphiques et étrusques, suivant lesquelles la vie du monde se partageait en grandes périodes, ou *Années*, « dont chacune, annoncée par Apollon, inaugurée par Saturne et la vierge Astrée, était comme un recommencement de tout ». Or un enfant va naître, qui ramènera l'âge d'or et fera du consulat de Pollion l'aube d'une ère nouvelle. Mais auparavant, puisque tout recommencera, il faudra qu'aussi les guerres recommencent (c'est la doctrine étrusque), mais ce ne sera pas pour longtemps : quand l'enfant sera parvenu à l'âge d'homme, on verra, à des signes certains, que le terme est venu des misères humaines et que la terre sera désormais un lieu de délices. Quels sont ces signes ? Il en est qui nous semblent bizarres : dans les prés les bœufs se teindront de pourpre ou de safran, et l'agneau, tout en paissant, se vêtira d'écarlate. Mais les Livres Etrusques n'affirmaient-ils pas que tout réussirait au chef sous lequel on verrait de pareilles merveilles ?

Après avoir, en vers magnifiques, déroulé toutes ces prophéties, Virgile célèbre le héros appelé à gouverner le monde nouveau. Puisse le poète vivre assez vieux et avoir assez d'inspiration pour chanter dignement et complètement cette radieuse époque ! Enfin, après ces effusions lyriques, Virgile se penche sur le berceau du nouveau-né et l'invite à récompenser d'un sourire sa mère qui vient de subir les fatigues d'une longue grossesse.

Quel est cet enfant ? Le fils d'Asinius Pollion, nous disent les anciens. Mais apparemment ils n'en étaient pas absolument

(1) Voyez le commentaire qu'en a donné M. Bellessort, *Virgile*, p. 62 et suiv.

certain, puisque, quelques années à peine après Virgile, Asconius Pédianus se croyait obligé de demander confirmation du fait au fils de Pollion lui-même, qui d'ailleurs n'hésitait pas à répondre affirmativement. Cela prouve simplement ceci, c'est que, dans la famille des Pollion, on était convaincu des intentions de Virgile ; mais la réponse d'Asinius Gallus n'est pas une preuve, et, en tout cas, elle n'a pas empêché les modernes de batailler sur la question. Il est impossible d'entrer dans le détail de la discussion. Nous nous bornerons, avec M. Bellessort, à donner les conclusions qui nous paraissent vraisemblables. Prenant pour point de départ le travail de M. Fowler (1), ce délicat humaniste se persuade que la quatrième *Bucolique* n'est qu'une fantaisie, d'un bout à l'autre. « L'enfant existe : c'est sûr, et je consens, pour faire plaisir aux mânes d'Asinius, que ce soit lui, et que Virgile l'ait vu dans son berceau et qu'il ait été un beau petit garçon. Il l'a vu. Un petit enfant, c'est l'humanité qui recommence. Ah ! que le monde ne peut-il recommencer comme lui, avec lui ! Justement, Virgile, qui a le cœur religieux et la curiosité des mystères, vient de lire des prédictions orientales ; il possède quelques notions de l'orphisme ; il connaît les vieux oracles étrusques. Des images étranges et belles accourent. Des vers s'ébauchent, se précisent, se groupent, chantent. Si sa muse pastorale sortait du bois déguisée en sibylle pour paraître devant le consul ? Ce divertissement l'amuse. Mais peu à peu il est pris lui-même à son jeu. L'artiste sait où il va, parce que l'artiste impose sa volonté à la matière, je veux dire l'ordre et la mesure. Le poète, l'inspiré, ira beaucoup plus loin qu'il n'en a l'idée. Voyez avec quel art le poème est varié et nuancé ; comme aux éclats prophétiques succèdent harmonieusement des tableaux d'une fraîcheur puérile et brillante ; comme l'enthousiasme et l'enjouement alternent ; comme tour à tour le ton s'élève, s'abaisse et se relève encore ; comme nous mêmes nous sommes gagnés par l'attente de l'illuminé qui aperçoit dans l'avenir le splendide appareillage des jours meilleurs et par l'anxiété du poète qui voudrait reculer les limites de sa vie ! Et tout à coup sa voix descend, se fait très douce. La sibylle disparaît ; nous n'avons plus en face de nous qu'une nourrice latine qui tend le petit enfant à sa jeune mère et, lui montrant dans l'atrium, selon l'antique usage, la table pour Hercule, le lit pour Junon, les deux divinités conjugales, lui chante l'ancienne berceuse : « L'enfant qui ne sourit pas à sa mère ne mangera pas avec le dieu, ne couchera pas avec la déesse (2). »

La fantaisie du poète s'enveloppe, par endroits, d'un mystère si voisin de celui des Livres saints que les Chrétiens, depuis Constantin et saint Augustin, ont vu dans cet enfant le Messie, le

(1) *Virgil's Messianic Eglogue*. Trois études de J.-B. Mayor, W. Warde Fowler, R. S. Conway (London, John Murray, 1907).

(2) A. BELLESSORT, *Virgile*, p. 68 et suiv.

Sauveur annoncé par les prophètes, et qui devait naître quarante ans plus tard. Sans doute les critiques modernes ont beau jeu pour affirmer que le poème de Virgile est païen dans tous ses détails (1). Mais il n'est pas moins étrange et troublant de voir Virgile annoncer si longtemps à l'avance la venue d'un enfant dont la naissance devait, en effet, révolutionner le monde. « Quand on aura dénombré, examiné toutes les « sources » du poème virgilien, on n'aura pas expliqué comment il se fait qu'en mêlant de l'Hésiode, de l'orphisme, des prédictions étrusques, du Catulle et des oracles juifs, Virgile soit arrivé, dans une simple fantaisie, à donner une forme étincelante aux aspirations confuses et angoissées du monde occidental (2). »

Aussi ne sommes-nous pas loin de penser avec M. Plessis (3) que « dans la vision du poète, il y a eu, alors même qu'il songeait au fils de Pollion, pressentiment confus et voilé du Sauveur... » Et nous concluons avec M. S. Reinach : « Ce poème, entièrement religieux, est la première en date des œuvres chrétiennes (4). »

Cette pièce est datée par le consulat même de Pollion (714-40 av. J.-C.). C'est la quatrième dans l'ordre chronologique comme dans l'ordre littéraire (voy. notre *Introduction aux Bucoliques*, p. 18.)

(1) Nous leur concédons même que l'idée, qu'on croyait entièrement chrétienne, de l'humanité punie dans le présent pour ses iniquités passées, n'était pas étrangère au paganisme, puisqu'on la trouve exprimée non pas seulement par Virgile (v. 31), mais encore et en plusieurs endroits par Horace. Remarquons toutefois qu'elle est relativement récente et qu'elle porte la trace de préoccupations étrangères à l'ancien monde et toutes nouvelles dans l'Occident.

(2) A. BELLESSORT, *ouv. cité*, p. 70.

(3) Dans son édition classique des *Bucoliques*, p. 29.

(4) Nous n'ignorons pas que G. Boissier (*la Religion romaine*, t. I, p. 257, note) a défendu avec esprit cette opinion que Virgile aurait eu en vue l'enfant attendu à ce moment par Octavien et Scribonie, et qui devait être Julie! A. Cartault (*Et. sur les Buc. de Virgile*, p. 227) a démontré que l'enfant était né, quand Virgile le chantait. Et même, si cette assertion n'était pas exacte, il faudrait avouer que Virgile se serait montré bien imprudent, en n'attendant pas d'être sûr du sexe de l'enfant à naître.

IV

POLLION

Muses de Sicile, élevons un peu le ton de nos chants !
Tout le monde n'aime pas les vergers ni les humbles tamaris. Si nous chantons les bois, que les bois soient dignes d'un consul.

Le dernier âge prédit par la prophétie de Cumès est arrivé ; tout recommence et voici que naît un nouvel ordre de siècles. Voici que revient la Vierge (1), que revient le règne de Saturne, et que des hauteurs du ciel descend une nouvelle génération. Daigne seulement, chaste Lucine, veiller sur le berceau de l'enfant dont la naissance amènera enfin la fin de la race de fer, et fera sur le monde entier surgir la race d'or. Désormais règne ton
frère Apollon. C'est justement sous ton consulat, oui, sous ton consulat, ô Pollion, que débutera cet âge glorieux, et que, sous ta direction, les mois de la Grande Année inaugureront leur cours. Si quelques traces de notre crime persistent encore, elles n'auront plus d'effet, et les terres
seront délivrées d'une terreur perpétuelle. Cet enfant recevra la vie divine ; il verra les héros mêlés aux dieux, et ceux-ci le verront parmi eux, et il gouvernera l'univers pacifié par les vertus de son père.

Quant à toi, enfant, la terre, sans la moindre culture, épandra pour te les offrir d'abord en présent les lierres
errants çà et là ainsi que le baccar (2) et la colocasie

(1) Astrée, fille de Zeus et de Thémis ; c'est la déesse de la Justice.

(2) On croit que c'est la *Valeriana Cellica* (de Linné) ; les anciens en tiraient un parfum estimé.

IV

POLLIO

R Sicelides Musae, paulo maiora canamus;
non omnis arbusta iuuant humilesque myricae:
si canimus siluas, siluae sint consule dignae.

Vltima Cumaei uenit iam carminis aetas;
magnus ab integro saeculorum nascitur ordo. 5

Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
iam noua progenies caelo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
desinet ac toto surget gens aurea mundo,
casta, faue, Lucina: tuus iam regnat Apollo. 10

Teque adeo decus hoc aeui, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses
te duce. Si qua manent sceleris uestigia nostri,
inrita perpetua soluent formidine terras.

Ille deum uitam accipiet diuisque uidebit 15
permixtos heroas et ipse uidebitur illis
pacatumque reget patriis uirtutibus orbem.

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu
errantis hederas passim cum baccare tellus
mixtaque ridenti colocasia fundet acantho. 20

Ipsae lacte domum referent distenta capellae
ubera, nec magnos metuent armenta leones;
ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.

IV, 7 demittitur *edd.*: di- *Rπ* || 12 Pollio *R*: orbis *Schaper* || 18
at *edd.*: ac *R* || 20 fundet *R*: -it γ^1 .

mêlée au sourire de l'acanthé. D'elles-mêmes les chèvres rapporteront à la maison leurs mamelles gonflées de lait, et les troupeaux ne redouteront pas les énormes lions. Ton berceau lui-même répandra en ton honneur une floraison charmante. Le serpent périra ; périra aussi l'herbe de
25 poison et ses tromperies ; partout naîtra l'amome assyrien.

D'autre part, aussitôt que tu seras en état de lire l'éloge des héros ainsi que les hauts faits de ton père et de savoir ce qu'est la valeur, la plaine jaunira peu à peu d'épis moelleux, et aux buissons d'épines pendra la grappe rouge
30 et les chênes au bois dur distilleront la rosée du miel. Toutefois quelques traces de l'antique malice resteront au fond des cœurs et pousseront les hommes à affronter Thétis sur des radeaux, à ceindre les villes de remparts, à tracer profondément des sillons dans la terre. Il y aura alors un second Tiphys (1) et un second Argo pour transporter
35 une élite de héros ; il y aura aussi une seconde guerre, et de rechef on lancera contre Troie le grand Achille. Puis quand l'âge désormais affermi aura fait de toi un homme, de lui-même le nautonier renoncera à la mer, et le pin nautique ne fera plus l'échange des denrées : toute contrée
40 produira tout. La terre ne supportera plus les herbes, ni la vigne la serpe ; à son tour, le robuste laboureur ôtera leurs jougs aux taureaux ; la laine n'apprendra plus à se donner mensongèrement des couleurs variées, mais, de lui-même, dans les prés, le bœuf donnera à sa toison la teinte délicatement rouge du murex ou celle de la gaude couleur de safran ; spontanément le sandyx vêtira les
45 agneaux à la pâture.

« Hâtez-vous de filer de tels siècles », ont dit à leurs fuseaux les Parques d'accord avec la volonté immuable des destins.

{1) Pilote du navire Argo.

Occidet et serpens, et fallax herba ueneni
occidet; Assyrium uolgo nascetur amomum. 25

At simul heroum laudes et facta parentis
iam legere et quae sit poteris cognoscere uirtus,
molli paulatim flauescet campus arista,
incultisque rubens pendebit sentibus uua,
et durae quercus sudabunt roscida mella. 30

Pauca tamen suberunt priscae uestigia fraudis,
quae temptare Thetim ratibus, quae cingere muris
oppida, quae iubeant telluri infindere sulcos.
Alter erit tum Tiphys, et altera quae uehat Argo
delectos heroas; erunt etiam altera bella, 35
atque iterum ad Troiam magnus mittetur Achilles.

Hinc, ubi iam firmata uirum te fecerit aetas,
cedet et ipse mari uector, nec nautica pinus
mutabit merces; omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non uinea falcem; 40
robustus quoque iam tauris iuga soluet arator;
nec uarios discet mentiri lana colores,
ipse sed in pratis aries iam suaue rubenti
murice, iam croceo mutabit uellera luto;
sponte sua sandyx pascentis uestiet agnos. 45

« Talia saecula » suis dixerunt « currite » fusis
concordes stabili fatorum numine Parcae.

Aggredere o magnos (aderit iam tempus) honores.
cara deum soboles, magnum Iouis incrementum!

Adspice conuexo nutantem pondere mundum,
terrasque tractusque maris caelumque profundum; 50
adspice uenturo laetantur ut omnia saeclo.

26 at edd.: ac R || parentis $\gamma^1 bc$ SERVIVS NONIVS: parentum
R γ^2 || 28 flauescet edd.: -it R $\gamma^1 b^1$ || 33 telluri edd. [cf. Aen. V
142]: -em R || sulcos edd.: -oR || 45 pascentis R: nas- Bentley
[cf. G., III 390] || 52 laetantur R: -entur P γ

Aborde alors (ce sera le moment) les grands honneurs, cher rejeton des dieux, grand descendant de Jupiter ! Regarde le monde tressaillir avec la masse de la voûte céleste, regarde les terres, l'étendue des mers et les profondeurs du ciel. Regarde : comme tout est en joie en l'honneur du siècle à venir ! O puissé-je alors voir se prolonger mes derniers jours ! Puissé-je avoir assez de souffle pour célébrer tes hauts faits ! Nul ne me surpassera par ses
50 chants, non, pas même Orphée de Thrace, non, pas même Linus, bien que l'un ait pour mère et l'autre pour père, Orphée Calliope et Linus le bel Apollon. Pan lui-même aurait beau rivaliser avec moi devant l'Arcadie prise pour juge : Pan lui-même se dirait vaincu devant l'Arcadie prise pour juge.

60 Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère en lui souriant (ta mère a subi les longs dégoûts que dix mois lui ont apportés) ; commence, petit enfant : ceux qui n'ont pas souri à leur mère, celui-là un dieu ne l'a pas jugé digne de sa table, ni une déesse de sa couche.

O mihi tum longae maneat pars ultima uitae,
 spiritus et quantum sat erit tua dicere facta !
 Non me carminibus uincet nec Thracius Orpheus, ⁵⁵
 nec Linus, huic mater quamuis atque huic pater adsit,
 Orphei Calliopea, Lino formosus Apollo.
 Pan etiam Arcadia mecum si iudice certet,
 Pan etiam Arcadia dicat se iudice uictum.

Incipe , parue puer, risu cognoscere matrem ⁶⁰
 (matri longa decem tulerunt fastidia menses) ;
 incipe, parue puer : qui non risere parenti,
 nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

53 tum *PR* : tam *codd. dett.* || longae *R* *SERVIVS* : -ge *P^γ* ||
55 uincet *R* : -at *P¹γ²* *Ribbeck Thilo* || **61** matri *PR* : -is *P²γ* ||
 tulerunt *PR* : « alii abstulerint legunt » *SERVIVS recepit Schaper*
 tulerum *P²* tulerint *b²* [et fortasse *P¹*] || **62** qui non risere parenti
QUINTILIANVS IX 3, 38 [ubi falso parentes legitur] : cui non
 risere parentes *codd. unlg.* || **63** hunc *codd.* : hos *Schrader*.

MÉNALQUE, MOPSUS

Cette pièce paraît être la troisième qu'ait écrite Virgile : en tout cas, elle est postérieure à celles qui, dans le recueil publié par les soins du poète, portent les n^{os} 2 et 3, puisqu'à la fin du poème nous retrouvons (v. 86 et v. 87) deux allusions directes à ces *Bucoliques*. On croit pouvoir en placer la composition en 42, c'est-à-dire la même année que l'on assigne à la 2^e et à la 3^e (du recueil).

Le lieu de la scène est indiqué par certains détails (v. 3, 7, 13 et 16) qui se rapportent au pays mantouan.

Deux bergers, Ménalque et Mopsus, se rencontrent et vont s'asseoir dans une grotte dont l'entrée est tapissée de vigne vierge (v. 7), pour s'y réciter des vers du genre amébée. Le poème rappelle donc la 3^e *Bucolique*, avec cette différence que les deux pâtres ne commencent pas par se quereller, mais échangent d'abord des propos flatteurs : Ménalque est l'aîné et Mopsus lui témoigne des égards en se conformant à ses désirs. De plus, contrairement à ce qui a lieu dans la 3^e *Bucolique*, les deux bergers-poètes n'échangent pas une série de distiques, mais bien deux morceaux assez longs, puisque Mopsus récite vingt-quatre vers (20-44), consacrés à déplorer la mort de Daphnis, et que Ménalque réplique par vingt-quatre autres vers où il célèbre l'apothéose de ce héros pastoral.

Les deux amis se quittent après de mutuels compliments et après avoir reçu l'un de l'autre, Mopsus une flûte, et Ménalque une houlette.

Dans sa première idylle, Théocrite met dans la bouche du berger Thyrsis l'éloge funèbre de Daphnis, et Virgile s'est inspiré de ce chant ; il a aussi emprunté quelques traits à l'*Idylle* de Bion sur Adonis et à celle de Moschus sur Bion. Mais nous avons montré ailleurs (voy. notre *Introduction*, p. 10) ce que Virgile a ajouté à ce qu'il avait pris. Par des allusions assez claires à la mort de César et à son apothéose, il a fait entrer dans son poème pastoral l'actualité, et à l'intérêt que présentait cette évocation il a joint des traits d'une sensibilité qui n'appartient qu'à lui.

V

MÉNALQUE, MOPSUS

MÉNALQUE.

Pourquoi, Mopsus, puisque nous nous sommes rencontrés, habiles tous les deux, toi à souffler dans de légers pipeaux, et moi à dire des vers, pourquoi ne nous asseyons-nous pas au milieu de ces ormeaux mêlés de coudriers ?

MOPSUS.

Tu es l'aîné : il est juste que je t'obéisse, Ménalque, soit que nous pénétrions sous les ombrages incertains que remuent les zéphyr, soit plutôt dans la grotte. Regarde : comme une vigne vierge l'a, cette grotte, çà et là tapissée de ses grappes !

MÉNALQUE.

Sur nos montagnes, tu n'as qu'un rival : Amyntas.

MOPSUS.

Quoi d'étonnant ? puisqu'il disputerait la palme du chant à Phébus lui-même.

MÉNALQUE.

A toi, Mopsus ! Commence, que tu aies à dire, soit les
¹⁰ feux de Phyllis, soit les louanges d'Alcon, soit des invectives à Codrus. Commence : Tityre surveillera nos chevreux à la pâture.

MOPSUS.

Non : je risquerai les vers que naguère j'ai gravés sur la tendre écorce d'un hêtre où j'ai noté aussi en la composant la musique qui alterne avec eux ; après cela, invite, je le veux, Amyntas à se mesurer avec moi.

V

MENALCAS, MOPSVS

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam conuenimus ambo
tu calamos inflare leuis, ego dicere uersus,
hic corylis mixtas inter consedimus ulmos ?

MOPSVS.

Tu maior ; tibi me est aequom parere, Menalca,
siue sub incertas Zephyris motantibus umbras,
siue antro potius succedimus. Aspice ut antrum
siluestris raris sparsit labrusca racemis.

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certat Amyntas.

MOPSVS.

Quid, si idem certet Phoebum superare canendo ?

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior, si quos aut Phyllidis ignis
aut Alconis habes laudes aut iurgia Codri ;
incipere ; pascentis seruabit Tityrus haedos.

MOPSVS.

Immo haec in uiridi nuper quae cortice fagi
carmina descripsi et modulans alterna notauī,
experiar : tu deinde iubeto ut certet Amyntas.

MÉNALQUE.

Autant le saule flexible le cède au pâle olivier, autant l'humble nard sauvage le cède à la pourpre des roseraies, autant, selon moi, Amyntas le cède à toi. Mais trêve de propos, enfant : nous voici dans la grotte.

MOPSUS.

- ²⁰ Un cruel trépas avait ravi Daphnis et les nymphes le pleuraient (vous servez de témoins aux nymphes, cou-driers, et vous, fleuves, aussi) alors que, tenant embrassé le corps pitoyable de son enfant, sa mère accuse de cruauté les dieux et les astres. Dans ces journées-là, personne,
- ²³ Daphnis, n'a mené aux frais cours d'eau ses bœufs repus ; aucune de ces bêtes n'a seulement effleuré la rivière, ni touché à la pousse de gazon.

O Daphnis, sur ton trépas ont gémi même les lions d'Afrique, au dire des montagnes sauvages et des forêts. C'est Daphnis qui a appris aussi à atteler à un char les tigres d'Arménie, à introduire les thiasés de

²⁴ Bacchus (1), à revêtir les thyrses flexibles d'un souple feuillage (2). Comme la vigne est la parure des arbres, les grappes celle de la vigne, les taureaux celle des troupeaux et les moissons celle des fertiles guérets, ainsi tu fais toute la parure des tiens. Depuis que les destins t'ont ravi, Palès elle-même a quitté les champs, ainsi

³⁵ qu'Apollon lui-même. Là où nous avons coutume de confier aux sillons les beaux grains de l'orge, naissent maintenant l'ivraie inféconde et la folle avoine ; au lieu de la délicate violette et du narcisse de pourpre, se dressent le chardon et le paliure aux épines pointues. Faites sur la

⁴⁰ terre une jonchée de feuilles, et amenez de l'ombre aux

(1) C'est-à-dire les danses en l'honneur de Bacchus.

(2) De feuilles de vigne et de lierre.

MENALCAS.

Lenta salix quantum pallenti cedit oliuae,
 puniceis humilis quantum saliuuca rosetis,
 iudicio nostro tantum tibi cedit Amyntas.
 Sed tu desine plura, puer; successimus antro.

MOPSVS.

Extinctum Nymphae crudeli funere Daphnim 20
 flebant (uos coryli testes et flumina Nymphis),
 cum complexa sui corpus miserabile nati
 atque deos atque astra uocat crudelia mater.
 Non ulli pastos illis egere diebus
 frigida, Daphni, boues ad flumina : nulla neque amnem 25
 libauit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
 Daphni, tuom Poenos etiam ingemuisse leones
 interitum montesque feri siluaeque loquuntur.
 Daphnis et Armenias curru subiungere tigris
 instituit; Daphnis thiasos inducere Bacchi, 30
 et foliis lentas intexere mollibus hastas.
 Vitis ut arboribus decori est, ut uitibus uuae,
 ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus aruis,
 tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt,
 ipsa Pales agros atque ipse reliquit Apollo. 35
 Grandia saepe quibus mandauimus hordea sulcis,
 infelix lolium et steriles nascuntur auenae;
 pro molli uiola, pro purpureo narcisso
 carduus et spinis surgit paliurus acutis.
 Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras, 40

28 feri R ferunt P || siluaeque PR : siluaesque P¹ [feros siluasque Markland] || 38 uiola P : uiolae P¹ uiola et R || purpureo codd. SERVIVS schol. Bern. : -ea DIOMEDES Ribbeck || 40 umbras P : aras R

fontaines, ô bergers (voilà ce que Daphnis recommande de faire en son honneur) ; puis élevez un tertre, et sur ce tertre placez cette inscription :

Daphnis je fus aux bois, connu des bois au ciel,
Daphnis, d'un beau troupeau maître plus bel encore.

MÉNALQUE.

45 Tes vers sont pour nous, divin poète, ce que le somme
sur le gazon est pour ceux qui sont las, ce qu'est par une
chaleur ardente la douceur d'étancher sa soif à l'eau d'un
ruisseau bondissant. Ce n'est pas seulement ton chalu-
meau, c'est ta voix qui t'égale à ton maître (1). Heureux
garçon ! tu seras désormais le premier après lui (2). Quoi
qu'il en soit, et de quelque façon que nous y réussissions,
60 nous dirons nos vers à notre tour, et nous élèverons aux
astres ton Daphnis. Daphnis, nous le porterons aux
astres ; nous avons été aimé nous aussi par Daphnis.

MOPSUS.

Hé quoi ! Pourrait-il y avoir jamais un présent plus
précieux pour nous que celui-là ? Le jeune berger était
bien digne d'être chanté, et tes vers il y a longtemps que
55 Stimichon nous en a fait l'éloge.

MÉNALQUE.

Eblouissant de blancheur, Daphnis admire le seuil nou-
veau pour lui de l'Olympe et il voit sous ses pieds les
nuages et les astres. Aussi l'allégresse a saisi les bois et
puis la campagne, ainsi que Pan et les pâtres et les jeunes
60 Dryades. Le loup ne songe plus à s'embusquer contre
les brebis, ni les rets à tendre des pièges aux cerfs :
le bienfaisant Daphnis aime les loisirs. Les montagnes

(1) C'est-à-dire à Daphnis.

(2) Les Latins comptant toujours dans leurs évaluations le nombre dont elles partent, il en résulte que Ménalque dit, en somme, à Mopsus : « Tu viendras désormais immédiatement après lui » ; d'où notre traduction.

pastores (mandat fieri sibi talia Daphnis),
et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen :

DAPHNIS EGO IN SILVIS HINC VSQUE AD SIDERA NOTVS
FORMOSI PECORIS CUSTOS FORMOSIOR IPSE.

MENALCAS.

Tale tuom carmen nobis, diuine poeta, 45
quale sopor fessis in gramine, quale per aestum
dulcis aquae saliente sitim restinguere riuo.
Nec calamis solum aequiperas, sed uoce magistrum ;
fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen haec quocumque modo tibi nostra uicissim 50
dicemus, Daphninque tuom tollemus ad astra ;
Daphnin ad astra feremus : amauit nos quoque Daphnis.

MOPSVS.

An quidquam nobis tali sit munere maius ?
Et puer ipse fuit cantari dignus, et ista
iam pridem Stimichon laudauit carmina nobis. 55

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen Olympi
sub pedibusque uidet nubes et sidera Daphnis.
Ergo alacris siluas et cetera rura uoluptas
Panaque pastoresque tenet Dryadasque puellas.
Nec lupo insidias pecori, nec retia ceruis 60
ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.

46 fessis P : lassis Ra || 49 eicit Ribbeck || ab illo P : Apollo Ra¹ || 52 Daphnia R : - nim Pγαπε Klouček [u. Lachmann ad Lucretium II 991]

elles-mêmes, les montagnes où l'on n'a point fait de coupes, lancent dans leur joie leurs cris jusqu'aux astres ; elles-mêmes, oui elles-mêmes les roches font entendre nos vers, les vergers eux-mêmes font retentir ce cri : « Un dieu ! c'est un dieu, ô Ménalque ! » Sois bon et bienfaisant pour
 65 les tiens ! Voici quatre autels : en voici deux en ton honneur, ô Daphnis ; les deux autres, plus élevés, sont pour Phébus (1). Deux coupes écumantes de lait frais, deux cratères d'huile onctueuse, voilà les offrandes que chaque année je déposerai en ton honneur, puis égayant avant
 70 tout les festins (2) des dons abondants de Bacchus, devant le foyer, s'il fait froid, et, si c'est la moisson, sous l'ombrage, j'épancherai de mes coupes (3) les crus d'Ariusium (4), nectar nouveau. Pour moi chanteront Damète et Egon de Lyctos (5), la danse des Satyres sera reproduite par Alphésibée. Ces honneurs ne cesseront pas de
 75 vœux solennels aux nymphes, et quand nous ferons la rustration des champs. Tant que le sanglier se plaira sur les sommets de la montagne, tant que le poisson se plaira dans les fleuves, tant que le thym nourrira les abeilles, et la rosée les cigales, nous continuerons à te rendre honneur et à chanter ton nom ainsi que tes louanges. Comme à Bacchus et à Cérès, les campagnards t'adres-
 80 seront leurs vœux chaque année ; et toi tu les condamneras à s'en acquitter (6).

(1) Ménalque fait la différence qui convient entre un grand dieu, comme Phébus, et un héros champêtre et divinisé, comme Daphnis : à Phébus les grands autels, composés chacun d'un autel ordinaire, mais surmonté de la table aux sacrifices ; à Daphnis les autels simples et bas, sur lesquels on brûlait l'encens et où l'on déposait comme offrandes du vin, du lait, des fruits et des fleurs.

(2) Un banquet suivait les sacrifices ou les accompagnait.

(3) Le mot dont se sert Virgile, *calathus* (gr. κάλαθος), désigne une coupe en forme de corbeille.

(4) Promontoire au nord de Chio, île renommée pour ses vins.

(5) Lyctos, ville de Crète.

(6) C'est-à-dire « en les exauçant, tu les obligeras à penser aux vœux qu'ils ont faits ».

Ipsi laetitia uoces ad sidera iactant
 intonsi montes; ipsae iam carmina rupes,
 ipsa sonant arbusta : « Deus, deus ille, Menalca ! »
 Sis bonus o felixque tuis ! En quattuor aras : 61
 ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebō.
 Pocula bina nouo spumantia lacte quotannis,
 craterasque duo statuam tibi pinguis oliui,
 et multo in primis hilarans conuiuia Baccho,
 ante focum, si frigus erit, si messis, in umbra, 70
 uina nouom fundam calathis Ariusia nectar.
 Cantabunt mihi Damoetas et Lyctius Aegon ;
 saltantis Satyros imitabitur Alphesiboeus.
 Haec tibi semper erunt, et cum sollemnia uota
 reddemus Nymphis , et cum lustrabimus agros. 75
 Dum iuga montis aper, fluuios dum piscis amabit,
 dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadae,
 semper honos nomenque tuom laudesque manebunt.
 Vt Baccho Cererique, tibi sic uota quotannis
 agricolae facient : damnabis tu quoque uotis. 80

MOPSVS.

Quae tibi, quae tali reddam pro carmine dona ?
 Nam neque me tantum uenientis sibilus Austri
 nec percussa iuuant fluctu tam litora, nec quae
 saxosas inter decurrunt flumina uallis.

MENALCAS.

Hac te nos fragili donabimus ante cicuta : 81
 haec nos « Formosum Corydon ardebat Alexim »,
 haec eadem docuit « Cuium pecus ? an Meliboei ? »

68 duo PRγ D.-SERVIUS NONIVS Conington Gálhling Kennedy,
 Hirtzel : duos α²cπ Wagner Benoist || 73 satyros Pb : satu- Ra
 sati- γε || 80 uotis P : -i R¹ || 86 ab hoc uersu usque ad B, 6, 21

MOPSUS.

Quels cadeaux te faire en échange et qui soient dignes d'un tel chant ? Non, ni le sifflement de l'Auster qui approche, ni le rivage (1) battu par le flot ne me causent autant de plaisir, ni les cours d'eau roulant sur les cailloux des vallées.

MÉNALQUE.

Σ Auparavant nous te ferons cadeau de ce frêle pipeau ; c'est lui qui nous a dicté : « *Le bel Alexis était ardemment aimé de Corydon* » ; lui encore qui nous a inspiré : « *A qui ce troupeau ? Ne serait-ce pas à Mélibée ?* »

MOPSUS.

Eh bien ! toi, prends cette houlette que, malgré ses instantes prières, Antigène n'a pas emportée (et pourtant alors il méritait d'être aimé) ; elle doit sa beauté à ses nœuds
20 égaux et à ses ornements de bronze, ô Ménalque.

(1) Du lac Bénacus, grand comme une mer.

MOPSVS.

At tu sume pedum, quod, me cum saepe rogaret,
 non tulit Antigenes (et erat tum dignus amari);
 formosum paribus nodis atque aere, Menalca.

90

*praesto sunt schedae Veronenses rescriptae [fol. 219 a] || Alexim
 RV: -in Pbc.*

89 tum *RVγ ab¹c*: tunc *P²b¹* nunc *P¹*.

SILÈNE.

Ce poème est dédié à Varus (L. Alfenus Varus), qui, donné comme successeur à Pollion dans le gouvernement de la Cisalpine, pouvait servir d'appui à Virgile (voy. la 9^e *Bucolique*). Varus avait du goût pour les vers et en composait lui-même (v. 11 et 12). Après son début (v. 1-23), dans le ton de l'épître, le poète aborde son sujet, et ce sujet rappelle les compositions mythologiques de Catulle et de son école ; du moins la matière traitée (v. 27-86) et les couleurs dont elle est parée offrent d'assez grandes analogies avec la manière de cette école. Toutefois par la grâce du tableau après la dédicace (v. 13 et suiv.), Virgile montre suffisamment qu'il ne veut pas trop s'éloigner du genre bucolique ; il y joint la malice de certains détails, où nous retrouvons son sourire.

Deux bergers, Chromis et Mnasyte, ont surpris le vieux Silène ivre et endormi dans une grotte ; il les avait toujours leurrés de l'espoir d'une chanson ; ils l'enchaînent de guirlandes fleuries ; il faudra bien qu'il s'exécute ; pourtant ils ne sont pas trop rassurés ; mais voici la jeune Eglé, la plus belle des Naiades, qui vient à propos au secours de leur timidité. Silène ne résiste plus ; il commence à chanter et à dérouler une suite de tableaux où, après l'évocation de la naissance du monde par un dieu qui souscrit aux doctrines de Lucrèce, se succèdent, grâce à d'habiles transitions, les scènes principales de la mythologie, le déluge de Deucalion, le châtiment de Prométhée, l'aventure d'Hylas, celle de Pasiphaé, l'histoire d'Atalante, la métamorphose des Héliades, sœurs de Phaéton ; puis assez brusquement (1) nous sommes

(1) On peut justifier Virgile en faisant observer que, dans son esprit, le nom de Gallus devait surgir tout naturellement à l'évocation de sujets qui étaient familiers à son ami, parce que celui-ci en avait traité quelques-uns d'après les Alexandrins et surtout d'après Euphorion de Chalcis, son modèle.

Quant à l'hypothèse de M. Skutsch pour qui la mention de Gallus indique chez Virgile l'intention de donner dans la seconde partie de cette bucolique le sommaire des sujets qui ont inspiré

transportés dans les monts de l'Aonie, séjour des Muses, où l'une d'elles conduit le poète Gallus, en l'honneur de qui les neuf sœurs se lèvent toutes ensemble, et où Linus lui remet les pipeaux jadis confiés à Hésiode, en l'invitant à chanter un dieu, lui aussi. Nous revenons ensuite aux scènes mythologiques, à Scylla, fille de Nisus, confondue avec celle qui fut changée en monstre marin, à la métamorphose de Térée, à celle de Philomèle enfin.

Remarquons que Virgile, en esquissant en beaux vers tous ces tableaux, s'est moins soucié de leur assigner un ordre rigoureux que de les faire valoir par la peinture émue qu'il trace des passions humaines et de l'amour, la plus tyrannique de toutes et la plus commune à tous les êtres. A cette peinture de l'amour, centre du tableau, il faut, pour ainsi parler, un fond, et ce fond, Virgile le lui a donné en retraçant d'abord la vie du monde depuis les lointaines origines, puis les fautes du genre humain expiées par le déluge et les aventures fabuleuses des héros.

L'unité de la composition est assurée par le sentiment qui la pénètre toute, je veux dire la tendresse et la sympathie propre à Virgile en face des mortels, victimes de passions plus fortes qu'eux. La dédicace à Varus donne à penser que ce petit poème a été composé en l'an 40 av. J.-C., un peu avant que Virgile n'ait été trompé dans l'espoir qu'il avait mis en lui. Ce doit être la cinquième en date des *Bucoliques*.

son ami, elle nous paraît tout à fait invraisemblable. Rien ne ressemble moins à la rédaction d'un catalogue que les vers où, avec une aisance et une vivacité singulière, Virgile passe sous nos yeux la revue brillante des plus belles légendes de la mythologie grecque. S'il a nommé Gallus à propos d'un sujet traité par ce poète, c'est plutôt une preuve de ce fait que les autres sujets dont parle Virgile n'avaient pas été touchés par son devancier. Voy. R. Pichon, dans son édition de Virgile, p. 40.

VI

SILÈNE.

D'abord elle a daigné s'amuser au vers syracusain, notre Thalie (1), et n'a pas rougi d'habiter les forêts. Alors que je voulais chanter les rois et les combats, le dieu du Cynthe (2) m'a tiré l'oreille et m'a donné un avertissement : « Un pâtre, Tityre, doit faire paître ses grasses brebis et dire des vers simples et modestes. » Aujourd'hui (car il y aura encore assez de poètes pour désirer chanter tes louanges, ô Varus, et décrire les tristes guerres), j'étudierai un air champêtre sur mon mince roseau. Je ne chante pas sans y être invité. Cependant, s'il se trouve quelqu'un, oui, quelqu'un pour lire ceci par plaisir, nos tamaris, ô Varus, te chanteront, ainsi que tout le bocage ; et il n'y a pas de page qui agrée plus à Phébus que celle qui a pris pour en-tête le nom de Varus.

Mettons-nous à l'œuvre, Piérides. Chromis et Mnasyte, jeunes garçons, aperçurent au fond d'une grotte Silène étendu et dormant ; il avait bu la veille et, comme toujours, Bacchus avait gonflé ses veines ; seulement ses guirlandes, qui avaient glissé de sa tête, gisaient à quelque distance, et un lourd canthare (3), à l'anse usée, restait pendu à sa main. Ils se jettent sur lui (car souvent le vieillard s'était moqué de tous les deux en leur faisant espérer un chant) et, se servant des guirlandes mêmes comme

(1) Thalie, muse de la comédie, était, à l'origine, une muse champêtre qu'on représentait avec une houlette.

(2) Apollon, né à Délos, dont le Cynthe est un des sommets.

(3) Vase à boire.

VI

SILENVS.

Prima Syracosio dignata est ludere uersu
 nostra, nec erubuit siluas habitare, Thalia.
 Cum canerem regēs et proelia, Cynthius aurem
 uellit, et admonuit : « Pastorem, Tityre, pinguis
 pascere oportet ouis, deductum dicere carmen. » 5
 Nunc ego (namque super tibi erunt, qui dicere laudes,
 Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella)
 agrestem tenui meditabor harundine musam.
 Non iniussa cano. Si quis tamen haec quoque, si quis
 captus amore leget, te nostrae, Vare, myricae, 10
 te nemus omne canet; nec Phoebo gratior ulla est
 quam sibi quae Vari praescripsit pagina nomen.
 Pergite, Pierides. Chromis et Mnasyllus in antro
 Silenum pueri somno uidere iacentem,
 inflatum hesterno uenas, ut semper, Iaccho; 15
 serta procul tantum capiti delapsa iacebant,
 et grauis attrita pendebat cantharus ansa.
 Aggressi (nam saepe senex spe carminis ambo
 luserat) iniciunt ipsis ex uincula sertis.
 Addit se sociam timidisque superuenit Aegle, 20

VI, 2 neque P : nec RVa || siluas PV : -is Ra || Thalia γα*h
 SERVIVS : Thalea PR [V ?] Ribbeck || 5 deductum R : di- PV ||
 10 leget PRV : -at m PRISCIANVS Voss

de liens, ils l'en enchaînent. S'associant à eux et venant au secours de leur timidité, Eglé accourt, Eglé, la plus belle des Naïades, et, au moment où il ouvre les yeux, elle lui barbouille le front et les tempes du sang des mûres. Et lui, riant de la ruse : « Pourquoi me nouer ces liens ? dit-il. Détachez-moi, garçons ; c'est assez d'avoir pu réussir à me voir. Les vers que vous désirez, connaissez-les : quant à elle, pour récompense elle aura autre chose. » Alors, il commence, et on aurait pu voir Faunes et bêtes s'ébattre en cadence, les chênes droits et solides remuer leurs cimes. Non, en entendant Phébus, la roche du Parnasse n'est pas aussi ravie, non, le Rhodope et l'Ismare n'ont pas pour
30 Orphée autant d'admiration.

C'est que Silène chantait comment, au sein du vide immense, s'étaient combinés les éléments des terres, de l'air et de la mer, en même temps que ceux du feu pur, comment de ces principes sortirent toutes choses, comment même l'orbe encore tendre du ciel prit de la consistance ; comment alors le sol commence à durcir, et à
35 enfermer à part Nérée dans la mer, puis à revêtir peu à peu mille formes ; comment dès lors les terres voient avec stupeur le soleil luire dans sa nouveauté, et comment les nuages s'écartant de la terre, les pluies tombent de plus haut ; c'est le moment où les forêts se mettent à surgir, où les animaux épars errent sur les monts qui les ignoraient. Puis ce sont
40 les pierres lancées par Pyrrha qu'il rappelle et le règne de Saturne, les oiseaux du Caucase (1) et le larcin de Prométhée. Il poursuit et dit au bord de quelle fontaine les nautoniers avaient laissé Hylas et l'appelaient à grand bruit, si bien que tout le rivage retentissait des cris « Hylas ! Hylas ! » Puis c'est Pasiphaé, heureuse, s'il n'y avait
45 jamais eu de gros bétail, qu'il montre cherchant un soula-

(1) Virgile modifie ici la légende du vautour rongeur le foie de Prométhée, attaché au Caucase sur l'ordre de Jupiter, pour avoir dérobé le feu du ciel : il remplace le vautour par une bande d'oiseaux de proie.

Aegle, Naiadum pulcherrima, iamque uidenti
 sanguineis frontem moris et tempora pingit.
 Ille dolum ridens : « Quo uincula nectitis ? » inquit.
 « Soluite me, pueri; satis est potuisse uideri.
 Carmina quae uoltis cognoscite; carmina uobis,
 huic aliud mercedis erit. » Simul incipit ipse.
 Tum uero in numerum Faunosque ferasque uideres
 ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
 Nec tantum Phoebo gaudet Parnasia rupes,
 nec tantum Rhodope miratur et Ismarus Orphea.

Namque canebat uti magnum per inane coacta
 semina terrarumque animaeque marisque fuissent
 et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
 omnia, et ipse tener mundi concreuerit orbis;
 tum durare solum et discludere Nerea ponto
 coeperit, et rerum paulatim sumere formas;
 iamque nouom terrae stupeant lucescere solem,
 altius atque cadant submotis nubibus imbres,
 incipiant siluae cum primum surgere, cumque
 rara per ignaros errent animalia montis.

Hinc lapides Pyrrhae iactos, Saturnia regna,
 Caucasiasque refert uolucris, furtumque Promethei.
 His adiungit Hylan nautae quo fonte relictum
 clamassent, ut litus HYLÄ, HYLÄ, omne sonaret;
 et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
 Pasiphaen niuei solatur amore iuueni.
 A ! uirgo infelix, quae te dementia cepit!
 Proetides implerunt falsis mugitibus agros;

23 ridens PR : inridens P¹ || 30 miratur P : -antur Ra¹mπ ||
 33 exordia primis R : ex omnia primis P Peerlkamp ex ordia
 prima Häberlin ex ordia primis Nettleship || 34 omnia PR :
 omnisa P¹ omnis Kirsch || 38 atque P : utque R || 40 ignaros R :
 ignotos Pγα²βεπ || 41 hinc R : hic Pγ¹

gement dans l'amour d'un jeune taureau, blanc comme la neige. Ah ! vierge infortunée ! quel délire s'est emparé de toi ? Si les filles de Prétus (1) emplirent sans doute les
 50 champs de mugissements simulés, aucune d'elles pourtant ne rechercha de si honteux accouplements avec des bêtes, bien que chacune redoutât la charrue pour son cou (2), et que souvent sur son front poli elle cherchât des cornes. Ah ! vierge infortunée ! te voici errant sur les montagnes, et lui, son flanc de neige appuyé sur le mol hyacinthe, sous une sombre yeuse il rumine des herbes pâles, ou
 55 suit quelque génisse dans le grand troupeau. « Fermez (3), Nymphes, Nymphes de Dicté (4), fermez vite les clairières des bois pour le cas où le hasard offrirait à nos yeux les traces du taureau vagabond ; peut-être, séduit par l'herbe verte ou suivant le troupeau, se laissera-t-il amener
 60 par quelques génisses aux étables de Gortyne. » Puis il chante la jeune fille (5) frappée d'admiration par les pommes des Hespérides ; puis ce sont les sœurs de Phaéton (6) qu'il enveloppe d'une écorce amère et moussue et sur le sol il les dresse en aunes élancés. Puis il chante comment, pendant qu'il errait aux bords du Permesse, Gallus fut conduit aux monts d'Aonie par
 65 une des neuf sœurs, et comment en l'honneur du héros le chœur de Phébus se leva tout entier ; comment Linus (7), pâtre aux chants divins, les cheveux ornés de fleurs et d'ache amère, lui adressa ces mots : « Ces pipeaux,

(1) Les filles de Prétus, roi d'Argos, avaient offensé Junon, qui les frappa de démence : elles croyaient être des génisses, bien qu'elles n'eussent pas changé de forme.

(2) La charrue antique n'ayant pas de roues, on la suspendait au cou des bêtes de labour, à l'aller et au retour.

(3) C'est Pasiphaé qui prend la parole.

(4) Montagne de Crète.

(5) Atalante, fille du roi de Scyros.

(6) Les Héliades, changées en aunes ou en peupliers, voy. OVIDE, *Mét.* II, 340 et suiv.

(7) Linus, fils d'Apollon et d'Uranie, poète de l'âge d'or : la pastorale de Virgile en fait un berger.

at non tam turpis pecudum tamen ulla secuta
 concubitus, quamuis collo timuisset aratrum, 50
 et saepe in leui quaeisset cornua fronte.
 A ! uirgo infelix, tu nunc in montibus erras :
 ille, latus niueum molli fultus hyacintho,
 ilice sub nigra pallentis ruminat herbas, [phae,
 aut aliquam in magno sequitur grege. « Claudite, Nym - 55
 Dictaeae Nymphae, nemorum iam claudite saltus,
 si qua forte ferant oculis sese obuia nostris
 errabunda bouis uestigia : forsitan illum
 aut herba captum uiridi aut armenta secutum
 perducant aliquae stabula ad Gortynia uaccae. » 60

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam ;
 tum Phaethontidas musco circumdat amarae
 corticis, atque solo proceras erigit alnos.
 Tum canit, errantem Permessi ad flumina Gallum
 Aonas in montis ut duxerit una sororum, 65
 utque uiro Phoebi chorus assurrexerit omnis ;
 ut Linus haec illi diuino carmine pastor,
 floribus atque apio crines ornatus amaro,
 dixerit : « Hos tibi dant alamos, en accipe, Musae,
 Ascraeo quos ante seni ; quibus ille solebat 70
 cantando rigidas deducere montibus ornos.
 His tibi Grynei nemoris dicatur origo,
 ne quis sit lucus quo se plus iactet Apollo. »

49 secuta MP : secuta est Ryabc || 51 quaeisset MR : -ent P Ribbeck || 60 Gortynia P : Cortynia MR || 62 amarae MP DIO-
 MEDES : -o R || 63 erigit PR : eligit M [perperam scriptum pro
 elicit] || 65 Aonas MP : Aonias Rb || 72 Grynei R : -naei MP grinei b

70 tiens, prends-les ; ce sont les Muses qui te les donnent après les avoir offerts jadis au vieillard d'Ascra (1) ; c'est grâce à eux qu'autrefois celui-là se plaisait en chantant à faire descendre des montagnes les ornes aux troncs rigides. Je veux que grâce à eux tu dises l'origine du bocage de Grynium (2), pour qu'il n'y ait pas de bois sacré dont Apollon se vante davantage. »

Pourquoi dirais-je comment il rappela la fille de Nisus
75 aux flancs blancs ceinturés de monstres aboyants, Scylla, à qui s'est attachée la réputation d'avoir tourmenté les neufs de Dulichios et d'avoir, hélas ! dans les gouffres de la mer fait déchirer les nauteviers craintifs par ses chiens marins ; comment il rappela la métamorphose de Térée et raconta quel festin lui servit Philomèle, quels présents elle lui prépara, comment elle prit la fuite vers les solitudes et comment auparavant l'infortunée voltigea sur sa demeure ? Tous les chants que jadis, pendant qu'Apollon les composait, l'Eurotas fut ravi d'écouter et fit apprendre à ses lauriers, Silène les redit (et l'écho des vallées les renvoie aux astres) jusqu'au moment où
■ Vesper invita les bergers à rassembler leurs brebis et à les compter pour rentrer au bercail et s'avança dans l'Olympe qui le reçut à regret.

(1) Hésiode, né à Ascra, en Béotie ; voyez le début de sa *Théogonie*, où il se représente en pâtre sur les pentes de l'Hélicon, au moment où il voit venir à lui les Muses qui l'invitent à chanter les dieux.

(2) Sur la côte d'Asie Mineure s'élevait la ville de Grynium avec un bois sacré, sanctuaire d'Apollon.

Quid loquar aut Scyllam Nisi, quam fama secuta est
 candida succinctam latrantibus inguina monstris 75
 Dulichias uexasse rates, et gurgite in alto,
 a, timidos nautas canibus lacerasse marinis,
 aut ut mutatos Terei narrauerit artus,
 quas illi Philomela dapes, quae dona pararit,
 quo cursu deserta petiuerit, et quibus ante 80
 infelix sua tecta super uolitaauerit alis?

Omnia, quae Phoebo quondam meditante beatus
 audiit Eurotas iussitque ediscere laurus,
 ille canit (pulsae referunt ad sidera ualles),
 cogere donec ouis stabulis numerumque referre 85
 iussit et inuito processit Vesper Olympo.

74 aut *MP* : ut *R* || Scyllam Nisi quam *MPR* : Scyllam Nisi
 aut quam π [*recenti manu*] Walz || 80 ante *MPR* : alte Ribbeck
 || 85 referre *M¹P¹Rb* Hirtzel : -i *M²P²* γ .

VII

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

Mélibée est un campagnard et possède un petit domaine qu'il est seul à cultiver. Un jour, pendant qu'il abritait ses myrtes contre les gelées tardives, son bouc a échappé à sa surveillance, et s'est détaché du troupeau pour se sauver. Le troupeau s'est dispersé et Mélibée se met à sa recherche. Cependant il rencontre Daphnis qui, après l'avoir rassuré sur le sort du bouc et sur celui de son troupeau, l'invite à assister à un concours poétique entre Corydon et Thyrsis. Mélibée y consent (1 à 20), et, de mémoire, il nous fait entendre les couplets, de quatre vers chacun, qu'échangent les deux rivaux. La première partie de ces couplets renferme des invocations aux dieux de la campagne (21-36) ; dans la seconde, Corydon et Thyrsis chantent leurs amours (37-68).

Le prix est décerné à Corydon (69-70).

Le cadre du poème n'est plus emprunté à une Sicile de convention, comme pour la deuxième *Bucolique* tout entière et pour un certain nombre de détails de la troisième et de la cinquième. Virgile place nettement la scène sur les bords du Mincio (v. 12 et suiv.). Ce n'est pas d'ailleurs la seule originalité de ce petit poème : ni le gracieux tableau du début, ni l'idée de faire raconter la lutte poétique par un assistant ne sont des emprunts faits à Théocrite ; mais Virgile doit à son devancier, sinon le modèle des quatrains échangés entre Corydon et Thyrsis, du moins l'emploi de cette forme particulière du chant alterné ; car Théocrite s'en est servi dans sa VIII^e *Idylle* ; Virgile lui a aussi emprunté quelques détails qu'on retrouve dans les *Idylles* VII, IX et XI.

Cette *Bucolique* représente, avec la 2^e et la 3^e, ce qu'on peut appeler la première manière de Virgile dans le genre pastoral, celle où il ne s'est pas encore affranchi complètement de la manière alexandrine, bien que, nous venons de le voir, il se soit montré dans la composition suffisamment original. Quant à en fixer exactement la date, c'est une opération assez malaisée, car nous n'y trouvons aucune allusion qui nous y aide. Est-elle de 40, comme le veut M. Plessis (ce qui en ferait la sixième dans l'ordre chronologique) ? Au contraire, est-elle la quatrième, comme le voulait Ribbeck ? On ne saurait prendre parti ; en tout cas, elle est certainement postérieure aux pièces 2, 3 et 5.

VII

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Un jour Daphnis s'était assis sous une yeuse sonore ; Corydon et Thyrsis avaient rassemblé leurs troupeaux en un seul, Thyrsis ses brebis, Corydon ses chèvres aux mamelles gonflées de lait ; tous deux dans la fleur de l'âge, Arcadiens tous deux, d'égale force dans le chant, et prompts à la réplique. Pour s'égarer jusqu'ici, dans le même temps que je tâchais de garantir du froid mes tendres myrtes, le mâle du troupeau, mon bouc, s'en était détaché ; et voilà que j'aperçois Daphnis, et lui, à peine il m'a vu aussi : « Viens vite ici, me dit-il, viens, ô Mélibée : ton bouc est en sûreté et les chevreaux aussi ; et, pour peu que tu sois de loisir, repose-toi à l'ombre. Ici viendront d'eux-mêmes boire les bœufs en traversant les prés ; ici le Mincio met à ses rives verdoyantes une frange de tendres roseaux, et du creux du chêne sacré bourdonnent les abeilles. » Qu'aurais-je fait ? Je n'avais ni Alcippe, ni Phyllis pour renfermer au bercail mes agneaux nouvellement sevrés ; de plus il y avait défi entre Corydon et Thyrsis, un défi d'importance ! Enfin je fis passer mes occupations après leur jeu. Ils commencèrent donc tous deux à rivaliser de chants alternés : les Muses voulaient que fussent alternés les chants qu'ils composaient ; et voici ceux que tour à tour Corydon d'abord et Thyrsis ensuite ■ faisaient entendre.

VII

MELIBOEVS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBOEVS.

MP Forte sub arguta consederat ilice Daphnis,
compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum,
Thyrsis ouis, Corydon distentas lacte capellas,
ambo florentes aetatibus, Arcades ambo,
et cantare pares et respondere parati. 5

Huc mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos,
uir gregis ipse caper deerrauerat; atque ego Daphnim
adspicio. Ille ubi me contra uidet: « Ocius » inquit
« huc ades, o Meliboe; caper tibi saluos et haedi,
et, si quid cessare potes, requiesce sub umbra. 10

Huc ipsi potum uenient per prata iuueni;
V hic uiridis tenëra praetexit harundine ripas
Mincius, eque sacra resonant examina quercu. »
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida habebam,
depulsos a lacte domi quae clauderet agnos, 15
et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum.
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.

Alternis igitur contendere uersibus ambo
coepere; alternos Musae meminisse uolebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis. 20

VII, 6 huc *M* : hic *Pb*¹ || 18 ambo *PV* : -os *M* || 19 uolebant
MPV : -am *c*² *Menagianus* I [*multos legisse testatur SERVIVS*]

CORYDON.

Nymphes, nos amours, Nymphes du Libéthros (1), ou bien accordez-moi un chant pareil à celui que vous inspirez à mon Codrus (lui, dans ses vers il approche de Phébus) ; ou bien, si cela n'est pas possible à tout le monde, je veux suspendre ici ma flûte sonore au pin sacré (2).

THYRSIS.

25 Pâtres, ornez de lierre le front du poète naissant, pâtres d'Arcadie (3), afin que Codrus en crève de dépit ou, si Codrus le loue plus qu'il ne lui plairait, ceignez mon front (4) du baccar (5), de peur qu'une langue malfaisante ne nuise au poète futur.

CORYDON.

III Cette hure d'un sanglier hérissé de soies est pour toi, vierge de Délos : c'est l'offrande du petit Micon avec la ramure d'un cerf qui défie les ans. Si ce bonheur (6) lui demeure assuré, tu auras ta statue en pied, de marbre poli, avec un cothurne noué au bas des jambes par des lacets de pourpre.

THYRSIS.

Un grand vase de lait et ces gâteaux, voilà, Priape, les offrandes qu'il te suffit d'attendre de moi chaque année :

(1) Grotte de l'Hélicon, d'où jaillissait une source ; de là le pluriel *Libethra* (Λειβηθρα) : on trouve aussi *Libethron* (Λειβηθρον) et *Libethrus* (Λειβηθρος).

(2) Le pin était consacré au dieu Pan.

(3) Le jugement sera d'autant plus mortifiant pour Codrus, qu'il sera rendu par les pâtres de l'Arcadie, passés maîtres dans la musique et dans les poésies champêtres.

(4) Car le poète naissant, c'est Thyrsis.

(5) Cette plante passait pour éloigner les maléfices : or, toute louange excessive, même ironique, provoquant la jalousie des dieux, Thyrsis craint que Codrus n'attire sur lui leur colère ; de là sa recommandation.

(6) Le succès à la chasse, qui lui permet son offrande.

CORYDON.

Nymphae, noster amor, Libethrides, aut mihi carmen,
quale meo Codro, concedite (proxima Phoebi
uersibus ille facit) aut, si non possumus omnes,
hic arguta sacra pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, hedera nascentem ornate poetam,
Arcades, inuidia rumpantur ut ilia Codro;
aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
cingite, ne uati noceat mala lingua futuro.

25

CORYDON.

Setosi caput hoc apri tibi, Delia, paruos
et ramosa Micon uiuacis cornua cerui.
Si proprium hoc fuerit, leui de marmore tota
puniceo stabis suras euincta coturno.

30

THYRSIS.

Sinum lactis et haec te liba, Priape, quotannis
expectare sat est : custos es pauperis horti.

22 Phoebi MP : -o V || 23 possumus V :-imus M¹P¹γ¹c¹ || 25
nascentem M Haupt Forbiger Benoist Nettleship : cres- M²
Pyacm SERVIVS [ad B. 4,19] Ribbeck Conington Ladewig Gütling
Kennedy Hirtzel

tu es le gardien d'un jardin pauvre. Jusqu'ici et selon
35 mes moyens je ne t'ai représenté qu'en marbre ; mais,
si les nouvelles portées comblent les vides de mon trou-
peau, je veux que tu sois en or.

CORYDON.

Fille de Nérée, ô Galatée ! plus douce à mes yeux que
le thym de l'Hybla, plus blanche que les cygnes, plus belle
que le lierre pâle, dès que rassasiés les taureaux regagne-
ront l'étable, viens à moi, je le veux, si tu as quelque souci
40 de ton Corydon.

THYRSIS.

Et moi, je veux te paraître plus amer que l'herbe de
Sardaigne (1), plus hérissé que le fragon, plus vil que
l'algue rejetée par la mer, si ce jour ne me paraît pas déjà
plus long qu'une année entière. Allons, mes bœufs ; vous
avez assez pâturé ; si vous avez quelque pudeur, rentrez
à l'étable.

CORYDON.

45 Sources entourées de mousses, gazon plus doux que le
sommeil, et toi, vert arbousier, qui les couvres d'une
ombre rare, protégez mon troupeau contre les feux du
solstice ; déjà arrive l'été ardent, déjà sur la vigne
flexible se gonflent les bourgeons.

THYRSIS.

Ici est un foyer avec ses torches résineuses, ici un feu
toujours grand, et des montants de porte noirs d'une suie
50 continuelle : ici nous nous inquiétons des froids de Borée,
comme le loup du nombre des brebis, comme les torrents
de leurs rives.

(4) La renoncule sarde, dont le suc, très amer, provoquait des
contractions des lèvres analogues à celles que produit le rire.

Nunc te marmoreum pro tempore fecimus; at tu;
 si fetura gregem suppleuerit, aureus esto. 33

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblae,
 P candidior cynis, hederā formosior alba,
 cum primum pasti repetent praesepia tauri,
 si qua tui Corydonis habet te cura, uenito. 10

THYRSIS.

Immo ego Sardoniis uidear tibi amarior herbis,
 horridior rusco, proiecta uilior alga,
 si mihi non haec lux toto iam longior anno est.
 Ite domum pasti, si quis pudor, ite, iuueni.

CORYDON.

Muscosi fontes, et somno mollior herba, 15
 et quae uos rara uiridis tegit arbutus umbra,
 solstitium pecori defendite : iam uenit aestas
 torrida, iam lento turgent in palmite gemmae.

THYRSIS.

Hic focus et taedae pingues, hic plurimus ignis
 semper, et assidua postes fuligine nigri; 20
 hic tantum Boreae curamus frigora, quantum
 aut numerum lupo aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Ici se dressent les genévriers et les châtaigniers hérissés (1), les fruits épars gisent à terre, chaque espèce sous l'arbre qui l'a portée. Aujourd'hui tout est riant ; mais,
55 si le bel Alexis quittait nos montagnes, on verrait à sec même les fleuves.

THYRSIS.

La terre est desséchée ; l'herbe est altérée et meurt de la corruption de l'air ; Liber (2) a refusé à nos collines les ombres des pampres. A l'arrivée de ma Phyllis, tout le bocage va verdier, et Jupiter, en pluie abondante et féconde,
60 va descendre sur nous.

CORYDON.

Le peuplier est ce qui plaît le plus à Alcide comme la vigne à Iacchus, le myrte à la belle Vénus, et son laurier à Phébus. Mais Phyllis aime les coudriers ; tant que Phyllis les aimera, les coudriers ne le céderont ni au myrte ni au laurier de Phébus.

THYRSIS.

65 Le frêne est ce qu'il y a de plus beau dans les bois, comme le pin dans les jardins, le peuplier-aux bords des fleuves et le sapin sur les hautes montagnes ; mais, beau Lycidas, pour peu que tu viennes me voir plus souvent, le frêne dans les bois, le pin dans les jardins ne l'emporteront pas sur toi.

MÉLIBÉE.

Tels furent les chants dont il me souvient : Thyrsis voulut en vain contester sa défaite. Depuis ce temps-là,
70 Corydon est pour nous Corydon.

(1) Parce que les châtaignes ont des coques hérissées de piquants.

(2) Dieu italique identifié avec Bacchus.

CORYDON.

Stant et iuniperi et castaneae hirsutae;
 strata iacent passim sua quaeque sub arbore poma;
 omnia nunc rident : at, si formosus Alexis 55
 montibus his abeat, uideas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager; uitio moriens sitit aeris herba;
 Liber pampineas inuidit collibus umbras :
 Phyllidis aduentu nostrae nemus omne uirebit,
 Iuppiter et laetq̄ descendet plurimus imbri. 60

CORYDON.

Populus Alcidae gratissima, uitis Iaccho,
 formosae myrtus Veneri, sua laurea Phoebō,
 Phyllis amat corylos ; illas dum Phyllis amabit,
 nec myrtus uincet corylos, nec laurea Phoebi.

THYRSIS.

Fraxinus in siluis pulcherrima, pinus in hortis, 65
 populus in fluuiis, abies in montibus altis :
 saepius at si me, Lycida formose, reuisas,
 fraxinus in siluis cedat tibi, pinus in hortis.

MELIBOEUS.

Haec memini, et uictum frustra contendere Thyrsim.
 Ex illo Corydon Corydon est tempore nobis. 70

54 quaeque MP : quaque bc^a Heinsius Gronov [Bentley || 56
 abeat M : aberit P || 64 corylos MP : Veneris SERVIUS [gen.
 pend. a myrtus] Heyne Gebauer || 68 cedat M : -et Pγ b^a SERVIUS
 schol. Bern.

VIII

DAMON, ALPHÉSIBÉE.

Ce qui frappe surtout dans cette pièce, quand on en a achevé la lecture, c'est le même mélange d'art et d'émotion qu'on a admiré dans la sixième du recueil, et cela donnerait déjà à penser que la date où elle a été composée ne doit pas être fort éloignée de celle qu'on assigne à la sixième ; mais nous avons des raisons précises de ne pas en douter. En effet, après avoir annoncé (v. 1-5) qu'il va redire les beaux chants, admirés de la nature entière, que firent entendre un jour deux bergers, Damon et Alphésibée, Virgile adresse à Pollion « une belle dédicace, oratoire et pathétique (1) », où, sans le nommer, il le désigne en termes si clairs, que l'erreur est impossible ; or Pollion (cela résulte des v. 6 et 7) venait de vaincre les Parthines, peuplade de Dalmatie, et, en récompense de ses succès, il allait obtenir en novembre de l'an de Rome 715 (39 av. J.-C.) les honneurs du triomphe. On ne risque donc guère de se tromper en supposant que la pièce a été écrite, la même année, en automne, c'est-à-dire un an au plus après la sixième.

C'est sur l'initiative de Pollion, nous dit Virgile (v. 10 et 11) qu'il a entrepris son œuvre, et sans doute n'est-il pas défendu de penser que son ami et protecteur l'avait engagé à donner un pendant latin à la *Magicienne* (*Idylle* II) de Théocrite. Quoi qu'il en soit, après avoir rappelé que le tournoi poétique a eu lieu à l'heure matinale où la rosée rend l'herbe plus tendre, et après nous avoir montré l'un des concurrents, Damon, appuyé sur sa houlette d'olivier, il entre en matière et, tout de suite, nous nous apercevons que Virgile va procéder d'une façon nouvelle pour lui. Jusqu'ici, quand il s'était agi du chant alterné, le concours consistait (comme dans les *Bucoliques* 4 et 7), en un échange de couplets de trois ou quatre vers, ou bien (comme dans la 5^e) en deux longues tirades débitées, tour à tour, par les deux rivaux. Dans la 8^e *Bucolique* les deux bergers font entendre des chants continus et longs, mais qui présentent cette particularité d'être composés de véritables strophes, formées au moins de trois et,

(1) F. Plessis, édition des *Bucoliques*, p. 60.

au plus, de cinq vers, mais qui sont précédées chacune d'un vers qui revient à chaque strophe (1). C'est donc une disposition nouvelle et originale; mais dans l'invention, il y a encore autre chose. Dans sa II^e *Idylle* (*la Magicienne*), Théocrite avait reproduit les incantations d'une amante abandonnée : c'est ce qu'a fait Virgile dans la seconde partie de sa *Bucolique* ; mais il en a consacré la première partie aux plaintes d'un amant trahi, et, bien que le chant de Damon renferme quelques réminiscences des *Idylles* III et XI du poète alexandrin, le fond est bien de Virgile. Notre poète fait de son Damon un être faible, sans doute, qui ne sait guère qu'exhaler des plaintes où l'on relève même parfois quelque fadeur, mais il le représente aussi comme un être tendre dont la tristesse est fort touchante, surtout lorsqu'il évoque les premières rencontres avec Nysa, encore toute enfant, ou même quand, désespéré, il parle de faire à l'infidèle un dernier don, celui de sa vie.

A ces plaintes où se mêlent la douceur, la langueur et la tendresse s'oppose le chant de la bergère, qui se croit trahie par Daphnis. Cette bergère est une femme passionnée, énergique : elle se répand en imprécations; elle ne songe qu'à reconquérir son amant d'abord, ensuite elle se vengera de ses dédains, en le torturant à son tour ; enfin quelle exaltation, quand elle se figure entendre Daphnis, ramené par ses charmes, frapper à sa porte ! La peinture de ce caractère est mise en valeur par le détail pittoresque des incantations et les opérations magiques auxquelles le poète nous fait assister dans les ordres mêmes que l'amante courroucée donne à sa servante. Tous ces traits, ou à peu près, Virgile les avait trouvés dans Théocrite, mais les cris de passion de la bergère trahie ont été inspirés à Virgile par son propre génie, et il ne doit à personne le souhait qu'il met dans la bouche de sa magicienne, celui de mettre au cœur de Daphnis une passion égale en violence aux transports d'une bête qui a perdu son petit. Néanmoins, je ne puis m'empêcher de croire qu'en terminant son poème par les strophes d'Alphésibée où, malgré des accents bien personnels, il y a beaucoup de traits qui relèvent de Théocrite, Virgile a voulu donner à entendre qu'il laissait la palme à son modèle, et j'y vois une preuve de sa modestie.

(1) C'est un refrain : nous le considérons comme un prélude ; d'autres y ont vu une conclusion, mais sans prendre garde peut-être que cette opinion est contredite par les vers 61 et 109 du poème, qui s'opposent respectivement aux vers préludes chantés par Damon d'abord et ensuite par Alphésibée.

VIII

DAMON, ALPHÉSIBÉE.

La muse pastorale de Damon et d'Alphésibée, qu'oublieuse de l'herbe abondante la génisse admira pendant leur lutte, et dont les vers émurent les lynx jusqu'à la stupeur, tandis que les fleuves troublés suspendaient leur cours, la
5 muse de Damon et d'Alphésibée, je veux la faire entendre.

O toi, soit que déjà tu franchisses les roches du Timave (1), soit que tu suives les bords de la mer Illyrienne, viendra-t-il jamais le jour où j'aurai loisir de dire tes hauts faits, le jour où j'aurai loisir de porter dans l'univers entier tes
10 vers, les seuls dignes du cothurne de Sophocle (2) ? Principe de mes chants, tu en seras le terme. Accepte ce poème entrepris sur ton invitation, et souffre que mon lierre se glisse autour de tes tempes, mêlé aux lauriers de la victoire.

L'ombre fraîche de la nuit avait à peine quitté le ciel ;
15 à l'heure où la rosée sur l'herbe tendre agréée tant au bétail, Damon, appuyé sur son bâton lisse de bois d'olivier (3), commença ainsi :

DAMON.

Parais, Lucifer, et la devançant ramène la clarté bien-

(1) Ce fleuve, qui sépare l'Istrie de la Dalmatie, prend sa source dans une région montagneuse.

(2) Allusion à Pollion dont Horace a loué (*C.* II, 1, 11) la muse tragique, comme ici Virgile. Pollion venait de battre (en 39) les Parthini, peuplade illyrienne, ce qui explique les détails donnés v. 6 et 7.

(3) C'est l'attitude que prêtent aux bergers la peinture et la sculpture antiques.

VIII

DAMON, ALPHESIBOEVS.

MP Pastorum musam Damonis et Alphesiboei,
 immemor herbarum quos est mirata iuuenca
 certantes, quorum stupefactae carmine lynces,
 et mutata suos requierunt flumina cursus,
 Damonis musam dicemus et Alphesiboei.

5

Tu mihi seu magni superas iam saxa Timaui,
 sive oram Illyrici legis aequoris, en erit umquam
 ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta?

En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
 sola Sophocleo tua carmina digna coturno?

10

A te principium; tibi desinet: accipe iussis
 carmina coepta tuis, atque hanc sine tempora circum
 inter uictricis hederam tibi serpere laurus.

Frigida uix caelo noctis decesserat umbra,
 cum ros in tenera pecori gratissimus herba,
 incumbens tereti Damon sic coepit oliuae:

15

« Nascere, praeque diem ueniens age, Lucifer, alnum,
 coniugis indigno Nysae deceptus amore
 dum queror, et diuos (quamquam nil testibus illis

VIII, 4 requierunt MP: linquerunt γ¹ li- 'mπ¹ || 11 tibi MP:
 in te desiderat Peerlkamp (qui non perspererit sensum esse in tuum
 honorem) || desinet Macπ scholiasta Bernensis [quem secutus
 uerba en erit unquam...tibi desinet parenthesi includit Klouček]:
 -it b -am P Ribbeck Schaper Waltz Hirtzel || 18 Nysae M: Ni-P

faisante du jour, tandis que, trompé par mon amour conjugal pour Nysa qui ne me paie pas de retour, je gémis et que mourant j'adresse aux dieux (bien que je n'aie rien gagné à les prendre à témoin) cette prière, à ma dernière heure.

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale (1).

Le Ménale a toujours et un bocage sonore et des pins parlants (2) ; et toujours il entend les amours des pâtres et Pan qui le premier n'a pas permis aux roseaux de rester insensibles à l'art.

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

A Mopsus Nysa ! on la lui donne : à quoi ne devons-nous pas nous attendre, nous les amants ? Désormais les griffons s'accoupleront aux cavales, et, au siècle futur, les daims timides viendront avec les chiens boire aux mêmes eaux.

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

Mopsus, taille des torches toutes neuves (3) ; c'est pour toi qu'on fait cortège à l'époux ; sème, mari, les noix sur le chemin (4) ; pour toi Vesper déserte l'Æta (5).

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

O tu es unie à un mari qui te vaut, toi qui regardes de haut tout le monde, et qui n'as que haine pour ma flûte, pour mes chèvres, pour mes sourcils hérissés, pour ma longue barbe, et qui crois les dieux indifférents aux actions des mortels !

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

Dans notre enclos je t'ai vue toute petite cueillir avec

(1) C'est-à-dire les chants bucoliques : le Ménale est une montagne de l'Arcadie, berceau de la pastorale.

(2) Parce qu'ils font écho aux chants des pâtres.

(3) L'époux recevait l'épouse à la lueur des torches portées par le cortège nuptial, et ces torches étaient de bois résineux.

(4) Chez les Romains, le mari jetait des noix aux enfants, pour signifier qu'il renonçait à leurs jeux.

(5) Montagne, à l'est de la Thessalie : Virgile, comme les poètes grecs, emploie une métaphore pour désigner le jour à son déclin.

profeci) extrema moriens tamen adloquor hora.

10

Incipe Maenalios mecum, mea tibia, uersus.

Maenalus argutumque nemus pinosque loquentis
semper habet; semper pastorum ille audit amores
Panaque, qui primus calamos non passus inertis.

Incipe Maenalios mecum, mea tibia, uersus.

11

Mopso Nysa datur: quid non speremus amantes?
Iungentur iam grypes equis, aeuoque sequenti
cum canibus timidi uenient ad pocula dammae.

Incipe Maenalios mecum, mea tibia, uersus.

Mopse, nouas incide faces: tibi ducitur uxor;
sparge, marite, nuces: tibi deserit Hesperus Oetam.

12

Incipe Maenalios mecum, mea tibia, uersus.

O digno coniuncta uiro, dum despicias omnis,
dumque tibi est odio mea fistula dumque capellae
hirsutumque supercilium promissaque barba,
nec curare deum credis mortalia quemquam!

13

Incipe Maenalios mecum, mea tibia, uersus.

Saepibus in nostris paruam te roscida mala
(dux ego uester eram) uidi cum matre legentem;

20 adloquor MP: -ar M¹P²V || 22 pinosque MPV: - nusque P¹γ¹ || loquentis P: -tes MV ac || 24 primus PV: -um [cf. supr. 2,32] Mb¹ || inertis PV: -tes Mbγ¹ || 28 timidi P²Vγa² testantur CHARISIUS SERVIUS PRISCIANVS schol. Bern.: -e P¹π -ae M || 28^a solus exhibet γ (cf. A. CARTAULT, Etud., p. 298 sqq.)

ta mère (j'étais votre guide) des pommes humides de rosée. L'année qui vient après la onzième me faisait alors accueil ; déjà je pouvais de la terre atteindre les frêles
40 branches ; je te vis, et je fus perdu : quel délire fatal me ravit à moi-même !

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

Maintenant je sais ce que c'est que l'Amour : c'est l'enfant des durs rochers du Tmaros ou du Rhodope ou encore des Garamantes (1), à l'extrémité du monde ; il
45 n'est ni de notre race, ni de notre sang.

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

C'est le cruel Amour qui apprend à une mère (2) à souiller ses mains du sang de ses enfants. Cruelle, tu le fus aussi, ô mère ! La mère fut-elle plus cruelle ou lui fut-il plus
50 méchant ? L'Amour fut méchant, mais la mère aussi fut cruelle.

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

Que l'on voie maintenant le loup fuir même devant les brebis, les chênes au bois dur porter des pommes d'or, le narcisse fleurir sur l'aune, l'écorce des tamaris distiller l'ambre onctueux, les hiboux rivaliser avec les cygnes,
55 Tityre devenir un Orphée, un Orphée dans les bois, un Arion (3) parmi les dauphins.

Commence avec moi, ô ma flûte, les vers du Ménale.

Que tout devienne la mer en son milieu, soit. Adieu, forêts : du sommet de ce mont qui se perd dans les nues je vais me précipiter dans les flots : je veux que tu aies de
60 moi ce dernier don que je te fais en mourant.

Cesse, ô cesse, ma flûte, de chanter les vers du Ménale.

(1) Le Tmaros est une montagne d'Épire et le Rhodope une haute montagne de Thrace ; quant aux Garamantes, ils habitaient dans la région de Fez, au Maroc.

(2) A Médée.

(3) On connaît l'aventure d'Arion qui, jeté à la mer par l'équipage de son navire, fut sauvé par les dauphins séduits par les sons de sa lyre.

alter ab undecimo tum me iam acceperat annus ;
 Iam fragilis poteram a terra contingere ramos : 49
 ut uidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

Incipe Maenaios mecum, mea tibia, uersus.

Nunc scio quid sit Amor : duris in cautibus illum
 aut Tmaros aut Rhodope aut extremi Garamantes
 4P nec generis nostri puerum nec sanguinis edunt. 45

Incipe Maenaios mecum, mea tibia, uersus.

Saeuos Amor docuit natorum sanguine matrem
 commaculare manus ; crudelis tu quoque, mater :
 crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
 Improbus ille puer ; crudelis tu quoque, mater. 59

Incipe Maenaios mecum, mea tibia, uersus.

Nunc et ouis ultro fugiat lupus ; aurea durae
 mala ferant quercus, narcisso floreat alnus,
 pinguia corticibus sudent electra myricae,
 certent et cynnis ululae, sit Tityrus Orpheus, 55
 Orpheus in siluis, inter delphinas Arion.

Incipe Maenaios mecum, mea tibia, uersus.

Omnia uel medium fiat mare. Viuite, siluae :
 praeceps aerii specula de montis in undas
 deferar ; extremum hoc munus morientis habeto. 60

Desine Maenaios, iam desine, tibia, uersus. »

43 duris MV : nudis P¹a¹b¹ || 49-50 crudelis mater magis —
 crudelis tu quoque mater codd. : crudelis mater, magis at puer
 improbus ille Ribbeck [omisso uersu 50] alii alia || 58 fiat MPb¹
 SERVIVS schol. Bern. : fiant γ [expuncta n littera] ab¹cπ [lacu-
 nam unius uersus post u. 58 suspicati sunt G. Hermann O. Rib-
 beck ; P. Cauer existimat Vergilium in Theocrito [1,134] uerbo quod
 est ἐναλλα deceptum ἐνάλλα intellexisse, u. Prog. Kilon. 1885, p. 4]
 || 59 cf. Ciris, u. 302 : « Praecepta aerii specula de montis iisses »
 || 60 cf. Ciris, u. 267 : « Non sinis, extremum hoc munus mo-
 rientis habeto. »

Ainsi chanta Damon ; quelle fut la réplique d'Alphésibée ?
dictez-la-moi, Piérides : tous nous ne pouvons pas tout.

« Apporte l'eau lustrale et entoure cet autel d'une bandelette souple, puis brûle les plantes sacrées aux suc épais ainsi que des grains d'encens mâle ; essayons
65 d'égarer par un sacrifice magique la raison d'un amant. Il ne manque ici que les incantations.

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques (1),
ramenez Daphnis.

Les charmes peuvent même faire descendre la Lune du haut des cieux, c'est par ses charmes que Circé trans-
50 forma les compagnons d'Ulysse, et l'incantation fait, dans les prés, se briser le froid serpent.

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques,
ramenez Daphnis.

Je commence par enrouler autour de toi ces neuf fils de trois couleurs différentes (2) et trois fois autour de
75 cet autel je promène ton image (3) : la divinité aime un nombre impair (4).

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques,
ramenez Daphnis.

Serre de trois nœuds, Amaryllis, chacune de ces trois couleurs ; serre vite, Amaryllis, et dis : « *Je noue les liens de Vénus.* »

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques,
ramenez Daphnis.

Comme cette argile se durcit, tandis que cette cire fond
80 au même feu (5), puisse notre amour avoir le même effet

(1) Il faudrait « ô mes charmes », si l'expression ne prêtait pas à l'équivoque.

(2) Selon Servius, trois blancs, trois roses et trois noirs : ces fils symboliques sont destinés à lier les amants.

(3) La figurine représentant Daphnis.

(4) La divinité à laquelle il est fait allusion est Hécate.

(5) L'argile et la cire représentent deux morceaux du cœur de Daphnis que la magicienne veut rendre à la fois dur, c'est-à-dire insensible aux attraits des autres femmes, et tendre pour elle.

Haec Damon. Vos, quae responderit Alphesiboeus,
dicite, Pierides : non omnia possumus omnes.

« Effer aquam, et molli cinge haec altaria uitta,
uerbenasque adole pinguis et mascula tura, 65
conjugis ut magicis sanos auertere sacris
experiar sensus : nihil hic nisi carmina desunt.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Carmina uel caelo possunt deducere lunam ;
carminibus Circe socios mutauit Ulixi ; 70
frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Terna tibi haec primum triplici diuersa colore
licia circumdo, terque haec altaria circum
effigiem duco : numero deus impare gaudet. 75

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores ;
necte, Amarylli, modo et « Veneris » dic « uincula necto ».

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Limus ut hic durescit, et haec ut cera liquescit 80
uno eodemque igni, sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam et fragilis incende bitumine laurus.
Daphnis me malus urit ; ego hanc in Daphnide laurum.

63 possumus MP : -imus c¹ || 66 auertere *codd.* : a ! uertere Ribbeck || 69 sic *codd.* : uel lunam caelo deducere possunt SCHOL. STATII *Theb.* I, 104 || 73 primum MP : -us P² „ triplici diuersa colore *codd.* : triplici circumdata filo DONATVS [ad TERENT. *Andr.* V, 4, 8] || 74 haec MP : hanc Longobardicus Pierii Wagner || 79 Daphnim MP : -in b

sur Daphnis ! Répands la farine sacrée, et embrase avec du bitume ces lauriers qui pétillent. Daphnis, le méchant ! me brûle, et moi je brûle ce laurier où je vois Daphnis.

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques, ramenez Daphnis.

85 Que Daphnis soit possédé de l'amour, comme la génisse qui, lasse de parcourir les bois et les forêts profondes pour chercher un jeune taureau, se laisse tomber au bord d'un ruisseau sur l'herbe verte des marais, désespérée, et oublie de s'éloigner devant la nuit déjà avancée ! Puisse-t-il en être ainsi de Daphnis et puissé-je être indifférente à son mal !

■ Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques, ramenez Daphnis.

Voici les dépouilles que naguère m'a laissées le perfide, gages bien chers de sa tendresse : je les mets sous le seuil même et je te les confie, terre ; ces gages doivent me rendre Daphnis.

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques, ramenez Daphnis.

■ Ces plantes et ces poisons cueillis dans le Pont (1), c'est Mœris en personne qui me les a donnés (il en naît beaucoup dans le Pont). J'ai vu plus d'une fois Mœris, grâce à eux, devenir loup et s'enfoncer dans les forêts ; plus d'une fois je l'ai vu évoquer les âmes du fond des sépulcres, et transporter les moissons d'un champ dans un autre (2).

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques, 100 ramenez Daphnis.

Emporte les cendres, Amaryllis, jette-les par-dessus ta tête, dans le courant du ruisseau, et ne te retourne pas pour regarder. Je veux essayer ce moyen d'atteindre Daphnis : lui, il n'a souci ni des dieux, ni des paroles magiques.

(1) Le Pont, royaume de Mithridate.

(2) Maléfice puni par la loi des XII Tables.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Talis amor Daphnim, qualis cum fessa iuuen-⁸⁵
cum
per nemora atque altos quaerendo bucula lucos,
propter aquae riuom, uiridi procumbit in ulua
perdita, nec serae meminit decedere nocti,
talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.⁹⁰

Has olim exuuias mihi perfidus ille reliquit,
pignora cara sui; quae nunc ego limine in ipso,
terra, tibi mando : debent haec pignora Daphnim.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Has herbas atque haec Ponto mihi lecta uenena⁹⁵
ipse dedit Moeris (nascuntur plurima Ponto) ;
his ego saepe lupum fieri et se condere siluis
Moerin, saepe animas imis excire sepulcris,
atque satas alio uidi traducere messis.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.¹⁰⁰

Fer cineres, Amarylli, foras, riuoque fluenti
transque caput iace, nec respexeris. His ego Daphnim
aggrediar ; nihil ille deos, nil carmina curat.

84 Daphnim MP: -in a¹b [sic quoque uariatur codd. scriptura
u. 90, 93, 94, 100, 104] || 87 procumbit M : con- P¹γ¹ || 96 plu-
rima M²Pγabc :-uma M¹ || 98 Moerin b: -im cell.

Ramenez de la ville chez moi, ô mes paroles magiques, ramenez Daphnis.

105 Regarde : tandis que je tarde à l'enlever, cette cendre a d'elle-même entouré l'autel de flammes tremblotantes. Qu'heureux soit le présage ! Mais sans doute il y a quelque chose, je ne sais quoi, et Hylax aboie sur le seuil. Le croirai-je ? ou est-ce un de ces rêves que se forgent les amants ?

Epargnez Daphnis, ô mes paroles magiques : il revient de la ville, Daphnis, épargnez-le. »

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Adspice : corripuit tremulis altaria flammis 105

sponte sua, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!

Nescio quid certe est, et Hylax in limine latrat.

Credimus ? an qui amant ipsi sibi somnia fingunt ?

Parcite, ab urbe uenit, iam parcite, carmina, Daphnis. »

105 corripuit *MP* : ut hec lambit π || **107** Hylax *edd. fere omnes* : Hylas *codd.* || **109** parcite carmina *P* : carmina parcite *Mc Conington conl. vv. 68, 72 etc., ubi uerbum ducite in quinto pede conlocatum uerbo parcite respondere arbitratur.*

LYCIDAS, MÆRIS.

Voici, avec la première, la plus personnelle (1) des *Bucoliques* de Virgile, et la plus pathétique. Le poète nous transporte sur la route de Mantoue. Mœris, vieux serviteur de Ménalque (Ménalque est ici Virgile), va porter à la ville des chevreaux destinés au nouveau propriétaire. Il trouve en chemin le berger Lycidas, dont l'étonnement est vif, quand il apprend que, contrairement à ce qu'on lui avait dit, Ménalque n'a pas pu conserver son petit domaine et que ses beaux vers ne l'ont pas garanti de la spoliation. Non seulement Ménalque a été évincé, mais même il a failli perdre la vie. Eh quoi ! On a osé maltraiter le chantre des nymphes et des fleurs ! Et les deux compagnons, admirateurs du talent de Ménalque, se remémorent des vers et se les récitent en marchant. « En voici, dit tout à coup Mœris, qu'il n'avait pas encore achevés », et ce sont ceux dans lesquels Ménalque promettait à Varus d'exalter son nom jusqu'au ciel, si par lui il demeurerait près de Mantoue (les vers inachevés le resteront, car Virgile a dû renoncer à l'espoir qu'il avait encore, quand il écrivait sa première *Bucolique*, de conserver son petit bien ; Varus a oublié ses promesses ou n'a rien obtenu ; forcé de quitter le domaine paternel, Virgile n'aura ni révolte, ni cris d'indignation ; il se résignera, mais Varus n'aura pas les vers promis : ce sera toute la vengeance du poète, vengeance innocente). Lycidas presse Mœris de continuer, et Mœris chante les vers où Ménalque montrait, se levant à l'horizon, l'astre de César, annonciateur d'abondance, de bonheur et de sécurité. Mais ce n'était qu'un signe trompeur ; aussi Mœris s'arrête ; il donne pour excuse sa mémoire qui vieillit ; mais c'est plutôt son émotion qui est trop forte. Lycidas insiste : ils sont à la moitié du chemin, et arriveront assez tôt à Mantoue. « Non, dit Mœris, il faut presser le pas ; la nuit vient, et d'ailleurs nous aurons plus d'entrain à chanter, quand Ménalque sera de retour. » « C'est tout. Jamais encore Virgile n'avait été aussi naturel. Et que de

(1) Seul le cadre est emprunté à Théocrite, à la VII^e Idylle, où Simichidas, se rendant aux Thalysies, rencontre Lycidas et fait route avec lui tous deux se récitant des vers.

choses dans cette courte pièce : deux personnages si vrais et si sympathiques ; un souvenir flatteur pour des amis ; un reproche indirect à l'homme qui a trahi sa confiance ; l'espoir, malgré l'infortune présente, en celui de qui l'on attend le salut ; enfin le sentiment réel de sa propre valeur et des services que rend le poète, interprète de la nature, consolateur des malheureux. « Si tu nous avais été ravi, Ménalque, s'écrie Lycidas, qui nous aurait consolés ? » Cette neuvième *Bucolique* est un pur chef-d'œuvre. Et je ne serais pas surpris qu'elle eût mis un peu plus de douceur dans les âmes. (1) »

Faut-il ajouter que ce poème doit être de 39 av. J.-C. ? (Voyez ci-dessus, p. 18.)

(1) Voy. A. BELLESSORT, *Virgile*, p. 61.

IX

LYCIDAS, MÆRIS.

LYCIDAS.

Où, Mœris, te portent tes pas ? N'est-ce pas où mène le chemin, dans la ville ?

MÆRIS.

O Lycidas ! n'avons-nous tant vécu que pour entendre (chose que nous n'avions jamais redoutée) un étranger devenu détenteur de notre petit domaine nous dire : « Ceci est à moi : allez-vous-en, anciens colons. » Maintenant évincés, pleins de tristesse, puisque le sort bouleverse tout, voici que nous lui envoyons ces chevreaux : puisse ce cadeau ne pas lui porter bonheur !

LYCIDAS.

Pourtant j'avais bien entendu dire qu'à partir de l'endroit où les coteaux commencent à s'abaisser et à descendre en pente douce jusqu'à la rivière et aux vieux hêtres,
¹⁰ cimes déjà brisées, votre Ménélaque avait dû à ses vers de conserver tout son bien.

MÆRIS.

Tu l'avais entendu dire, et le bruit en a couru ; mais nos vers, ô Lycidas, ont, au milieu des armes de Mars, autant de force que, dit-on, les colombes de Chaonie, à l'approche de l'aigle. Et si, du creux d'un chêne, la corneille ne m'avait, de gauche, averti de couper court n'importe

IX

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

MP Quo te, Moeri, pedes? an, quo uia ducit, in urbem?

MOERIS.

O Lycida, uiui peruenimus, aduena nostri
(quod nunquam ueriti sumus) ut possessor agelli
diceret: « Haec mea sunt; ueteres migrate coloni.
Nunc uicti, tristes, quoniam fors omnia uersat,
hos illi (quod nec uertat bene!) mittimus haedos.

LYCIDAS.

Certe equidem audieram, qua se subducere colles
incipiunt mollique iugum demittere cliuo,
usque ad aquam et ueteres, iam fracta cacumina, fagos,
omnia carminibus uestrum seruasse Menalcan. 10

MOERIS.

Audieras, et fama fuit; sed carmina tantum
nostra ualent, Lycida, tela inter Martia, quantum
Chaonias dicunt aquila ueniente columbas.
Quod nisi me quacumque nouas incidere litis

IX, 3 quod *MP*: quo *dell.* || 6 nec *MP*: non π PRISCIANVS
|| uertat bene *MP*γ²: bene uertat *P*²γ¹μπ *agnoscit* SERVIVS DONA-
TVS NONIVS PRISCIANVS || 9 ueteres *M*: -is *P*γ¹abcπ *schol. Bern.* ||
fagos *M*γ[*in margine*] *Heinsius*: -i *P*γ¹abcμπ QUINTILIANVS

12 comment à de nouvelles contestations, ni moi, ton cher Mœris, ni Ménalque lui-même nous ne serions vivants.

LYCIDAS.

Hélas ! est-il possible qu'un tel crime soit le fait de quel-
qu'un ? Quoi ! les consolations que nous te devons auraient
pu nous être ravies avec toi, Ménalque ? Qui désormais
eût chanté les Nymphes ? Qui eût répandu sur la terre les
■ herbes fleuries ? Qui eût couvert les fontaines d'une om-
bre verdoyante ? Quel autre eût fait ces vers que je te
surpris l'autre jour, sans te rien dire, quand tu te rendais
auprès d'Amaryllis, nos délices ? « Tityre, jusqu'à mon
retour (je ne vais pas loin), fais paître mes chèvres et,
quand elles auront fini, mène-les boire, Tityre, mais en
les menant évite la rencontre du bouc : il frappe de la
25 corne, gare à toi ! »

MÆRIS.

Ou plutôt ces vers, qu'il chantait pour Varus et qu'il
n'a pas encore achevés : « Varus, ton nom, si Mantoue
nous est conservée, Mantoue, hélas ! trop voisine de la
malheureuse Crémone, les cygnes, par leurs chants,
l'élèveront et le porteront jusqu'aux astres. »

LYCIDAS. '.

Ah ! puissent à cette condition tes essaims se sauver des
30 ifs de Cynos (1) ! Puissent tes vaches gonfler leurs
mamelles en se repaissant de cytise ! Commence, si tu as
quelque chose à chanter. Et moi aussi les Piérides m'ont
fait poète ; moi aussi, j'ai des vers à dire ; moi aussi,
les bergers me prétendent inspiré, mais ils ne m'en font
pas accroire. Car il ne me semble pas avoir encore rien
35 fait qui soit digne de Varius et de Cinna, mais je me
figure, simple oïson, mêler mes cris discordants à l'harmoni-
e des cygnes (2).

(1) Nom grec de l'île de Corse. Voy. *Georg.* IV, 47.

(2) Allusion maligne au nom d'Anser (« oïson »), poète médiocre,

ante sinistra caua monuisset ab ilice cornix, 13
nec tuos hic Moeris nec uiueret ipse Menalcas.

LYCIDAS.

Heu ! cadit in quemquam tantum scelus ? Heu ! tua nobis
paene simul tecum solacia rapta, Menalca ?

Quis caneret Nymphas ? quis humum florentibus herbis
spargeret, aut uiridi fontis induceret umbra ? 29

uel quae sublegi tacitus tibi carmina nuper,
cum te ad delicias ferres Amaryllida nostras ?

« Tityre, dum redeo (breuis est uia) pasce capellas ;
et potum pastas age, Tityre, et inter agendum
occursare capro (cornu ferit ille) caueto. » 25

MOERIS.

Immo haec quae Varo, necdum perfecta, canebat :

« Vare, tuom nomen, superet modo Mantua nobis,
Mantua uae miserae nimium uicina Cremonae,
cantantes sublime ferent ad sidera cycni. »

LYCIDAS.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos, 30

sic cytiso pastae distendant ubera uaccae,

incipi, si quid habes. Et me fecere poetam

Pierides ; sunt et mihi carmina ; me quoque dicunt

uatem pastores : sed non ego credulus illis ;

nam neque adhuc Vario uideor nec dicere Cinna 35

digna, sed argutos inter strepere anser olores.

17 cadit *M* : -et *Pb* || 29 ferent *MP* : -ant *P²γ* || 30 Cyrneas
M¹SERVIVS : *Gry-M²Pγm* schol. Bern. || 35 Vario *Pγ²a* probat
SERVIVS : Varo *Ma²bcmπ* schol. Bern. agnoscit *SERVIVS* [nomen
om. γ]

MÆRIS.

Je songe à ton désir, Lycidas, et, sans rien dire, je roule dans ma tête mes souvenirs pour les rappeler tous ; c'est que ces vers ne sont pas sans valeur : « Viens ici, ô Galatée ! à quoi bon jouer dans les flots ? Ici c'est le printemps em-
 10 pourpré ; ici la terre épand aux bords des fleuves ses fleurs variées ; ici un blanc peuplier se penche sur la grotte, et la vigne flexible y entrelace ses ombrages. Viens, laisse les vagues en folie battre le rivage. »

LYCIDAS.

Et ces vers que je t'ai entendu chanter seul sous une
 12 nuit sereine ? Il me souvient de l'air : si je tenais les paroles ! « Daphnis, pourquoi contempler le lever des anciennes constellations ? Voici que s'est avancé l'astre de César, fils de Dioné (1), astre destiné à donner la joie des moissons à nos guérets et à faire prendre couleur à nos grappes sur les coteaux ensoleillés. Greffe tes poiriers,
 14 Daphnis : tes arrière-neveux en cueilleront les fruits. »

MÆRIS.

Le temps emporte tout, même l'esprit. Souvent, bien jeune encore, je menais en chantant, il m'en souvient, des journées entières jusqu'à leur déclin : maintenant tous ces vers, je les ai oubliés. Déjà même Mœris sent sa voix le fuir : ce sont les loups qui ont aperçu Mœris les premiers.
 16 Mais les vers que tu me demandes, Ménalque te les redira souvent.

partisan d'Antoine (voy. Cic. *Phil.*, 13, 11). Pour Varius, (L. Varius Rufus), c'était un poète illustre, un peu plus âgé que Virgile : il passait pour être, à Rome, un maître dans le genre de l'épopée, et il avait composé des tragédies, parmi lesquelles un *Thyeste*, qui avait consacré sa réputation. Quant à Cinna (C. Helvius Cinna), contemporain de Catulle, c'était un des plus célèbres représentants de l'alexandrinisme à Rome.

(1) Dioné, fille de Thétis et de l'Océan, mère de Vénus, dont la gens Julia se vantait de descendre.

MOERIS.

Id quidem ago et tacitus, Lycida, mecum ipse uoluto,
si ualeam meminisse; neque est ignobile carmen :

« Huc ades, o Galatea : quis est nam ludus in undis ?

Hic uer purpureum, varios hic flumina circum 40
fundit humus flores ; hic candida populus antro
imminet et lentae texunt umbracula uites.

Huc ades ; insani feriant sine litora fluctus. »

LYCIDAS.

Quid, quae te pura solum sub nocte canentem
audieram ? Numeros memini, si uerba tenerem : 45

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus ?

Ecce Dionaei processit Caesaris astrum,
astrum quo segetes gauderent frugibus et quo
duceret apricis in collibus uua colorem.

Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes. » 50

MOERIS.

Omnia fert aetas, animum quoque ; saepe ego longos
cantando puerum memini me condere soles :

nunc oblita mihi tot carmina, uox quoque Moerim
iam fugit ipsa : lupi Moerim uidere priores.

Sed tamen ista satis referet tibi saepe Menalcas. 55

46-50 *Lycidae continuant M^y probantibus Ribbeck Forbiger Kennedy Hirtzel : uulgo tribuuntur Moeridi, cf. A. Cartault, op.cit. p. 372 sqq. || 51 aetas M : setas P¹ [unde omnia fers, aetas Ribbeck]*

LYCIDAS.

Tes prétextes ne font que remettre à longue date ce qui fait mes délices ! Tu le vois : en ta faveur la plaine liquide n'a plus de vagues (1) et demeure silencieuse ; la brise est tombée et on ne l'entend plus murmurer. Et justement nous voici à la moitié du chemin : car déjà se montre
60 à nous le tombeau de Bianor (2). Ici, où les laboureurs élaguent l'épais feuillage, mettons-nous à chanter, ô Moëris ; ici dépose tes chevreaux, nous arriverons assez tôt dans la ville. Ou si nous craignons qu'avec la nuit la pluie ne nous surprenne, nous pouvons en chantant marcher jusqu'au bout : la route est ainsi moins pénible. Pour que
65 nous puissions chanter en marchant, je te soulagerai de ce bagage (3).

MŒRIS.

N'insiste plus, garçon, et songeons à ce qui presse pour l'instant. Nous aurons plus d'entrain à chanter, quand Ménalque lui-même sera de retour.

(1) Le Bénacus (auj. lac de Garde) ressemble à une petite mer, souvent gonflée par le vent.

(2) Héros mantouan.

(3) Des chevreaux qu'il porte.

LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores.
 Et nunc omne tibi stratum silet aequor, et omnes,
 aspice, uentosi ceciderunt murmuris aurae.
 Hinc adeo media est nobis uia; namque sepulcrum
 incipit apparere Bianoris. Hic, ubi densas 60
 agricolae stringunt frondes, hic, Moeri, canamus:
 hic haedos depone, tamen ueniemus in urbem.
 Aut, si nox pluuiam ne colligat ante ueremur,
 cantantes licet usque (minus uia laedit) eamus:
 cantantes ut eamus, ego hoc te fasce leuabo. 65

MOERIS.

Desine plura, puer, et quod nunc instat agamus.
 Carmina tum melius, cum uenerit ipse, canemus.

59 hinc *M*: hic *P* || 64 laedit *MP*: -et γ²bcπ -at *Güthling*.

GALLUS.

Cette *Bucolique* sera la dernière que composera Virgile. Elle est probablement de l'an 37 av. J.-C., et Virgile l'a écrite en l'honneur, non pas du C. Cornélius Gallus, grand personnage de l'Etat, général et gouverneur de province, mais du Gallus amant de l'affranchie Volumnia, Cythéris au théâtre, et immortalisée par Virgile sous le nom de Lycoris. Cette Cythéris avait quitté Gallus pour suivre sur les bords du Rhin un officier de l'armée d'Agrippa, et Virgile chante le désespoir de l'amant trahi.

La scène est en Arcadie, mais dans une Arcadie, pour ainsi parler, littéraire, sorte de région idéale, patrie des bergers poètes. Tout s'y associe au chagrin de Gallus, les monts et les bois, les ruisseaux et les brebis, les pâtres et les dieux. Aux consolations que tous lui prodiguent, Gallus répond par des plaintes qui font de la dernière partie du poème une véritable élégie.

Si la plupart des critiques sont unanimes à louer ce qu'il y a de beau, de passionné et de touchant dans cette dixième *Bucolique*, il en est d'autres qui n'y ont vu que matière à blâmer. Ils reprochent à Virgile d'avoir chanté sur le mode bucolique une aventure galante du grand monde, d'avoir rendu Gallus un peu ridicule en nous le montrant, lui, homme de guerre et haut commissaire du gouvernement, en train de jouer de la flûte ou de graver ses vers sur l'écorce des arbres. Sans méconnaître le parti que la parodie tirerait de ces attitudes de l'amour trahi, on peut répondre que Virgile a suivi une convention littéraire acceptée de son temps et qui ne paraissait pas plus choquante au siècle d'Auguste que les artifices de la Pastorale aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles. En effet, qu'importe le décor, si les sentiments sont naturels et sincères ? Soit, répondent les détracteurs de Virgile, mais où voyez-vous du naturel dans le chant de Gallus ? Nous n'y voyons, nous, que contradictions et incohérence. Apparemment, c'est qu'ils n'entendent rien à la passion, qu'ils la voudraient raisonneuse et logique, alors qu'elle est désordonnée, sujette à de perpétuelles contradictions, à des revirements soudains ; or, c'est précisément ce que Virgile a noté avec une vérité et une émotion qui rendent ce chant particulièrement pathétique.

Après avoir prêté ces accents émouvants à Gallus, Virgile reprend la parole sous la figure d'un berger qui a assisté à la scène, et assure son cher Gallus de la sincérité et de la fidélité de son affection. Ainsi s'achève dans un cadre bucolique cette admirable pièce, qui tient de la pastorale et de l'élégie, mais qui conserve son unité, grâce à l'art du poète, à sa profonde connaissance du cœur humain. à l'expression, toujours égale à son objet, qu'il donne à la passion, et à la sympathie pour son héros, partout présente.

X

GALLUS

Voici ma dernière tâche, Aréthuse (1) : accorde-moi de la remplir ; pour mon cher Gallus je dois dire quelques vers, mais des vers dignes d'être lus par Lycoris (2) elle-même ; qui pourrait refuser des vers à Gallus ? Si tu consens, puisse, quand tu couleras sous les vagues de Sicile, Doris (3), ne point mêler aux tiens ses flots amers ! Commence : disons les tourments amoureux de Gallus, tandis que mes chèvres camuses broutent de menues et tendres branches. Nous ne chantons pas pour des sourds : les bois font partout écho.

Quels bocages, quelles clairières vous retenaient, jeunes Naïades, dans le moment même où un amour indigne de lui perdait Gallus ? Car alors ni les sommets du Parnasse (4), ni ceux du Pinde (5) ne vous ont causé de retard, ni non plus la fontaine Aganippe d'Aonie (6).

Pour Gallus, même les lauriers, même les tamaris ont versé des larmes ; pour Gallus, étendu au pied d'une roche solitaire, le Ménale aussi et ses pins, le Lycée glacé et ses rochers ont versé des larmes. Autour de lui ses brebis se tiennent immobilisés (elles n'ont point de dédain pour nous, n'en aie pas pour elles, divin poète : le bel Adonis,

(1) Nymphé, fille de Nérée et de Doris, et nom d'une source à Syracuse, patrie de Théocrite.

(2) Voy. notre *Introduction générale*, p. xvii. Lycoris, c'est-à-dire la comédienne Cythéris, avait le goût délicat, et son jugement était de quelque poids.

(3) C'est-à-dire la mer (Doris est une Néréide).

(4) Montagne de la Phocide, un peu au nord de Delphes ; c'est la demeure d'Apollon et des Muses ; elle a deux sommets (*juga*) : Lycorée et Tithorée.

(5) Montagne située aux confins de la Thessalie et de l'Epire ; on y célébrait le culte des Muses.

(6) Source consacrée aux Muses, au pied de l'Hélicon, en Béotie.

X

GALLVS.

MP Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem :
 pauca meo Gallo, sed quae legat ipsa Lycoris,
 carmina sunt dicenda : neget quis carmina Gallo ?
 Sic tibi, cum fluctus subterlabere Sicanos,
 Doris amara suam non intermisceat undam, 6
 incipe ; sollicitos Galli dicamus amores,
 dum tenera attendent simae uirgulta capellae.
 Non canimus surdis : respondent omnia siluae.
 Quae nemora aut qui uos saltus habuere, puellae
PR Naides, indigno cum Gallus amore peribat ? 10
 Nam neque Parnasi uobis iuga, nam neque Pindi
 ulla moram fecere, neque Aonie Aganippe.
 Illum etiam lauri, etiam fleuere myricae ;
 pinifer illum etiam sola sub rupe iacentem
 Maenalus et gelidi fleuerunt saxa Lycaeï. 15
 Stant et oues circum (nostri nec paenitet illas,
 nec te paeniteat pecoris, diuine poeta :
 et formosus ouis ad flumina pauit Adonis) ;

X, 1 laborem *M* : -um *P*¹*Ribbeck* || 10 peribat *PR* : -ret *M*γ¹*a*²*bc*
 || 12 Aonie *a c dett.* SERVIVS: Aoinie *Pb*¹ Aoniae *MR*γ *grammatici*
 || 13 etiam lauri etiam *MP* : etiam lauri illum *R* etiam lauri illum
 etiam *a Longobardicus uulgo ante Heinsium* || 17 eicit *Ribbeck*
temere

lui aussi, a fait paître ses brebis aux bords des cours d'eau); le berger est venu aussi; lentement sont venus les porchers; ■ tout mouillé de la glandée d'hiver est venu Ménalque. Tous lui demandent : « Où as-tu pris cet amour ? » Apollon est venu et lui dit : « Pourquoi cette folie ? » L'objet de tes pensées, Lycoris, a suivi un autre à travers les neiges et les horreurs des camps. » Ensuite est venu Silvain, la tête ornée d'une couronne champêtre, agitant ■ des fêrûles en fleurs et de grands lis. Pan, le dieu de l'Arcadie, est venu enfin ; nous-même l'avons vu de nos yeux, la face rougie du sang de l'hièble et de vermillon : « Quand donc te modérerâs-tu ? » dit-il. « L'Amour n'a cure de tels regrets. Le cruel Amour ne se rassasie pas de larmes, ni le gazon de l'eau des ruisseaux, ni les abeilles de cytise, ■ ni les chèvres de feuillage. »

Mais lui, triste toujours : « Cependant, Arcadiens, dit-il, vous chanterez mes douleurs à vos montagnes, vous qui seuls savez chanter, Arcadiens. Oh ! que mollement reposeraient mes os, si quelque jour votre flûte redisait mes ■ amours ! Et plutôt au ciel que j'eusse été l'un de vous, ou même un gardien de votre petit bétail, un vendangeur de 35 vos grappes mûres ! Du moins, quel que fût l'objet de ma folie, Phyllis, Amyntas ou tout autre (et qu'importe qu'Amyntas soit brun ? La violette aussi est noire, et le vaciet aussi), il reposerait avec moi étendu parmi les saules, sous une vigne flexible. Pour moi Phyllis cueillerait des guirlandes, pour moi chanterait Amyntas. ■

Ici il y a des sources fraîches, ici des prés moelleux, ô Lycoris ; ici, un bocage ; ici, c'est l'âge qui me consumerait en ta compagnie... Maintenant un fol amour m'enchaîne (1)

(1) Servius nous apprend que ces vers sont inspirés d'une des pièces que Gallus avait écrites dans ses *Amores* (quatre livres d'élégies), recueil tout entier consacré à chanter sa passion pour Lycoris. Au moment où Virgile composait sa *Bucolique*, Gallus devait être occupé à défendre contre Sextus Pompée les côtes de l'Italie (37 av. J.-C.).

uenit et upilio; tardi uenere subulci;
uuidus hiberna uenit de glande Menalcas. 20

Omnes « Vnde amor iste » rogant « tibi ? » Venit Apollo :

« Galle, quid insanis ? » inquit ; « tua cura Lycoris
perque niues alium perque horrida castra secuta est. »

Venit et agresti capitis Siluanus honore,
florentis ferulas et grandia lilia quassans. 25

Pan deus Arcadiae uenit, quem uidimus ipsi
sanguineis ebuli bacis minioque rubentem :

« Ecquis erit modus ? » inquit « Amor non talia curat,
nec lacrimis crudelis Amor nec gramina riuis
nec cytiso saturantur apes nec fronde capellae. » 30

Tristis at ille : « Tamen cantabitis, Arcades, inquit.
montibus haec uestris, soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
uestra meos olim si fistula dicat amores !

Atque utinam ex uobis unus uestrique fuissem 35
aut custos gregis aut maturae uinitor uuae !

Certe siue mihi Phyllis siue esset Amyntas,
seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas ?
et nigrae uiolae sunt et uaccinia nigra),
mecum inter salices lenta sub uite iaceret : 40
serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.

« Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori ;
hic nemus ; hic ipso tecum consumerer aeuo.
Nunc insanus amor duri me Martis in armis

19 upilio *MRa*^{1b} *SERVIVS* : opillio *P*¹ opilio γ [?] α² β¹ c
schol. Bern. [quam formam praelulit *CAPER*] || subulci *MPR* : bu-
delt. || 20 uuidus *MP* : umidus *R* || 22 Galle, quid *MPR* : quid,
Galle π || 23 castra *MR* : saxa *P*¹ || 28 ecquis *M* : et quis *P*¹ *R* γ *abc* π
|| 29 riuis *PR* : -pis *M*¹ || 32 uestris *MR* : nostris *P*¹ b¹ || sic distin-
guunt *Ribbeck Forbiger Benoist Thilo Klouček Kennedy Hitzel* ||
40 salices *MPR* : calices *Schrader* || iaceret *R* : -es *MP*¹ γ^a || 44
me *codd.* : te *Heumann Cartault* [op. cit., p. 399] *Goelzer*.

sous les armes de l'impitoyable Mars, au milieu des traits et face à l'ennemi. Et toi, loin de ta patrie (que ne puis-je douter d'une telle réalité !), ah ! cœur endurci, tu braves les neiges et les frimas du Rhin, seule et sans moi ! Ah ! puisse le froid ne te faire aucun mal ! Ah ! puissent tes pieds délicats ne pas se couper aux aspérités des glaçons !

J'irai, et les vers que j'ai composés à la manière du poète de Chalcis j'en jouerai l'air sur la flûte du pâtre sicilien (1). Ma décision est prise : dans les forêts, au milieu des repaires des bêtes sauvages, j'aime mieux souffrir et graver mes *Amours* sur la tendre écorce des arbres : les arbres grandiront ; avec eux, vous grandirez, *Amours* (2). Cependant, mêlé aux Nymphes, je parcourrai les pentes du Ménale, ou je donnerai la chasse aux sangliers ardents. Il n'y aura pas de froids qui m'empêchent d'entourer de ma meute les ravins du Parthénus (3). Je me vois déjà allant par les roches et les bois sonores ; il me prend fantaisie de saisir mon arc parthe et de lancer les dards de Cydon (4). Comme si c'était un remède à notre folie !

(1) Le poète de Chalcis, c'est Euphorion, né à Chalcis, et dont les élégies avaient inspiré Gallus. Virgile fait dire à Gallus qu'il ira vivre parmi les bergers et qu'il leur récitera ses vers en se conformant au genre bucolique, mais sans changer le sujet qu'il a traité dans ses *Amours*, c'est-à-dire sa passion malheureuse pour Lycoris.

(2) Au vers 13 de la 5^e *Bucolique*, Mopsus nous dit qu'il a gravé ses vers sur le tronc d'un arbre, et, dans un de ses poèmes (I, 11), Calpurnius nous parle du même procédé. Sans doute, on n'écrivait ainsi que quelques vers et non des poèmes entiers ; mais ces vers étaient parmi ceux qui avaient acquis au poète sa réputation, et, en rappelant cette célébrité, Gallus pouvait dire avec confiance qu'elle grandirait en même temps que les arbres à qui il confiait le soin de la perpétuer.

(3) Mont situé en Arcadie, sur les confins de l'Argolide.

(4) Ce sont des épithètes dans le goût alexandrin ; les Parthes étaient avec les Crétois les archers les plus réputés du monde ; Cydon était une ville de Crète, célèbre par les roseaux qui servaient à fabriquer les flèches.

tela inter media atque aduersos detinet hostis.

■

Tu procul a patria (nec sit mihi credere tantum)

Alpinas, a, dura, niues et frigora Rheni

me sine sola uides. A, te ne frigora laedant !

a, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !

Ibo et Chalcidico quae sunt mihi condita uersu
carmina pastoris Siculi modulabor auena.

Certum est in siluis inter spelaea ferarum
malle pati tenerisque meos incidere amores
arboribus : crescent illae, crescetis, amores.

Interea mixtis lustrabo Maenala Nymphis,
aut acris uenabor apros ; non me ulla uetabunt
frigora Parthenios canibus circumdare saltus.

55

Iam mihi per rupes uideor lucosque sonantis
ire ; libet Partho torquere Cydonia cornu
spicula ; tamquam haec sit nostri medicina furoris,
aut deus ille malis hominum mitescere discat !

60

Iam neque Hamadryades rursus nec carmina nobis
ipsa placent ; ipsae rursus concedite, siluae.
Non illum nostri possunt mutare labores,
nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque niues hiemis subeamus aquosae,
nec si, cum moriens alta liber aret in ulmo,

65

45 hostis *Rγ a¹ c¹ : -es MP* || 51 modulabor *codd. : meditabor*
Explan. in Donat. ed. Keil, t. IV, p. 552 || 56 acris [*corr. ex*
agris] *M : acres MP* || 58 sonantis *PR : -tes M* || 59 Cydonia *PR :*
Rhodonea M¹ [sed M¹ cy supra litteras Rh scripsit] || 60 sit *PR :*
sint M || 62 rursus *M¹ PRγbc : drusum M* || nec *MRγbc : neque P*

Comme si ce dieu (1) se laissait attendrir aux misères humaines ! Voici que déjà, à leur tour, ni les Hamadryades ni les chants n'ont d'attrait pour moi ; adieu, bois, laissez-moi ! Ce ne sont pas les peines que nous prendrions qui peuvent changer l'Amour ; en vain nous irions, au milieu des frimas, boire à l'Hèbre (2) ; en vain nous affronterions les neiges et les pluies de l'hiver sithonien (3) ; en vain, dans le temps que l'écorce se dessèche et meurt sur l'orme élancé, nous mènerions paître les brebis des Ethiopiens (4), sous la constellation du Cancer (5) : l'Amour triomphe de tout ; nous aussi, cédon's à l'Amour. »

⁶⁵ C'est assez, déesses, c'est assez pour votre poète (6) d'avoir chanté ces vers, tandis qu'assis il tresse une corbeille de souple guimauve, déesses de Piérie ; c'est vous qui leur donnerez tout leur prix aux yeux de Gallus, Gallus pour qui d'heure en heure grandit mon amour, autant qu'au retour du printemps pousse l'aune verdoyant.

⁷⁰ Levons-nous : d'ordinaire l'ombre est malsaine aux chanteurs, surtout l'ombre du genévrier ; nuisible aussi pour les moissons est l'ombre ; rentrez au bercail, vous êtes rassasiées, voici Vesper, rentrez, mes chèvres.

(1) L'Amour.

(2) Fleuve de Thrace, aujourd'hui la Maritza, en Thrace.

(3) Sithon, ancien roi de Thrace, avait donné son nom à une tribu (les Sithoniens) du nord de la Thrace, sur les bords du Pont-Euxin. Sur la valeur de ces épithètes littéraires, voy. ci-dessus, p. 76, n. 4.

(4) L'Ethiopie était pour les Romains l'extrémité du monde au midi.

(5) C'est-à-dire sous le signe du zodiaque qui correspond à la zone torride.

(6) Ces mots désignent Virgile, et non Gallus.

Aethiopum uersemus ouis sub sidere Cancri.
 Omnia uincit Amor : et nos cedamus Amori. »

Haec sat erit, diuae, uestrum cecinisse poetam, 70
 dum sedet et gracili fiscellam texit hibisco,
 Pierides : uos haec facietis maxima Gallo,
 Gallo, cuius amor tantum mihi crescit in horas,
 quantum uere nouo uiridis se subicit alnus.

Surgamus : solet esse grauis cantantibus umbra, 75
 Iuniperi grauis umbra ; nocent et frugibus umbrae.
 Ite domum saturae, uenit Hesperus, ite, capellae.

68 ouis $M\gamma^2b^1c^1$: es $PR\gamma^1$ || 69 uincit P : uincet M uicit R ||
 73 horas MR : hora P || 74 subicit MP SERVIVS NONIVS : sub-
 ducit R subrigit π *Kvičala*.

INDEX NOMINUM

- Actaeus, a, um, 2, 24.
 Adonis, 10, 18.
 Aegle, 6, 20.
 Aegon, 3, 2 ; 5 ; 72.
 Aethiopes, 10, 68.
 Afri, 1, 64.
 Aganippe, 10, 12.
 (Ajax), 3, 106, n.
 Alcides, 7, 61.
 Alcimedon, 3, 37 ; 44.
 Alcippe, 7, 14.
 Alcon, 5, 11.
 Alexis, 2, 1 ; 7 ; 55.
 Alpheisiboeus, 5, 73 ; 8, 1.
 Alpinus, a, um, 10, 47.
 Amaryllis, 1, 5 ; 30 ; 36 ; 2, 14.
 Amor, 8, 43 ; 10, 28 ; 29.
 Amphion, 2, 24.
 Amyntas, 3, 66 ; 10, 37 ; 38 ; 41.
 Anser, 9, 36.
 Antigenes, 5, 89.
 Aones montes, 6, 65.
 Aonius, a, um, 10, 12.
 Apollo, 4, 10 ; 10, 21.
 — Cynthus, 6, 3.
 — [Nomius], 5, 35.
 — u. Phoebus.
 Aracynthus, 2, 24.
 Arar (Araris), 1, 62.
 Arcades, 7, 4 ; 26 ; 10, 31 ; 33.
 Arcadia, 4, 58 ; 10, 26.
 Arethusa, 10, 1.
 Argo, 4, 34.
 (Argonautae), 4, 35.
 Arion, 8, 56.
 Ariusia uina, 5, 71.
 Armenius, a, um, 5, 29.
 Ascræus, a, um, 6, 70.
 Astraea, 4, 6.
 Bacchus, 5, 29.
 Bauus, 3, 90.
 Bianor, 9, 60.
 Britanni, 1, 66.
 Caelius, 3, 105.
 Camenae, 3, 59.
 Caucasius, a, um, 6, 42.
 Chalcidicus, a, um, 10, 50.
 Chaonius, a, um, 9, 13.
 Chromis, 6, 13.
 Cinna (Heluius), 9, 35.
 Circe, 8, 70.
 Codrus, 5, 11 ; 7, 26.
 Conon, 3, 40.
 Corydon, 2, 1 ; 56 ; 5, 86 ; 7, 2 ; 40.
 Cremona, 9, 28.
 Cumaeum carmen, 4, 4.
 Cydonius, a, um, 2, 51 ; 10, 59.
 Cynthus u. Apollo
 Cyraeus, a, um, 9, 30.
 Damoetas, 2, 37 ; 3, 1 ; 5, 72.
 Damon, 3, 17 ; 8, 1.
 Daphne, 3, 63.
 Daphnis, 2, 26 ; 3, 12 ; 5, 20 ; 29, etc. ; 7, 1 ; 7, 8, 68 etc.
 Dardanius, a, um, 2, 61.
 1. Delia (Diana), 7, 29.
 2. Delia (pastoris amica), 3, 67.
 Dictaeus, a, um, 6, 56.
 Dionaeus (Caesar), 9, 47.
 (Dionysia), 5, 67.
 Dircaeus, a, um, 2, 24.

- Dodona, 9, 13.
 Doris (*i. e.* mare), 10, 5.
 Dryades, 5, 59.
 Dulichius, a, um, 6, 76.

 (Eudoxus), 3, 40.
 (Euphorion), 10, 50.

 Fauni, 6, 27.

 Galatea (Nereis), 7, 37; 9, 39.
 — (rustica puella), 1, 30;
 3, 64.
 Gallus (C. Cornelius), 6, 64;
 10, 2; 3; 6; 22; 72; 73.
 Garamantes, 8, 44.
 Germania, 1, 62.
 Gortynius, a, um, 6, 60.
 Grynaeus, a, um, 6, 72.

 Hamadryades, 5, 59; 10, 62.
 Hebrus, 10, 65.
 Helicon, 6, 65.
 (Hesiodus), 6, 70.
 Hesperidum mala, 6, 61.
 Hesperus, 8, 30; 10, 77.
 — u. Vesper.
 (Hyacinthus), 3, 106.
 Hybla, 7, 37.
 Hyblaeus, a, um, 1, 54.
 Hylas, 6, 43.
 Ilylax, 8, 107.

 Iacchus, 6, 15; 7, 61.
 Illyricum aequor, 8, 7.
 Iollas, 2, 57; 3, 76; 79.
 Ismaros (-us), 6, 30.
 (Iulius Caesar), 9, 47.
 Iuppiter, 3, 60; 7, 60.

 Liber, 7, 58.
 (Liberalia), 5, 67.
 Libethrides Nymphac, 7, 21.
 Linus, 4, 57; 6, 67.
 Lucina, 4, 10.
 Lycaeus mons, 10, 15.
 Lycidas, 9, 2.
 Lycisca, 3, 18.
 Lycoris, 10, 2; 42.
 Lyctius, a, um, 5, 72.

 Maenala, u. Maenalus.
 Maenalii uersus, 8, 21.
 Maenalus 8, 22; 10, 15; 55.
 Maeuius, 3, 90.
 Mars, 10, 44.
 (Medea), 8, 47.
 Meliboeus, 1, 6; 3, 1.
 Menalcas 2, 15; 3, 13; 9, 10.
 Micon, 3, 10; 7, 30.
 Mnasyllus, 6, 13.
 Moeris, 8, 95; 9, 1; 61.
 Mopsus, 5; 1; 10; 8, 26; 29.
 Musae, 4, 1; 6, 69; 7, 19.

 Nalades, Naidēs, 6, 21; 10, 10.
 Nais, 2, 46.
 Neaera, 3, 3.
 Nereus, 6, 35.
 Nerine Galatea, 7, 37.
 Nisus, 6, 74.
 Nymphae, 3, 9; 6, 56; 7, 21.
 Nysa, rustica puella, 8, 18; 26.

 Oaxes, 1, 65.
 (Octavianus) 1, 6; 43.
 Oeta mons, 8, 30.
 Olympus, 5, 56; 6, 86.
 Orpheus, 3, 46; 4, 55; 6, 30;
 8, 56.

 Palaemon, 3, 50; 53.
 Pales, 5, 35.
 Pallas, 2, 61.
 Pan, 2, 32; 4, 59; 8, 24; 10, 27.
 Parcae, 4, 47.
 Paris, 2, 61.
 Parnasia rupes, 6, 29
 Parnasus, 10, 11.
 Parthenii saltus, 10, 57.
 Parthum cornu, 10, 59.
 Pasiphae, 6, 46.
 Permessus, 6, 64.
 Phaethontides, 6, 62.
 Philomela, 6, 79.
 Phoebus, 3, 62; 5, 9; 66; 6, 29;
 66.
 Phyllis, 3, 76; 5, 10.
 Pierides, 3, 85; 9, 33.
 Pindus, 10, 11.

- Pollio (C. Asinius) 3, 84 ; 4,
 12 (8. 6 ; 10).
 Pontus, 8, 95.
 Priapus, 7, 33.
 Proetides, 6, 48.
 Prometheus, 6, 42.
 Pyrrhae lapides, 6, 41.
 Rhenus, 10, 47.
 Rhodope, 6, 30.
 Roma, 1, 19.
 Sardoniae herbae, 7, 41.
 Saturnia regna, 4, 6 ; 6, 41.
 Satyri saltantes, 5, 73.
 Scylla, 6, 74.
 Scythia, 1, 65.
 Sicanus, a, um, 10. 4.
 Sicelis, 4, 1.
 Siculi montes, 2, 21.
 Siculus pastor, 10, 51.
 Silenus, 6, 14.
 Siluanus, 10, 24.
 Sithonius, 10, 66.
 Sophocleus, a, um, 8, 10.
 Stimichon, 5, 55.
 Syracosius, a, um, 6, 1.
 Tereus, 6, 78.
 Thalia, 6, 2.
 Thestylis, rustica puella, 2, 10.
 Thetis (*i. e.* mare), 4, 32.
 Thracius, a, um, 4, 55.
 Thyrsis, 7, 2 ; 16 ; 69.
 Tigris, 1, 62.
 Timaeus, 8, 6.
 Tiphys, 4, 34.
 Tityrus, 1, 1 ; 4, 13 etc. ; 3, 20 ;
 5, 12 ; 8, 55.
 Tmarus, 8, 44.
 Varius, 9, 35.
 Varus, 6, 7 ; 9, 26.
 Veneris uincula (*i. e.* magici
 nodi), 8, 77.
 Vesper (*u.* Hesperus), 6, 86.
 Vesta (*i. e.* ignis), 4, 32.
 Virgo, 4, 6.
 — *u.* Astraea.
 Vlixes, 8, 70.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	v
Vie de Virgile.....	v
Les manuscrits de Virgile. Les commentateurs. Bibliographie générale.....	XXII
<i>Les Bucoliques</i> : l'œuvre et sa valeur littéraire	3
<i>La I^{re} Bucolique</i>	22
Argument	22
<i>La II^e Bucolique</i>	28
Argument	28
<i>La III^e Bucolique</i>	32
Argument	32
<i>La IV^e Bucolique</i>	40
Argument	40
<i>La V^e Bucolique</i>	45
Argument	45
<i>La VI^e Bucolique</i>	51
Argument	51
<i>La VII^e Bucolique</i>	56
Argument	56
<i>La VIII^e Bucolique</i>	61
Argument	61
<i>La IX^e Bucolique</i>	68
Argument	68
<i>La X^e Bucolique</i>	73
Argument	73
INDEX NOMINUM.....	79
Table des matières.....	82

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES-LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

R C. 17.053.

OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

- Pindare**, 4 vol., par M. A. Puech.
Eschyle, tome I, par M. P. Mazon.
Sophocle, tomes I et II, par M. P. Masqueray.
Euripide, tome III, par MM. L. Parmentier et Grégoire.
Aristophane, tomes I-II, par MM. V. Coulon et H. Van Daele.
Antiphon, par M. L. Gernet.
Lysias, t. I, par MM. Gernet et Bizos.
Isée, par M. P. Roussel.
Platon, tome I, par M. M. Croiset.
Platon, tomes II et III, par M. A. Croiset.
Platon, tome VIII, par M. A. Diès.
Démosthène, *Harangues*, tome I, par M. M. Croiset.
Aristote, *Constitution d'Athènes*, par M. B. Haussoullier et G. Mathieu.
Théophraste, *Caractères*, par M. O. Navarre.
Callimaque, par M. E. Cahen.
Plotin, *Ennéades*, tome I, par M. Bréhier.
L'Empereur Julien, tome I, 2^e partie, par M. J. Bidez.
Lucrèce, 2 vol., par M. A. Ernout.
Catulle, par M. G. Lafaye.
Cicéron, *Discours*, tomes I, II, III, IV, par M. H. de la Ville de Mirmont.
Cicéron, *Partitions oratoires et Topiques*, par M. Bornecque.
Cicéron, *L'Orateur*, par M. H. Bornecque.
Cicéron, *De l'orateur*, t. I, par M. E. Courbaud.
Cicéron, *Brutus*, par M. J. Martha.
Salluste, par M^{lle} B. Ornstein et M. J. Roman.
Cornélius Népos, par M^{lle} A.-M. Guillemin.
Le Poème de l'Etna, par M. J. Vessereau.
Ovide, *L'Art d'aimer*, par M. H. Bornecque.
Tibulle, par M. Ponchont.
Sénèque, *De la Clémence*, par M. F. Préchac.
Sénèque, *Dialogues*, tomes I et II, par M. A. Bourgery.
Sénèque, *Dialogues*, tome III, par M. R. Waltz.
Pétrone, par M. A. Ernout.
Tacite, *Histoires*, 2 vol., par M. H. Goelzer.
Tacite, *Opera minora*, par MM. H. Goelzer, H. Bornecque, G. Rabaud.
Tacite, *Annales*, tomes I et II, par M. H. Goelzer.
Perse, par M. A. Cartault.
Juvénal, par MM. P. de Labriolle et F. Villeneuve.
Apulée, *Apologie, Florides*, par M. P. Vallette.
Phèdre, *Fables*, par M^{lle} Brenot.
Saint Cyprien, *Lettres*, par M. Bayard.
Saint Augustin, *Confessions*, par M. de Labriolle.

COLLECTION DE COMMENTAIRES D'AUTEURS ANCIENS

Théophraste, Caractères, commentaire exégétique et critique par M. O. Navarre.

Lucrèce, De la Nature, livres I et II, par MM. Ernout et Robin.

COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

Histoire de la littérature latine chrétienne (2^e édition), par M. P. de Labriolle.

Règles pour éditions critiques, par M. L. Havet.

Sénèque prosateur, par M. A. Bourgery.

Le théâtre de Sénèque, par L. Herrmann.

Octavie, tragédie prétexte, par L. Herrmann.

COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS

Iuliani imperatoris Epistolae, Leges, Poematia, Fragmenta varia, coll. rec. I. Bidez et Fr. Cumont.

De Re Metrica tractatus graeci inediti, cong. rec. W. J. W. Koster.

Le Maroc chez les auteurs anciens, par R. Roget.

COLLECTION DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sir Roger de Coverley et autres Essais littéraires, par Sir J.-G. Frazer.

Sur les traces de Pausanias, par Sir J.-G. Frazer.

Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek, par P. Cazin.

Adam Mickiewicz et le Romantisme, par S. Szpotanski.

Les Têtes de chien, par Jirasek.

Guillaume Budé et les Origines de l'humanisme en France, par J. Plattard.

L'Adolescence de Rabelais en Poitou, par J. Plattard.

Le drame de Massinger, par M. Chelli.

A Coblenz, ou les Emigrés français dans les pays rhénans de 1789 à 1792, par P. de Vaissière.

Krupp et Thyssen, par G. Raphaël.

La Société d'Édition "Les Belles-Lettres"

95, BOULEVARD RASPAIL, 95

publie

dans la *Collection des Universités de France*
sous le patronage
de l'Association Guillaume Budé

L'ODYSSÉE

« Poésie homérique »

par

VICTOR BÉRARD

Directeur d'Études à l'École des Hautes Études

Cette édition, si attendue, comprend :

6 volumes

(3 volumes Texte et Traduction)

Tome I : Chants I - VII

Tome II : Chants VIII - XV

Tome III : Chants XVI-XXIV

(3 volumes Introduction)

Tome I : **Le poème représenté**

Tome II : **Le poème édité**

Tome III : **Le poème transmis**

*Cet ouvrage, dont l'importance est exceptionnelle,
est offert au prix le plus bas possible (25 fr. le vol.).*

Il a été tiré :

365 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés
à la presse de 1 à 365.....les 6 vol. **300 fr.**

300 exemplaires sur papier d'Arches, grand format après
réimposition, numérotés à la presse de 1 à 300..... **800 fr.**

COLLECTION SHAKESPEARE

TEXTES ANGLAIS ET FRANÇAIS EN REGARD
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE A. KOSZUL

Volumes parus :

Macbeth.

Traduction de J. DEROCQUIGNY, Professeur à l'Université de Lille (*Prix Montyon* 1923). 7 »

Les Sonnets.

Traduction de CHARLES-MARIE GARNIER (*Prix Denfer* 1924). 7 »

Comme il vous plaira.

Traduction de LUCIEN WOLFF, Docteur ès lettres. 7 »

Le Soir des Rois.

Traduction de FÉLIX SAUVAGE. 7 »

Le Marchand de Venise.

Traduction de M^{me} LEBRUN-SUDRY. 7 »

Roméo et Juliette.

Traduction de A. KOSZUL, Professeur à l'Université de Strasbourg 7 »

Troïlus et Cressida.

Traduction de RENÉ LALOU. 7 »

Hamlet.

Traduction de J. DEROCQUIGNY. 8 »

Il a été tiré de chaque volume après réimposition, 200 ou 150 exemplaires numérotés, sur vergé pur chiffon à grandes marges.

Le volume. 25 »

Autres volumes en préparation.

870.82
B859Ve
Oe.v.1

Virgile	Call No.
Bucoliques	870.82 B 859 Ve Oe.v.1
Ac. no. 51418	Library

870.82
B 859 Ve
Oe.v.1

Ac. no. 51418

This book may be kept
FOURTEEN DAYS

A fine will be charged for each
day this book is kept overtime.

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY
DUBUQUE, IOWA



